



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

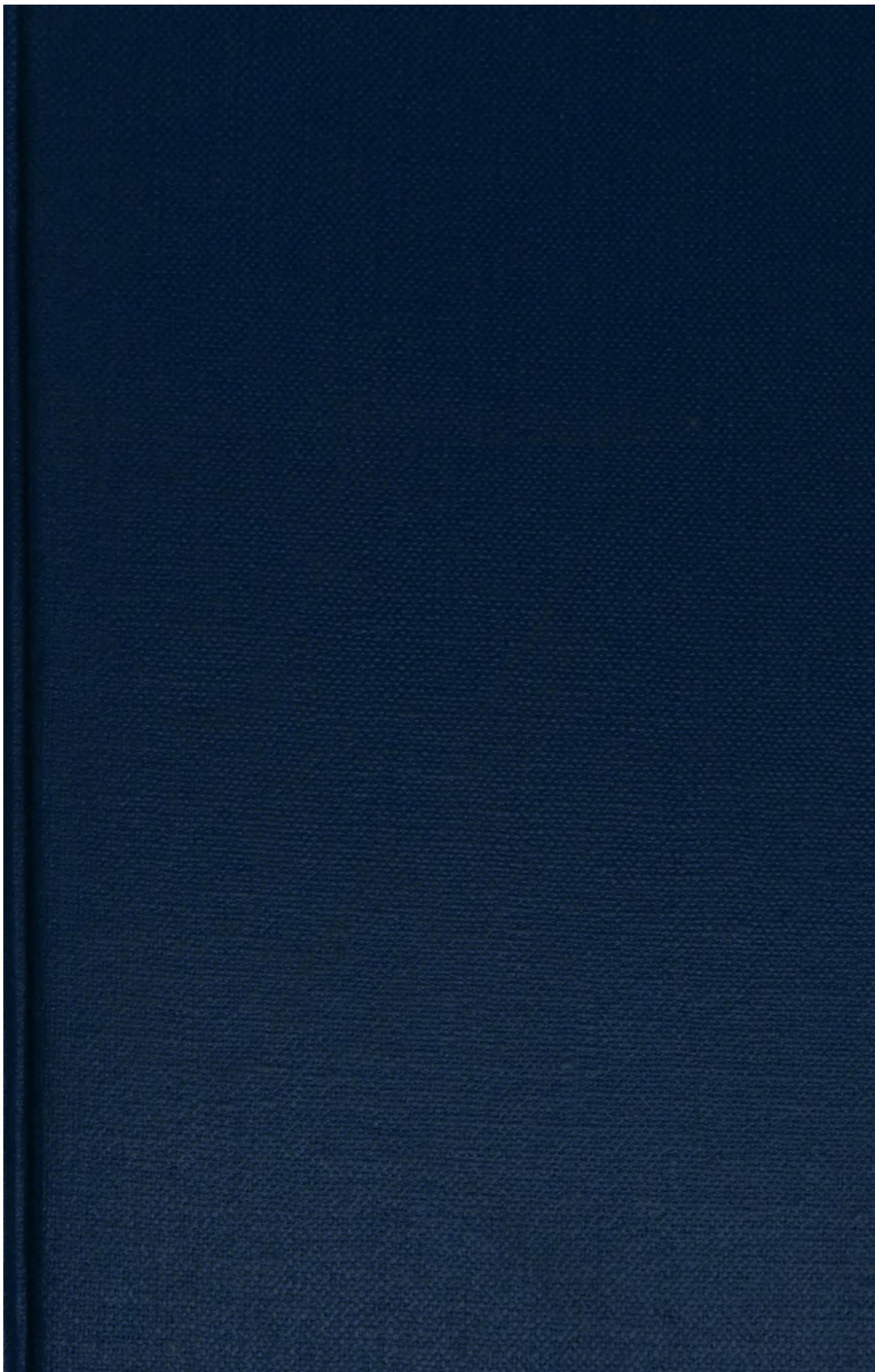
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

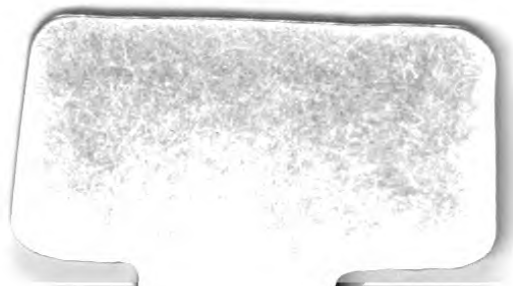


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B. 2121



GERMAINE

DRAME

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

TIRÉ

DU ROMAN DE M. EDMOND ABOUT

PAR

MM. AD. D'ENNERY ET HECTOR CRÉMIEUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté,
le 3 avril 1858.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1858

— Représentation, reproduction et traduction réservées —

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE DUC DE LA TOUR D'EMBLEUSE.	MM. LAFONT.
LE COMTE DE VILLANERA.	LACRESSONNIÈRE.
LE DOCTEUR LE BRIS.	FERRIN.
MATHIEU.	GOUGET.
PICHU.	FRANCISQUE.
L'ENFANT.	G. ARTUS.
UN DOMESTIQUE.	AUBRY.
MADAME KERMIDY.	M ^{mes} DOCRE.
GERMAINE	AUGUSTA.
LA COMTESSE DE VILLANERA	P. CUZENT.
LA DUCHESSE DE LA TOUR D'EMBLEUSE	MARIE-CLARISSE.
NANON.	ADORCY.
SUZANNE.	LAGRANGE.



GERMAINE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

A Paris. — Chez madame Kermidy.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, MATHIEU.

SUZANNE.

Ainsi, mon garçon, vous demandez ?

MATHIEU.

Je demande à entrer au service de madame Kermidy.

SUZANNE.

Que savez-vous faire ?

MATHIEU.

Tout, mademoiselle... je soigne très-bien l'argenterie...

SUZANNE.

Vous frottez ?

MATHIEU.

Oui, mademoiselle, et... je soigne très-bien l'argenterie.

SUZANNE.

Et... après ?

MATHIEU.

Je sers à table, je fais l'appartement et... je soigne très-bien...

SUZANNE.

Avez-vous servi longtemps dans la même maison ? Avez-vous de bons répondants ?

GERMAINE

MATHIEU, avec embarras.

Oui... oui... mademoiselle... j'ai d'abord été au service d'un Américain... chez qui je suis resté six ans.

SUZANNE.

Comment s'appelle-t-il? où demeure-t-il?

MATHIEU.

Il s'appelle... Craftown... et il est mort...

SUZANNE.

Ah!... Mais vous avez servi ailleurs?

MATHIEU.

Oh! oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Et... longtemps?

MATHIEU.

Très-longtemps... chez lord... Matheus-Albert Crowmby...

SUZANNE.

Vous dites?

MATHIEU.

Matheus-Albert Crowmby... je suis resté chez lui pendant douze ans. Un bien brave homme, mademoiselle; il m'aimait comme son fils.

SUZANNE.

C'est un répondant... Pourquoi êtes-vous sorti de chez lui?

MATHIEU.

Il est mort.

SUZANNE.

Aussi!...

MATHIEU.

Enfin, j'ai encore eu pour maître un prince italien millionnaire; il m'a gardé dix-huit ans.

SUZANNE.

Dix-huit ans!...

MATHIEU.

Il m'aimait beaucoup.

SUZANNE.

Mais, dix-huit ans chez lui, douze ans chez votre Anglais, six ans chez l'Américain, ça fait déjà...

MATHIEU.

Oh!... j'ai servi... tout petit... en groom... vous savez?... en groom... mademoiselle.

SUZANNE.

Et votre dernier maître, enfin ?

MATHIEU.

L'Italien ? il avait pour moi une telle estime, mademoiselle, qu'il a daigné me prendre pour témoin, moi, son domestique.

SUZANNE.

Pour témoin !

MATHIEU, avec émotion.

Oui, pour témoin dans ce malheureux duel dont Paris tout entier a parlé, et dans lequel a succombé mon infortuné maître...

SUZANNE.

Comment ? il est mort aussi !... Mais vos maîtres meurent donc tous ?

MATHIEU.

Sans cela, mademoiselle, je n'en aurais jamais eu qu'un.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME KERMIDY.

MADAME KERMIDY.

Quel est ce garçon ?

SUZANNE.

Un domestique. Il se présente pour remplacer Joseph.

MADAME KERMIDY.

Revenez plus tard ; nous verrons... Je déciderai... allez... allez...

MATHIEU.

Oui, madame ; mais je prie madame de se rappeler que je serais bien heureux d'entrer chez madame. Je fais l'appartement, je frotte, je sers à table, et... je soigne admirablement l'argenterie.

MADAME KERMIDY.

C'est bien, c'est bien ; allez. (Mathieu sort.)

SCÈNE III

MADAME KERMIDY, SUZANNE.

MADAME KERMIDY.

Vois donc comme je suis faite... arrange un peu ma coiffure. (Elle s'assoit.)

SUZANNE.

Encore un cheveu blanc ! c'est le troisième depuis dimanche.

MADAME KERMIDY.

Eh bien ! arrache-le.

SUZANNE.

Arrache-le !... si tu crois qu'il repoussera blond !...

MADAME KERMIDY.

Que veux-tu que j'y fasse ? Ma mère avait les cheveux gris à vingt-cinq ans, et mon père était chauve à trente.

SUZANNE.

Ta mère vendait des oranges sur la Cannebière, et ton père hachait des bouts de cigares en tabac de contrebande.

MADAME KERMIDY.

Que prétends-tu me prouver ?...

SUZANNE.

Que pour exercer ces belles professions-là, ils se souciaient peu, tous deux, de leurs grâces ; et ils avaient raison ; mais toi...

MADAME KERMIDY.

Moi ?...

SUZANNE.

Eh bien, toi, qui as la prétention de faire mieux qu'eux, tu ne dois pas te laisser vieillir avant l'âge... Ta beauté, c'est comme qui dirait ton capital : soigne-la donc.

MADAME KERMIDY, se levant.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Fais-moi le plaisir de les garder pour toi, entends-tu, Suzanne ?

SUZANNE.

Il n'y a pas de Suzanne dans le tête-à-tête ; il n'y a qu'une cousine qui s'appelle Honorine Lavenaze, comme toi ; car nous portions toutes les deux le même nom, avant que monsieur Kermidy te donnât le sien entre deux voyages aux grandes Indes !... Quand tu l'as quitté pour venir faire fortune à Paris, je t'ai suivie et je me suis liée à ton sort. Qu'ai-je gagné à ton service ? je n'ai ni rentes sur le grand-livre, ni livret à la caisse d'épargne, ni économies dans un vieux bas ; mais je me suis satisfaite en pensant que nous faisons ton chemin.

MADAME KERMIDY.

Voyons, je sais tout cela, ma pauvre fille ; ce n'est pas pour me les reprocher, je suppose, que tu me rappelles tes services ?

SUZANNE.

Non ; mais il me semble qu'ils me donnent le droit de te

dire ce que je pense, et de te faire des observations que je crois justes.

MADAME KERMIDY, riant.

Mais, ma brave Suzanne, tu ne me fais pas d'observations, tu me reproches un cheveu blanc...

SUZANNE.

Oui, certes, je te le reproche : je t'en reproche même trois ! Les cheveux blancs sur les tempes ne viennent que des migraines ou des soucis. Or, comme tu n'as pas de migraines, tu as des soucis que tu me caches, et que je veux connaître...

MADAME KERMIDY.

Eh bien, oui, écoute; je vais te dire ce que j'ai. Est-ce une idée folle, est-ce une crainte fondée ? Il me semble que, depuis quelque temps, Fernand veut m'échapper.

SUZANNE.

Le comte de Villanera?...

MADAME KERMIDY.

Il n'est plus le même; je ne vois plus en lui cette effusion franche et expansive des premières années de notre liaison... son affection a pris un caractère froid qui m'inquiète... C'est un ami dévoué, ce n'est plus un amant. Quand il me parle, il semble qu'il ait comme une arrière-pensée qu'il n'ose m'avouer...

SUZANNE.

Depuis quand as-tu remarqué ce changement ?

MADAME KERMIDY.

Depuis deux mois, peut-être.

SUZANNE.

Deux mois ? et il y en a trois, n'est-ce pas, qu'il a emmené son fils pour le faire élever avec lui ?

MADAME KERMIDY.

Oui.

SUZANNE.

Je te l'ai bien dit... Tu as eu tort de laisser partir ton enfant de chez toi...

MADAME KERMIDY.

Quoi ! tu penserais...

SUZANNE.

Je pense qu'il y a de la vieille Villanera là-dessous. La mère te bat en brèche, vois-tu.

MADAME KERMIDY.

Cependant, pouvais-je faire autrement ? Le comte est venu,

tout heureux, me dire qu'il avait avoué à sa mère l'existence de cet enfant; que la comtesse consentait à le recevoir, à l'élever auprès d'elle. J'ai vu là pour moi le premier pas vers le but de toutes mes ambitions. L'enfant accepté, la mère pouvait l'être un jour... et si jamais le hasard d'une tempête me faisait veuve...

SUZANNE.

Tu as très-mal calculé : d'abord, ton mari se porte bien. Ensuite, tu ne connais pas madame de Villanera : c'est une noble espagnole, qui jamais n'acceptera une Lavenaze dans sa famille, et qui ne t'a enlevé l'enfant que pour t'enlever le père ensuite.

MADAME KERMIDY.

Eh bien, s'il en est ainsi, ce n'est pas encore fait, va, Suzanne, et je lui disputerai bien le cœur de Fernand! Tous mes cheveux, Dieu merci, ne sont pas encore gris, quoi que tu en dises.

SUZANNE.

A la bonne heure ; j'aime mieux te voir lutter que te désoler... Reste belle, ma fille et le comte ne te quittera pas ; et si nous ne pouvons pas faire reconnaître le petit, puisque sa naissance s'y oppose... Eh bien ! nous tâcherons de le faire adopter. (On sonne.) On sonne, ce doit être le comte.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte de Villanera.

MADAME KERMIDY.

Qu'il entre!...

SUZANNE.

Fais-le parler ; quant à moi, je me charge de savoir ce qui se trame chez la maman. (Elle sort.)

SCÈNE V

MADAME KERMIDY, LE COMTE.

LE COMTE.

Bonjour, Honorine.

MADAME KERMIDY.

Bonjour, Fernand. M'aimez-vous, ce matin?...

LE COMTE.

Est-ce qu'il y a des jours où je ne vous aime pas ?

MADAME KERMIDY.

Ce n'est pas une réponse que vous me faites là... C'est une question... admettons qu'elle veuille dire oui. Pourquoi m'aimez-vous?... Est-ce par habitude, par devoir, ou simplement par amour?...

LE COMTE.

Il y a sous vos questions, Honorine, une pensée que je ne connais pas. En tout cas, la philosophie raisonnée de l'amour, est une science qui m'échappe ; je ne l'ai jamais étudiée sur moi, du moins, et je suis de ceux qui croient qu'on aime les gens parce qu'on les aime.

MADAME KERMIDY.

Eh bien, Fernand, vous ne me m'aimez plus !

LE COMTE.

Pourquoi me dites-vous cela, Honorine ?

MADAME KERMIDY.

Pourquoi?... parce que s'il en était autrement, les mots d'habitude et de devoir, que je viens de prononcer tout à l'heure, vous auraient atteint au cœur, et que pour étouffer en moi un semblable soupçon, vous m'auriez prise dans vos bras, en me disant comme autrefois, dans un baiser : Tu es folle, et je t'aime !

LE COMTE.

Honorine...

MADAME KERMIDY.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi pleurer votre amour et notre bonheur.

LE COMTE.

Mais à quoi puis-je attribuer ces reproches et ce désespoir ? Que vous ai-je fait ?.. que vous ai-je dit qui ait pu vous faire supposer...

MADAME KERMIDY.

Une affection comme la mienne est clairvoyante, Fernand. Voilà trois mois que vous avez une pensée que vous n'osez m'avouer... Fernand, vous êtes las d'être heureux et vous voulez m'abandonner.

LE COMTE.

Moi !.. le ciel m'est témoin que je vous aime toujours et avec toute la reconnaissance que mérite celle qui m'a sacrifié sa vie ; avec tout le dévouement que je dois à la mère de mon enfant.

GERMAINE

MADAME KERMIDY.

Dis-tu vrai, Fernand?.. Je me suis abandonnée à toi avec confiance, je n'ai que toi et notre fils au monde... Si mon mari revenait et qu'il apprît l'existence de cet enfant, il me tuerait... Fernand, dis-moi que tu ne veux pas m'abandonner!...

LE COMTE.

Ne parle pas ainsi, Honorine, ne vois-tu pas combien je souffre?...

MADAME KERMIDY.

Mais pourquoi cet amour, qui t'a rendu heureux cinq ans, ait-il ton malheur aujourd'hui?...

LE COMTE.

Ce n'est pas ton amour qui me fait souffrir, Honorine, puisque je t'aime toujours.

MADAME KERMIDY.

Qu'est-ce donc?..

LE COMTE.

Eh bien, je souffre en songeant à l'avenir de notre enfant déshérité du nom que je porte ; je souffre en songeant que ma mère...

SCÈNE VI

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame la comtesse de Villanera demande si madame peut la recevoir...

MADAME KERMIDY.

La comtesse!...

LE COMTE.

Ma mère ici!...

SUZANNE, bas, à madame Kermidy.

C'est la guerre qui commence... qu'est-ce que je te disais...

MADAME KERMIDY, au comte.

La comtesse!... tu ne savais pas qu'elle dût venir?...

LE COMTE.

Non, pouvais-je penser...

MADAME KERMIDY.

Tu m'aimes?

LE COMTE.

Oui.

MADAME KERMIDY.

Tu aimes notre enfant?...

LE COMTE.

Oui.

MADAME KERMIDY.

Eh bien! je t'en supplie, ne reste pas... (A part.) Il faiblirait.
(Haut.) Laisse-moi seule avec ta mère.

LE COMTE.

Mais...

MADAME KERMIDY.

Il le faut, pour toi, pour elle-même; songes-y : venir chez moi, c'est un grand sacrifice que fait son orgueil... il ne faut pas qu'elle rougisse devant son fils.

LE COMTE.

Honorine!... songez qu'elle aussi m'est bien chère... (Le comte entre à gauche, madame Kermidy fait un signe à Suzanne, qui sort.)

SCÈNE VII

MADAME KERMIDY, puis LA COMTESSE.

MADAME KERMIDY.

Que vient-elle me demander?... C'est peut-être le sort de ma vie qui va se décider... Je serai forte.

LA COMTESSE, entrant.

Ma visite vous étonne sans doute, madame...

MADAME KERMIDY.

Je l'avoue, madame la comtesse, je ne m'attendais pas à l'honneur...

LA COMTESSE.

Ma présence chez vous doit vous dire toute l'importance de la mission que je viens accomplir.

MADAME KERMIDY.

Je vous écoute, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Je sais quels liens vous unissent à mon fils; ces liens, c'est avec douleur que je les ai vus se former; le mal que je n'ai pu prévoir, je veux du moins tenter de le réparer. Il y a trois mois j'ai dû accueillir, chez moi, le pauvre enfant à qui vous avez donné le jour, sans pouvoir lui donner votre nom. Je viens aujourd'hui vous demander: « Que comptez-vous faire pour votre fils, qui est aussi celui de Fernand? »

MADAME KERMIDY.

Veillez bien excuser, madame la comtesse, l'étonnement où me jette une semblable question. Lorsque Fernand m'a demandé de me séparer de mon enfant, il m'a fallu une grande force et un grand courage pour le lui abandonner. Mais ce courage, je l'ai puisé dans la pensée que j'immolais mon affection à l'avenir au bonheur de mon fils ; si je me suis trompée, si un doute est entré en votre âme et vous fait regretter aujourd'hui de l'avoir appelé auprès de vous, rendez-le moi, madame la comtesse ; je ne demande qu'à vivre pour lui et avec lui, je me sens la force de travailler, s'il le faut, pour l'élever.

LA COMTESSE.

Quelles que soient les résolutions de votre amour maternel, permettez-moi de ne pas rendre aux hasards, auxquels nous l'avons soustrait, l'avenir de cet enfant ; et maintenant que vous m'avez dit tout ce que vous pouvez pour lui, veuillez écouter ce que moi, j'ai rêvé de faire pour le sang des Villanera. Si vous êtes réellement une bonne mère, je ne doute pas de votre réponse. Voulez-vous que votre fils porte le nom de Villanera et qu'il ait un jour la fortune et le rang de son père ?

MADAME KERMIDY.

Le nom, la fortune, le rang de son père ! serait-ce possible ?

LA COMTESSE.

Cela dépend de vous.

MADAME KERMIDY.

Ce que vous me faites entrevoir est si beau, que je tremble en vous demandant quel sacrifice vous pouvez exiger de moi en échange d'un pareil bonheur.

LA COMTESSE.

Je ne vous demande qu'une chose : la liberté de mon fils.

MADAME KERMIDY.

La liberté de... Vous voulez que je me sépare de Fernand?...

LA COMTESSE.

Oui.

MADAME KERMIDY.

Jamais !

LA COMTESSE.

Jamais, dites-vous ?

MADAME KERMIDY.

Voyons, madame, quel intérêt peut avoir pour vous cette séparation ? En quoi peut-elle servir vos plans ?

LA COMTESSE.

Je veux que mon fils puisse reconnaître son enfant, et comme il ne peut le faire en vous épousant, puisque vous êtes mariée, je prétends lui donner de ma main une femme qui accepte cet enfant, en échange du nom et de la fortune de Villanera.

MADAME KERMIDY.

Où trouverez-vous une femme qui consente?...

LA COMTESSE.

Ceci me regarde.

MADAME KERMIDY.

Madame la comtesse, je ne sais si c'est là une épreuve que vous voulez me faire subir, ou si vous avez, en réalité, froidement résolu la ruine de toutes les affections qui me restent ici-bas, mais j'en vous le dis avec le calme d'une résolution bien arrêtée : ce que vous me demandez est impossible... je ne consentirai pas à jeter aux bras d'une autre, fût-ce au prix de toute votre fortune, les deux seuls êtres que j'aie jamais aimés. Mais, que deviendrai-je, moi, madame?... Ah! vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert, sur quelle route de douleurs j'ai marché pour arriver jusqu'à Fernand?... Vous ne savez donc pas mes craintes, mes angoisses, à la pensée d'une séparation?... Vous ne savez donc pas...

LA COMTESSE.

Je sais, madame, que je vous parle de votre fils, et que vous ne cessez de me parler de vous-même.

MADAME KERMIDY.

Mais...

LA COMTESSE.

Je sais que je venais interroger une mère, et que c'est une maîtresse qui me répond...

MADAME KERMIDY.

Assez, assez, madame...

LA COMTESSE.

Maintenant que vous connaissez mes résolutions, sachez qu'elles sont inébranlables. Je ne vous ai parlé que le langage du devoir et de la raison; quelles que fussent les conditions que vous eussiez mises, les Villanera les acceptaient d'avance : réfléchissez encore.

MADAME KERMIDY.

J'ai réfléchi, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et vous refusez?

MADAME KERMIDY.

Je refuse.



LA COMTESSE.

Sachez-le bien, madame, ce que je veux se fera. Vous n'avez pas compris tout ce qu'il y avait de douloureux pour moi dans la démarche que je suis venue faire ici. Mon fils le comprendra, j'espère, mieux que vous; et si dominé que vous le croyez par son amour, je n'aurai pas de peine à le convaincre, que celle qui n'a été ni bonne épouse, ni bonne mère, ne saurait être une maîtresse fidèle et dévouée. Adieu, madame. (Elle sort. Madame Kermidy l'a suivie des yeux avec colère; puis, en retournant la tête, elle voit s'ouvrir lentement la porte de la chambre où se trouve le comte.)

SCÈNE VIII

MADAME KERMIDY, LE COMTE, puis SUZANNE.

MADAME KERMIDY, à part.

Il écoutait! (Haut.) Ah! c'est fini, je n'ai plus qu'à mourir!

LE COMTE.

Honorine...

MADAME KERMIDY.

Fernand!... Ah! si tu savais!... Elle veut me séparer de toi!... de lui!... vous perdre!... vous perdre l'un et l'autre!... Tiens, à cette pensée, je sens que ma tête s'égaré!... que mon cœur se brise!... Oh! que je souffre, mon Dieu! que je souffre!

LE COMTE.

Honorine!... mon amie!... (Il sonne, Suzanne entre.) Vite... le docteur le Bris... qu'on aille le chercher...

SUZANNE.

Le docteur est là, monsieur le comte, il attend depuis un quart d'heure.

LE COMTE.

Qu'il entre. (Suzanne sort.)

MADAME KERMIDY.

J'ai refusé de me séparer de toi et de mon fils... me condamneras-tu comme elle?... Crois-tu aussi que je ne vous aime pas?...

LE COMTE.

Non; mais je connais ma mère... habituée à être obéie en tout, elle voudra m'imposer sa volonté... ce sera une lutte terrible.

MADAME KERMIDY.

Tu résisteras... tu me le jures?

LE COMTE.

Et notre enfant, que deviendra-t-il?... Ah! Honorine, ma

mère ne t'aime pas!... je t'aime, moi. Eh bien, je crois que le dévouement était chez elle, et que l'égoïsme est chez moi.
(Le Bris est entré depuis quelques instants, et s'est arrêté au fond.)

MADAME KERMIDY.

Mais tu ne comprends donc pas la portée de ce mot?... te marier!... te lier éternellement à une autre!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BRIS.

LE BRIS.

Il y a des mariages qui peuvent ne pas lier éternellement...

LE COMTE.

Le Bris!... Venez, mon ami..

LE BRIS.

Comment va notre belle malade?...

MADAME KERMIDY.

Docteur, que signifient les paroles que vous prononcez en entrant?

LE BRIS.

Mes paroles signifient, madame, que je n'ignore rien de ce qui vient de se passer ici... J'ai vu sortir madame la comtesse de Villanera, dont je connaissais les projets depuis longtemps.

MADAME KERMIDY.

Alors vous savez, mon cher le Bris, ce qu'on est venu me proposer, et ce que j'ai refusé?

LE BRIS.

Oui, madame, mais peut-être auriez-vous accepté ces conditions, si ma visite eût précédé celle de madame la comtesse, au lieu de la suivre...

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?...

LE BRIS.

Que venait vous proposer, en résumé, madame la comtesse? un moyen de rendre à l'enfant de don Fernand le nom de son père...

MADAME KERMIDY.

Un moyen inadmissible...

LE BRIS.

Pourquoi inadmissible?... parce que don Fernand vous aime, que vous aimez don Fernand, et que si un malheureux hasard

vous faisait libre un jour, vous voulez que monsieur le comte le soit aussi...

MADAME KERMIDY.

Eh bien, oui...

LE BRIS.

Et si je vous apportais, moi, le moyen d'assurer à votre fils le nom et la fortune des Villanera, sans vous priver, madame, des chances du... malheureux hasard...

LE COMTE.

Voyons, le Bris, où voulez-vous en venir?

LE BRIS.

Je suppose que madame soit veuve demain... la loi lui impose un veuvage de dix mois, avant l'expiration duquel elle ne pourrait pas se marier. Eh bien... si l'on trouvait à don Fernand une femme qui reconnût l'enfant, sans rien engager de l'avenir ni presque du présent, et qui assurât à monsieur le comte sa liberté, avant même ce délai de dix mois?

MADAME KERMIDY.

Comment cela serait-il possible ?

LE COMTE.

Je ne comprends pas...

LE BRIS.

J'ai parmi mes clientes, une pauvre jeune fille, un ange! l'héritière d'un des plus grands noms de France, et qui, depuis deux ans, s'en va de la poitrine, sans qu'il y ait aucun espoir de guérison.

LE COMTE.

C'est affreux cela, docteur!

MADAME KERMIDY.

Oui, c'est bien affreux... Mais faut-il cependant repousser tout à fait l'idée du docteur?... — Songez-y, Fernand, ce n'est plus un mariage... c'est une reconnaissance de l'enfant. Tout est dans le contrat... et... s'il en était ainsi, Fernand, vous pourriez satisfaire en même temps votre piété filiale et votre amour paternel.

LE COMTE.

Je vous le repète, docteur, je trouve votre proposition horrible, et je m'étonne que vous, si bon, si noble, si généreux...

LE BRIS.

Pardon, monsieur le comte. Si j'étais venu vous dire : Il y a près d'ici une famille qui meurt de faim... une femme et sa fille qui meurent de maladie et de misère... vous m'auriez donné votre bourse, en me chargeant de la leur porter.

LE COMTE.

Oui.

LE BRIS.

Et si j'avais ajouté : le chef de cette famille est un noble de la vieille souche ?

LE COMTE.

J'aurais triplé, décuplé la somme.

LE BRIS.

Vous l'auriez centuplée, monsieur le comte, que je ne me serais pas chargé de l'offrir. Tandis qu'un mariage entre vous et la jeune fille, un douaire d'un million que vous lui assurez, et qu'elle a le droit de donner à son père, en même temps qu'elle donne un nom à votre fils...

MADAME KERMIDY.

C'est le moyen de les secourir en faisant le bonheur de votre mère, Fernand, le vôtre, et... un peu le mien, mon ami. Docteur, le comte accepte.

LE COMTE.

Attendez... attendez...

LE BRIS.

Reste à savoir s'ils accepteront, eux... Vous comprenez que je ne pouvais les sonder que sur votre autorisation.

MADAME KERMIDY.

Fernand, courez vous réconcilier avec votre mère... Dites-lui que vous m'avez convaincue... Dites tout ce que vous voudrez... (Bas à le Bris.) Docteur, vous êtes bien sûr au moins... que...

LE BRIS, bas.

Parfaitement sûr... soyez tranquille, ma chère dame... la pauvre enfant n'en a pas pour trois mois.

LE COMTE.

Mais enfin, docteur, le nom, la demeure de ces pauvres gens?...

LE BRIS.

Ils habitent un taudis, presque en face de votre hôtel; le père de la jeune fille s'appelle le duc de la Tour d'Embleuse.

LE COMTE.

Eh quoi! ce pauvre duc en est là?... Venez, docteur, je veux, avant tout, causer avec ma mère.

MADAME KERMIDY.

Fernand!...

LE COMTE.

A ce soir, Honorine... venez docteur. (Il sort avec le Bris.)

SCÈNE X

MADAME KERMIDY, SUZANNE.

MADAME KERMIDY.

Vite, mon chapeau et mon châle!... Avant tout aussi, il faut que je la voie... moi!

SUZANNE.

Qui donc?...

MADAME KERMIDY.

Qui? la femme de Fernand,

SUZANNE.

Sa femme!...

MADAME KERMIDY.

Tu ne comprends pas... je te conterai cela à mon retour... Ah!... mets cinq cents francs dans ma bourse... Ai-je l'air d'une dame de charité?

SUZANNE.

Où vas-tu donc?...

MADAME KERMIDY.

Où je vais?... Je vais faire du bien aux pauvres! (Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU

A Paris, — Salon délabré chez le duc de la Tour d'Embleuse.

SCÈNE PREMIÈRE

PICHU, il entre, un papier à la main.

Personne à la cuisine! Personne à la salle à manger! hé! manzelle Nanon!... M'sieu le duc! Ma'me la duchesse! Est-ce que tout ce monde est mort de faim?... A la boutique!...

SCÈNE II

PICHU, NANON.

NANON, entrant.

C'est bon, mettez votre pain là. Je n'ai pas le temps d'aller à la cuisine.

PICHU.

Mon pain? Crédit est mort, la taille est pleine, et v'là tout ce que le patron m'a donné pour vous. (Il lui donne le mémoire du boulanger.)

NANON.

Mais, mon brave monsieur Pichu...

PICHU.

Ah! je ne suis pas le maître, et si je l'étais... ça serait la même chose .. On sait de quoi il retourne... Il y a longtemps que le boucher, le charbonnier, et tout le monde vous refuse la marchandise. C'est encore nous qui avons été les plus patients, mais c'est fini : pas d'argent, pas de pain!

NANON.

Pas de pain, monsieur Pichu!... Peut-on dire ce mot-là à de pauvres gens sans que le cœur vous saigne?...

PICHU.

A qui voulez-vous qu'on refuse la marchandise gratis?... C'est pas aux millionnaires...

NANON.

Vous savez bien que votre patron ne perdra rien avec nous; monsieur payera tout le monde un jour ou l'autre. On peut bien faire crédit d'un morceau de pain à monsieur le duc de la Tour d'Embleuse.

PICHU.

Monsieur le duc de la Tour d'Embleuse! En voilà un qui a plus de noms que de pièces de cent sous!...

NANON, fièrement.

Nous avons été riches!

PICHU.

Pardieu! je le sais bien; mais ce n'est pas moi qui a mangé votre argent.

NANON.

Ce n'est pas nous non plus.

PICHU.

C'est le vieux qui a tout grignoté. A-t-on jamais vu un maraudeur comme ça!... Ça boit, ça joue, ça trotte du matin au soir avec ses vieilles jambes derrière tous les cotillons.

NANON.

Ce n'est pas vrai!... Et quand ce serait? On peut avoir des défauts, ça n'empêche pas d'être honnête...

PICHU.

Pourquoi qu'il travaille pas, alors?...

NANON.

Un duc! Et à son âge! Taisez-vous!... mademoiselle peut nous entendre.

PICHU, ôtant sa casquette.

Ah! comment qu'elle va, mademoiselle?

NANON.

Mal.

PICHU.

C'est toujours la poitrine?...

NANON.

Oui.

PICHU.

On ne guérit pas ça?...

NANON.

Non.

PICHU.

Pauvre jeune personne! Est-ce qu'elle tousse bien fort?

NANON.

Oui, la nuit.

PICHU.

Oh! pour celle-là, on s'ôterait le pain de la bouche; est-elle toujours jolie?

NANON.

Oui, mais sa figure est bien tirée; on ne voit plus que ses yeux.

PICHU.

Elle garde le lit, hein?...

NANON.

Oh! non, dans ces maladies-là, on n'ose pas se mettre au lit.

PICHU.

Ah!... pourquoi?...

NANON.

Parce qu'on a peur de ne plus se relever...

PICHU, allant à sa hotte.

Pauvre jeune fille!... Tenez, mamzelle Nanon, voilà un petit pain pour elle.

NANON.

Mais...

PICHU.

Ne craignez rien, je prends celui-là sur mon compte... Vous dites donc qu'elle ne se couche jamais?...

NANON.

Elle passe des nuits sur un canapé, dans une couverture...

PICHU.

Y a-t-il une garde, au moins ?

NANON.

Non, c'est madame qui la veille.

PICHU.

Encore une brave femme celle-là!...

NANON.

Une martyre.

PICHU.

Est-ce qu'elle n'est pas un peu fière ?

NANON.

Elle !... du temps qu'elle était dame de charité, elle usait ses jambes à monter des six étages.

PICHU.

Et maintenant, ça serait au tour des pauvres à lui porter des bons de bouillon.

NANON.

Et de pain, car voilà que nous en manquons à présent.

PICHU.

Une si digne femme ! qui a tant de bonté et tant de chagrin à elle seule... rendez-moi le petit pain, mamzelle, en v'là un de deux livres à la place... ça sera pour la mère et la fille... je le prends sur moi... tant pis...

NANON.

Vous avez un bon cœur, monsieur Pichu !...

PICHU.

Moi ! par exemple, qu'est-ce que je suis à côté de vous, qui êtes si dévouée à vos anciens maîtres que vous les servez pour rien ?

NANON.

Moi?... du tout!...

PICHU.

Si fait, tout le monde le sait bien dans le quartier ; d'ailleurs, avec quoi qu'ils pourraient vous payer?...

NANON.

Avec le cœur donc ! et puisque j'aime mieux cette monnaie-là que l'autre, moi... vous voyez bien que je ne les sers pas pour rien.

PICHU.

Ah ! saperlotte ! que vous êtes donc une brave fille, allez !...

Et dire qu'avec un cœur pareil vous n'avez souvent rien à vous mettre sous la dent!... mais j'y pense... je vous ai donné du pain pour elles deux... et... et... vous, mamzelle! vous!... Rendez-moi mon deux livres, mamzelle Nanon... (Allant à sa hotte.) Je vais vous en donner un de quatre... à la place...

NANON.

Bien vrai?...

PICHU.

Bah! je me doute bien que votre vieux égoïste de monsieur en mangera sa part; mais c'est aujourd'hui le premier jour de l'an... Mamzelle Nanon, je vous la souhaite bonne et heureuse... (Il lui présente le pain.) et voilà mon bouquet!...

NANON.

Et moi pareillement, monsieur Pichu. (Il l'embrasse.)

PICHU.

Oh!... vot' dame!... (Saluant.) Madame la duchesse!... (A part.) Une duchesse!... (Il sort.)

SCÈNE III

NANON, LA DUCHESSE, très-pauvèrement vêtue.

LA DUCHESSE, elle entre vivement et donne un cabas à Nanon.
Comment va-t-elle, Nanon?...

NANON.

Toujours de même, madame la duchesse; elle a encore passé une partie de la nuit à écrire.

LA DUCHESSE.

Encore!... oh! il faudra que je sache... et monsieur le duc?

NANON.

Il n'a pas sonné; je crois qu'il dort.

LA DUCHESSE.

Tiens, va préparer son déjeuner.

NANON, ouvrant le cabas.

Qu'est-ce que je vois là?... Oh! madame, une pareille dépense, dans l'état où nous sommes?

LA DUCHESSE.

Ne me gronde pas, ma pauvre enfant; il y a si longtemps que monsieur le duc n'a fait un bon repas!... Les hommes ne savent pas supporter les privations comme nous. J'ai voulu lui faire une surprise pour le premier jour de l'an.

NANON, lui baisant la main.

Ma bonne maîtresse!... (Elle se relève vivement.) Vous n'avez plus votre alliance!...

LA DUCHESSE.

Chut!...

NANON.

Vendue?...

LA DUCHESSE.

Non, engagée...

NANON.

Oui, comme vos bijoux, comme votre argenterie, vos dentelles, vos cachemires et jusqu'aux matelas de votre lit!... oh!... le mont-de-piété!

LA COMTESSE.

N'en dis pas de mal. C'est le seul ami qui nous prête sans nous faire rougir.

NANON.

Et tout ça pour qui, madame? car ça m'étrangle à la fin!... Pour un homme qui ne vous demandera seulement pas où vous avez pêché le pauvre argent qu'il va croquer.

LA COMTESSE.

Nanon!...

NANON.

Pardonnez-moi, madame, monsieur le duc est un bon maître, et madame sait bien que je me ferais hacher pour lui... mais c'est enrageant de voir que madame se fait tant de mauvais sang quand monsieur s'en fait si peu... C'est madame qui a tout le mal pour nous donner à vivre, et monsieur n'a pas l'air de s'en douter. Pourquoi monsieur n'emprunte-t-il pas à ses amis?...

LA DUCHESSE.

C'est par fierté, Nanon; tu ne comprends pas cela, toi.

NANON.

Pardonnez-moi, madame; ce que je comprends bien, c'est que notre beau mobilier s'en est allé pièce à pièce chez le bric-à-brac, et que monsieur a regardé ce déménagement comme un homme qui s'est mis sur un pont pour voir l'eau couler.

LA DUCHESSE.

C'est du courage, Nanon. Les hommes ne se désolent pas comme nous pour un meuble de moins dans la maison.

NANON.

Certainement, madame, il y en a plus d'un qui, à la place de monsieur, aurait perdu la tête. Mais monsieur le duc a l'air trop consolé.

LA DUCHESSE.

Taisez-vous, Nanon!... c'est un mauvais serviteur que celui qui juge ses maîtres.

NANON, désolée.

Mon Dieu, madame...

LA DUCHESSE.

Occupez-vous du déjeuner de monsieur le duc... allez!...

NANON.

Madame me dit... vous!

LA DUCHESSE.

Pauvre fille!... c'est un devoir pour moi de te tutoyer... puisque tu n'as pas d'autres gages... Va... mon enfant, va...

NANON, les larmes aux yeux.

Merci, madame!... nous v'là quittes!... (Entre le Duc.) Ah! monsieur le duc! je vous souhaite une heureuse année! vous êtes bon!... je vous aime!... et je vais soigner votre déjeuner.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, NANON, LE DUC.

LE DUC.

Bonjour, Nanon, bonjour, je ne peux rien te donner aujourd'hui, mais je te promets une montre en or avec la chaîne, tu entends?

NANON, à part.

Il m'en a déjà donné onze comme ça; dans quelques années d'ici je m'établirai horlogère! (Haut.) Merci bien, monsieur le duc! (Elle sort.)

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Chère duchesse, j'espère que l'année nouvelle vous sera moins dure que son aînée. Permettez que je vous embrasse.

LA DUCHESSE, tendrement.

Mon ami!...

LE DUC.

Ah! la vie est bonne, en dépit de la fortune contraire, et vous me voyez, ma foi, de belle humeur!

LA DUCHESSE.

Vous avez donc quelque heureuse nouvelle à m'apprendre?

LE DUC.

Ma foi, non! mais je me suis levé ce matin avec une bonne

opinion de l'avenir, un pressentiment heureux que je me plais à partager avec vous. Tout ira bien dans l'année qui commence ; j'avais une dent contre l'année derrière, une paresseuse qui n'a rien fait pour nous. Il me tardait de l'enterrer au plus vite, et j'ai effacé un à un sur l'almanach tous les jours de décembre. Nous en voilà sortis, je respire. Vive mil huit cent cinquante-trois!

LA DUCHESSE.

Pauvre homme!... s'il savait!...

LE DUC.

Et Germaine, comment va-t-elle?...

LA DUCHESSE.

Germaine... elle a passé une bien mauvaise nuit!...

LE DUC.

Encore!... vous vous alarmez trop, chère amie... Eh! tenez, vos yeux sont rouges...

LA DUCHESSE.

Non...

LE DUC.

Votre visage est plus pâle que de coutume...

LA DUCHESSE.

Non...

LE DUC.

Vous avez pleuré...

LA DUCHESSE.

Pourquoi pleurerai-je ?

LE DUC.

Pourquoi?... pensez-vous donc que je ne voie rien... que je ne comprenne rien... ni vos chagrins, ni vos douleurs, ni vos inquiétudes mortelles?... J'essaye bien de sourire de temps en temps pour vous donner du courage, mais mon cœur se serre quand je vois chacun de vos sacrifices et les larmes qu'il vous a coûtées; non, non, Marguerite, je ne suis ni insouciant, ni égoïste; je vous aime, je vous respecte, je vous admire! (A part en lui prenant la main.) Oh! pauvre femme!... pauvre femme!...

LA DUCHESSE, à part.

Il s'est aperçu...

LE DUC.

Oh! ne retirez pas votre main... Marguerite, vous êtes un martyr... vous êtes un ange!... Ah! ma pauvre amie, au lieu du duc de la Tour d'Embleuse, trop fier pour solliciter, trop esclave peut-être d'un vain préjugé pour céder à cette voix de la conscience qui lui crie : Travaillez! vous auriez mieux fait

de prendre pour mari le premier banquier ou le premier millionnaire venu...

LA DUCHESSE.

J'ai choisi selon mon cœur, mon ami ; que Dieu me garde ma fille, et je recevrai sans me plaindre les épreuves qu'il m'enverra.

LE DUC, s'asseyant.

Que dit le docteur le Bris ? Quand est-il venu voir notre chère malade ?...

LA DUCHESSE.

Il est venu hier... Il pense, comme moi, que ce n'est pas seulement la maladie, mais aussi un chagrin secret qui tue Germaine.

LE DUC.

Un chagrin!... notre pauvreté peut-être...

LA DUCHESSE.

Non, monsieur le duc ; ma fille a l'âme noble et fière de ses ancêtres... ce n'est pas notre fortune perdue qui fait couler ses larmes... une douleur plus amère pèse sur son cœur... Mon ami... notre enfant est bien malheureuse... elle aime...

LE DUC.

Germaine!

LA DUCHESSE.

Elle aime sans espoir.

LE DUC.

Elle vous a fait l'aveu de cet amour ?...

LA DUCHESSE.

Non, c'est un secret que j'ai surpris. Un secret que j'aurais respecté, si je n'avais senti combien les larmes qu'elle répand abrègent le peu de jours qui lui restent. Presque toutes ses nuits sont consacrées à écrire. Ce sont les impressions, les douleurs, les pensées de chaque jour qu'elle inscrit, et ces impressions, ces pensées, ces douleurs, j'ai voulu les connaître.

LE DUC.

Eh bien ?...

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas cru devoir m'emparer de ce manuscrit ; mais j'en ai lu déjà furtivement quelques pages écrites d'une main tremblante, et sur lesquelles j'ai vu bien des traces de larmes.

LE DUC.

Achievez.

LA DUCHESSE.

Je vous l'ai dit, mon ami, notre fille aime... sans espoir.

LE DUC.

Mais qui?...

LA DUCHESSE.

Je l'ignore encore, mais je le saurai.

LE DUC.

Silence!... voilà Germaine.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE.

Bonjour, monsieur le duc, bonjour ma mère... (Les regardant avec attention.) Ah!... vous êtes tristes, vos yeux sont humides... vous parliez de moi.

LE DUC.

De toi .. oui, cela est vrai... Je demandais à ta mère la cause de tes chagrins, de ces larmes que tu veux nous dérober... voyons, parle-moi, Germaine...

GERMAINE.

Un chagrin!... je n'en ai pas... d'autre que la crainte de vous quitter bientôt...

LE DUC.

Nous quitter!

GERMAINE.

Oui, quand un rêve, une folie, viendrait pour un instant agiter mon cœur et troubler ma raison, ne devrais-je pas le repousser bien vite pour ne songer qu'à vous... à vous deux?

LA DUCHESSE.

Chère enfant!

GERMAINE.

C'est ce que je faisais tout à l'heure; je me demandais si le ciel m'accorderait une fois encore, au renouvellement de l'année, la joie de vous embrasser l'un et l'autre.

LA DUCHESSE.

Ma fille, ma fille!

LE DUC.

Je ne veux pas de ces idées-là... nous te sauverons, Germaine, le docteur le Bris nous l'a affirmé.

LA DUCHESSE.

Oui, il te disait encore hier...

GERMAINE.

Il me disait : Ne désespérez pas, Germaine...

LE DUC.

Eh bien?..

GERMAINE.

Ne désespérez pas... c'est ce qu'on dit aux malades quand on n'ose plus leur dire : Espérez...

LE DUC, cherchant à cacher une larme.

Ah! ah! quelle folie! eh bien, je te réponds, moi, je te jure que...

GERMAINE, lui prenant la main et le regardant en face.

Vous jurez?... monsieur le duc!

LE DUC, décontenancé.

Je te jure... que... Tiens, regarde donc comme tu fais pleurer la mère.

GERMAINE.

Oh! pardon, pardon, ma mère! sèche tes larmes... je serai heureuse... je guérirai... je vivrai... mais ne pleure pas, ne pleure pas...

LA DUCHESSE, bas, l'entraînant vers le canapé de gauche.

Pourquoi refuses-tu de me dire tout ce qui te fait souffrir?...

GERMAINE.

Moi! (A part.) Elle m'a donc devinée! elle sait donc...

LE DUC.

Allons, allons, prenez courage toutes les deux... faites comme moi, que diable!... je suis fort! — Je vous répète, duchesse, que j'ai confiance dans l'année qui commence... et je gagerais un louis... (Il jette un louis sur la table.) Ah! ah! cela vous étonne de me voir aussi riche! Un louis!... Il y avait longtemps qu'un de ses pareils n'était entré ici. J'ai gagné celui-là au jeu... hier... au comte de Lucenay.

LA DUCHESSE.

Au jeu? .. (Elle regarde le duc et à part.) Non, non, ce n'est pas cela... lui aussi a vendu son dernier bijou.

LE DUC.

Et il en viendra bien d'autres... fiez-vous à moi... Et surtout, en attendant leur joyeuse arrivée, plus de soupirs, plus de larmes... (A la Duchesse.) Je connais toutes les ressources de votre génie, ma chère, et je suis certain qu'il y a là... (Il montre le louis) cinq ou six jours d'abondance splendide pour notre ménage.

GERMAINE.

Que veux-tu, Nanon?

NANON.

C'est une dame qui demande si monsieur le duc et madame la duchesse sont visibles.

TOUS.

Une dame ?

LE DUC.

Faites entrer.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME KERMIDY.

LE DUC.

Puis-je savoir, madame, ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?

MADAME KERMIDY.

Je vais vous le dire, monsieur... mais permettez-moi...

LE DUC, s'empresant de lui donner un siège.

Oh ! mille pardons... (A part.) C'est une belle personne.

MADAME KERMIDY, à part.

Qu'elle misère!... Je regrette de n'avoir apporté que cinq cents francs.

LE DUC, à part.

Elle est très-belle !

MADAME KERMIDY.

J'habite votre quartier. J'ai beaucoup entendu parler de votre famille, de sa splendeur d'autrefois, et... de ses malheurs présents.

LE DUC, avec fierté.

On vous a dit, madame?...

MADAME KERMIDY.

Avec quel noble courage vous savez supporter ce malheur, vous et... (designant la Duchesse) madame la duchesse, n'est-ce pas?...

LA DUCHESSE.

Oui, madame.

MADAME KERMIDY.

Mademoiselle Germaine ?

GERMAINE.

Germaine de la Tour d'Embleuse.

MADAME KERMIDY, à part.

Le visage pâle, les pommettes saillantes... tous les symptômes...

GERMAINE

LA DUCHESSE.

Qui avons-nous l'honneur de recevoir, madame?

MADAME KERMIDY, embarrassée.

Madame d'Esparville... Je suis... dame de charité.

LE DUC.

Dame de charité?... ah!... Et vous venez, madame?...

MADAME KERMIDY, montrant une aumônière qu'elle tient à la main.

Je suis en tournée, monsieur... J'ai recueilli ce matin, et je distribue maintenant...

LE DUC.

Vous distribuez... des aumônes?...

MADAME KERMIDY.

Des secours... aux misères secrètes, honorables... aux souffrances cachées... Mademoiselle votre fille est malade, madame?

LA DUCHESSE.

Mademoiselle de la Tour d'Embleuse est souffrante, oui, madame.

MADAME KERMIDY.

Depuis longtemps, mademoiselle?

GERMAINE.

Depuis deux ans, madame.

MADAME KERMIDY, haut.

Deux ans... (A part.) Le Bris disait vrai.

LE DUC.

Enfin, madame?...

MADAME KERMIDY.

Les secours que je suis chargée de répandre ne sont pas toujours aussi importants que je le voudrais. Il y a de nobles infortunes auxquelles je serais heureuse de pouvoir mettre un terme.

GERMAINE, bas.

Que dit-elle?

MADAME KERMIDY.

Et... s'il ne m'est pas possible de faire aujourd'hui même tout ce que me dicterait mon cœur; je puis, du moins...

GERMAINE, bas, saisissant la main de la duchesse.

Ma mère!...

LE DUC, s'approchant lentement de madame Kermidy, et parlant avec une contrainte douloureuse.

C'est une noble mission que vous remplissez, madame;

ACTE I

31

nous regrettons, en vérité, de ne pouvoir y contribuer aussi largement que nous l'eussions fait dans d'autres temps...

MADAME KERMIDY, étonnée.

Y contribuer?...

LE DUC.

Vous voyez que nous ne sommes pas très-riches; excusez-nous donc, madame, de n'ajouter qu'un louis à votre récolte d'aujourd'hui. Une autre fois, je l'espère, le duc de la Tour d'Embleuse pourra faire davantage (il dépose le louis dans l'aumône, et se redresse fièrement en même temps que madame Kermidy s'incline.)

MADAME KERMIDY.

Je vous remercie, monsieur le duc. (Elle salue et se dirige vers la porte. Germaine et la Duchesse s'approchent du Duc, dont chacune saisit une main. Le Bris entre par le fond.)

LE BRIS, bas.

Vous ici?

MADAME KERMIDY, bas.

Silence!... Beaucoup de misère et d'orgueil!... Mais la fille est mourante... vous pouvez faire la demande... (Elle salue encore et sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MADAME KERMIDY.

LE DUC.

Vous voyez... j'avais bien raison de compter sur cette petite pièce d'or; elle vient de nous sauver une grande humiliation...

GERMAINE, l'embrassant.

C'est votre noble cœur qui nous a sauvés, mon père...

LE DUC.

Emmène ta mère, je veux causer avec le docteur... sur...

GERMAINE.

Sur moi... et puis, pour me rassurer, vous préparerez un bon sourire sous lequel se cacheront vos larmes... Allez, je vous connais bien, méchant père... Viens, maman. (Elle sort avec la Duchesse.) Je vous connais!

SCÈNE IX

LE DUC, LE BRIS.

LE DUC.

Arrivez, arrivez, docteur; quelle année nous apportez-vous ?...

LE BRIS.

Bonne, monsieur le duc...

LE DUC.

Ah bah!... Vous avez donc rencontré la fortune à ma porte ?...

LE BRIS.

Peut-être...

LE DUC.

Vous êtes témoin que je l'attends patiemment, au moins...

LE BRIS.

Vous êtes un sage, monsieur le duc...

LE DUC.

Oui, après avoir été un grand fou... Vous avez vu cette dame qui sort d'ici?...

LE BRIS.

Oui, c'est une de mes clientes ..

LE DUC.

Votre cliente, madame d'Esparville ?

LE BRIS.

D'Espar... ? Oui, madame d'Esparville.

LE DUC.

C'est une bien belle personne ! un bon cœur, sans doute ?

LE BRIS.

Un très-bon cœur.

LE DUC.

Elle venait quêter...

LE BRIS.

Quêter... (A part.) ici?...

LE DUC.

Mais, voyons, parlez-moi de Germaine...

LE BRIS.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur le duc... tout ce qui est en mon pouvoir, c'est d'adoucir ses derniers jours.

ACTE I

LE DUC.

Ses derniers jours !

LE BRIS.

Mais ce n'est pas tout. Depuis quelque temps, madame la duchesse m'inquiète...

LE DUC.

La duchesse ! est-elle donc aussi en danger ?...

LE BRIS.

Il lui faudrait de grands soins et des ménagements de toute sorte; une vie calme et facile, sans émotions. et surtout sans privations; un régime doux, des aliments choisis et variés, une maison confortable, une bonne voiture...

LE DUC.

Je vous croyais plus d'esprit, docteur, et de meilleurs yeux. Voiture ! maison !... Dites-moi qui me les vendra au prix de mon sang, au prix de ma vie, si vous voulez que je les lui donne.

LE BRIS.

Je vous les apporte, monsieur le duc, et vous n'avez qu'à les prendre.

LE DUC.

Que signifie ?... mais parlez donc !..

LE BRIS.

Avant de rien vous dire, monsieur le duc, j'ai besoin de vous rappeler que je suis, depuis trois ans, le meilleur ami de votre maison.

LE DUC, tristement.

Vous pouvez dire le seul, allez, personne au monde ne viendra vous démentir...

LE BRIS.

N'oubliez pas que la vie de madame la duchesse est en danger, et que je répons de la sauver, pourvu que vous m'y aidiez...

LE DUC.

Au fait, docteur, au fait !

LE BRIS.

M'y voici : Avez-vous jamais rencontré, dans Paris, le comte de Villanera ?

LE DUC.

On le voit tous les jours aux Champs-Élysées... les chevaux noirs ?

LE BRIS.

Précisément... Don Fernand de Villanera est le dernier rejeton d'une des plus grandes familles d'Espagne...

LE DUC.

Et des plus riches... c'est connu.

LE BRIS.

Il a quatorze cent mille francs de rente, trente-deux ans, une jolie figure, une éducation exquise, et un cœur de gentil-homme comme on en rencontre peu.

LE DUC.

Enfin...

LE BRIS.

Monsieur de Villanera a, de plus, une maîtresse... madame Kermidy... vous ne la connaissez pas?...

LE DUC.

Non.

LE BRIS.

Le comte, pour des raisons qui seraient trop longues à déduire, veut quitter madame Kermidy et se marier, suivant son rang, dans une des familles les plus illustres du faubourg; et le beau-père qu'il désire... c'est vous.

LE DUC.

Moi?

LE BRIS.

Il m'a chargé de sonder vos dispositions. Si vous dites oui, il viendra aujourd'hui même vous demander la main de mademoiselle votre fille, et le mariage sera fait dans quinze jours.

LE DUC, qui s'est levé stupéfait.

Vous n'êtes pas fou, n'est-ce pas?... vous ne vous moquez pas de moi? . . Vous ne pouvez pas oublier que je suis le duc de la Tour d'Embleuse?... Est-ce bien vrai ce que vous m'avez dit là?...

LE BRIS.

La vérité toute pure.

LE DUC.

Mais il ne sait donc pas que Germaine est malade?

LE BRIS.

Il le sait.

LE DUC.

Condamnée?

LE BRIS.

Il le sait.

LE DUC, tristement.

Alors pourquoi demande-t-il la main d'une mourante ?

LE BRIS.

Parce que monsieur de Villanera et madame Kermidy ont un fils.

LE DUC.

Un fils?...

LE BRIS.

Qui ne peut porter le nom de son père, puisque monsieur Kermidy existe. Cet enfant est peut-être aujourd'hui le plus riche héritier de l'Europe. Le comte lui laissera une quarantaine de millions, sa grand' mère, la douairière de Villanera, qui l'élève secrètement dans son hôtel, lui en donnera au moins autant.

LE DUC.

Pourquoi me parlez-vous si longuement de ce bambin cent fois millionnaire ?

LE BRIS.

C'est pour lui que je viens solliciter auprès de vous.

LE DUC.

Pour lui ! Qu'est-ce qu'il lui manque ?

LE BRIS.

Un nom.

LE DUC.

Ah ! je comprends, docteur, et je vais vous raconter la fin de l'histoire. On a dit à monsieur de Villanera : Mariez-vous, cherchez une femme dans la première noblesse de France, obtenez que par l'acte de mariage elle reconnaisse votre enfant comme sien, et l'enfant sera votre fils légitime, noble de père et de mère. Mais comme madame Kermidy peut devenir veuve un jour ou l'autre et qu'elle ne désespère pas de l'avenir, on ne veut pas que monsieur de Villanera se marie pour trop longtemps. On a donc prié le cher docteur de lui choisir une femme parmi ses malades les plus désespérées. Est-ce bien cela ? (Le Bris s'incline en signe d'assentiment.) On nous fait l'honneur de nous choisir parce qu'on sait vaguement que nous mourons de faim, pas vrai ?

LE BRIS.

Monsieur...

LE DUC.

On a pensé qu'un vieux roué comme moi ne refuserait pas une récompense honnête en échange de son honneur...

LE BRIS.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Et que je serais trop heureux de gagner cent mille francs de rente viagère à la rougeur de mon front.

LE BRIS.

Pardon, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh bien, mon cher monsieur le Bris, allez de ce pas dire à monsieur de Villanera, que je suis son serviteur; ma fille, ma pauvre enfant, est peut-être perdue pour moi, mais, Dieu merci, elle n'est pas à vendre.

LE BRIS.

Permettez-moi seulement d'excuser l'étrangeté de ma proposition. Je ne sache pas que l'adoption d'un enfant dans une grande famille qui va s'éteindre soit un acte contraire à l'honneur.

LE DUC.

Docteur, chacun entend l'honneur à sa manière. Nous avons l'honneur du soldat, l'honneur du commerçant et l'honneur du gentilhomme qui ne permet pas d'être le grand-père du petit Kermidy. Ah! monsieur de Villanera veut légitimer ses bâtards!... C'est du Louis XIV tout pur!... Mais je ne me dérangerai pas des traditions de mes ancêtres pour lui donner cette satisfaction.

LE BRIS.

Monsieur le duc je vous croyais le droit de vous condamner à la misère, mais non celui de condamner à mort toute votre famille

LE DUC.

Le Bris...

LE BRIS.

La santé pour madame la duchesse, une fin douce et tranquille pour la pauvre enfant qui s'éteint dans les privations, voilà ce que je vous offrais.

LE DUC.

Ce que je refuse, ce que nous refusons tous... tenez, demandez à madame la duchesse si elle aura le courage d'accepter...

SCÈNE X

LES MÊMES, LA DUCHESSE, un manuscrit à la main.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc! le Bris! je le connais enfin, tout entier, ce secret qui tue ma pauvre Germaine, je sais le nom de celui qu'elle aime.

LE BRIS.

Celui qu'elle aime! Comment... mademoiselle Germaine aime quelqu'un?...

LE DUC.

Ah! c'est un malheur de plus, sans doute!...

LA DUCHESSE.

Oui, un malheur... jugez-en vous-même... un grand nom, une famille illustre, une fortune immense... Tenez, lisez... voilà les pages qu'elle écrit toutes les nuits...

LE DUC, lisant.

Comment?... Est-ce possible?... Le Bris... mon ami... Ah!... j'accepte maintenant...

LE BRIS.

Vous acceptez!... vous qui tout à l'heure...

LE DUC.

Ah! c'est qu'il ne s'agit plus d'une fortune acquise au prix de mon honneur, il ne s'agit plus de vendre mon nom, mais de sauver peut-être ma fille!...

LA DUCHESSE et LE BRIS.

La sauver!... (Le Duc sonne, Nanon entre.)

LE DUC, très-agité.

Dis à Germaine de venir.

NANON.

Oui, monsieur. (Elle sort.)

LE DUC.

Et vous, le Bris, dites à madame la comtesse que je recevrai sa demande avec joie, et dès qu'elle le voudra.

LE BRIS.

Aujourd'hui, tout à l'heure... mais j'avoue que je n'y comprends rien du tout!... (Il sort.)

LE DUC.

Quand je vous disais, duchesse, que l'année qui commence s'annonçait bonne et heureuse!

LA DUCHESSE.

Expliquez-moi...

LE DUC.

L'Espérance était entrée ce matin dans ma chambre comme un rayon de soleil... Embrassez-moi, duchesse.

LA DUCHESSE,

Au nom du ciel, dites-moi donc ce qui se passe... Vous parliez de sauver ma fille...

LE DUC.

Oui... oui...

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

LE DUC.

Eh bien, sachez donc... silence!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE.

Vous m'avez appelée, mon père ?

LE DUC.

Oui... oui... mon enfant... Germaine... parle sans crainte, sans détour, ne rougis pas de l'aveu que je te demande.

GERMAINE.

Un aveu... mon père ?

LE DUC.

Est-il vrai... est-il vrai que tu aimes quelqu'un?...

GERMAINE, tremblante.

Moi... moi, je... (Regardant autour d'elle avec égarement et saisissant avec douleur le manuscrit qui est sur une table.) Ah!... (Elle interroge des yeux son père, puis la duchesse, celle-ci baisse la tête.) Ah! ma mère! ma mère! qu'avez-vous fait? (Elle tombe en sanglotant dans les bras de sa mère.)

LA DUCHESSE.

Pardonne-moi, mon enfant, je te voyais souffrante, et j'ai voulu connaître la cause de tes chagrins, de tes larmes.

LE DUC.

Et c'est une bonne pensée que vous avez eue, duchesse; sans elle je refusais le bonheur de Germaine, qu'est-ce que je dis : sa vie, car tu vivras maintenant !

GERMAINE.

Ma vie! mon bonheur... Vous n'avez donc pas lu, mon père? mais c'est une passion folle! coupable... car elle est née au milieu de notre richesse passée, et je n'ai pas eu le courage de la combattre plus tard. Oui, cet amour est coupable, car au lieu d'oublier celui que j'avais rencontré dans ce monde brillant, qui était notre monde alors, j'ai gardé, au fond de mon cœur, son souvenir et son image.

LE DUC.

Et tu as bien fait, Germaine. Est-ce que tu n'es pas digne des plus grands noms de France?... est-ce que tu n'es pas une La Tour d'Embleuse?

GERMAINE.

Mais si vous saviez son nom, à lui!

LE DUC.

Je le connais... et dans un instant il sera ici.

GERMAINE.

Lui!...

LA DUCHESSE.

Monsieur de Villanera!

LE DUC.

Le comte de Villanera, qui me demande la main de ma fille.

LA DUCHESSE.

Sa main!

GERMAINE.

Mon mari! lui... lui, mon mari! mon père!... ce n'est pas un jeu cruel?... vous savez que votre fille n'a plus peut-être que quelque temps à vivre, et vous ne voulez pas qu'une douleur mortelle succède à la joie et la tue sous vos yeux...

LE DUC.

Il sera ton mari, te dis-je, et ensuite, Dieu et le docteur te sauveront.

NANON, entrant.

Madame la comtesse de Villanera, don Fernand de Villanera et le docteur le Bris demandent si monsieur le duc veut bien les recevoir.

LA DUCHESSE.

Déjà!

LE DUC.

Fais entrer. (Nanon sort et reparait.)

SCÈNE XII

LE DUC, LA DUCHESSE, GERMAINE, LE BRIS, LA COMTESSE, DON FERNAND. (Tout le monde se salue.)

LA COMTESSE.

Monsieur le duc, madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Germaine de La Tour d'Embleuse pour le comte Fernand de Villanera, mon fils.

LE DUC.

Madame la comtesse, ma fille est heureuse du choix de monsieur de Villanera, et c'est un honneur pour notre famille de s'allier à la vôtre. (Germaine se lève appuyée sur le bras de sa mère.)

DON FERNAND.

Pauvre enfant!... quelle est belle!

LA COMTESSE, baisant Germaine au front.

Mademoiselle, vous voulez bien être ma fille?

GERMAINE.

Oui!... oui, madame.

LA COMTESSE, bas, à le Bris.

Quel dommage qu'elle soit condamnée! c'était peut-être la bru qui me convenait.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

A Paris.—Chez le duc de la Tour d'Embleuse.—Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

PICHU, en domestique, NANON.

PICHU.

Mamzelle Nanon?

NANON.

Monsieur Pichu?...

PICHU.

Auriez-vous la bonté de m'expliquer ce qui m'arrive?

NANON.

A vous?... Ça n'est pas difficile; mais ce qui nous arrive, à nous, n'est pas aisé à comprendre. Dire que nous étions si pauvres, il y a quelques jours, et que nous voilà dans un superbe appartement de la Chaussée-d'Antin, et que tout ça, c'est à nous!.. Dire que nous pouvons nous asseoir dans ces beaux fauteuils-là..... (elle s'assied) et qu'ils n'ont rien à lire!....

PICHU.

Oui, c'est bien étonnant...

NANON.

Ah! depuis la nouvelle de ce riche mariage.. en a-t-il retrouvé des amis, monsieur le duc... C'est à qui lui rendra des services et lui ouvrira sa bourse.

PICHU.

Et moi donc!... parlons un peu de moi, qu'on vient chercher un matin, à la boulangerie... qu'on me demande combien je veux gagner, que je demande trois cents francs par an, qu'on me répond en m'en donnant six cents avec de l'or sur mon habit!....

NANON.

Mais c'est tout simple ça... Monsieur le duc se demandait où il pourrait trouver un brave garçon pour entrer à son service, j'ai raconté votre bon cœur pour nous, et on vous a pris.....

PICHU.

Ah! allons-donc!... je comprends mon affaire.

NANON.

Bon! mais la nôtre!... Je n'y crois pas, voyez-vous... je suis sûre que c'est comme dans l'histoire de Cendrillon que me racontait ma grand'mère, et que tout ça va s'envoler entre onze heures et minuit.....

PICHU.

Vous croyez, mamzelle Nanon?

NANON.

Oui, et depuis que cette idée-là m'est venue, je n'ose plus essayer ces beaux fauteuils, de peur de retrouver nos vieilles chaises de paille dessous.

PICHU, souriant.

Ah! mamzelle Nanon!

NANON.

Vous ne croyez pas à l'histoire de Cendrillon, monsieur Pichu?... C'est arrivé pourtant, allez.....

PICHU.

J'ai porté du pain dans bien des maisons, mais je n'ai jamais connu de demoiselles qui aient perdu des mobiliers entre onze heures et minuit.

SCÈNE II

NANON, LE DUC.

LE DUC, entrant.

Mon garçon, va t'informer si madame la duchesse est visible.

PICHU.

Oui monsieur le duc..... (il sort.)

LE DUC.

Approche ici, Nanon.

NANON.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC, avec bonté.

Tu es gentille, Nanon.

NANON.

Ah!... je sais pas, monsieur le duc.

LE DUC.

Tu es une bonne fille.

NANON.

Je crois que oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Tu nous aimes, Nanon.....

NANON.

Ah! ça, j'en suis sûre, monsieur le duc.

LE DUC.

Et ce n'est pas par intérêt, car je te promettais..... plus que je ne te donnais.....

NANON, riant.

Vous..... peut-être bien..... Mais mademoiselle Germaine me traitait avec tant de douceur, elle avait tant de bonté pour moi, qu'elle me donnait bien plus qu'elle ne devait, allez.

LE DUC.

Si je ne me trompe, voilà huit ans que tu es à notre service?

NANON.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Les deux premières années... cela marchait encore, mais la troisième a suspendu les paiements... nous avons donc six ans de retard, à quarante francs par mois, ou quatre cent quatre-vingt francs par an, ce qui nous donne une somme de deux mille huit cent quatre-vingt francs. Si nous ajoutons à cela les intérêts augmentés par celui que je te porte, je crois que nous pouvons arrêter ton solde créditeur à la somme de cinq mille francs.

NANON.

Cinq mille francs!... à... à... moi!...

LE DUC.

Tiens, petite, ferme les yeux et tends ton tablier.—Voilà de quoi commencer ton établissement, si jamais tu rencontres sur ta route un brave garçon qui soit digne d'une aussi brave fille que toi. — Donne-toi du mal pour le trouver, par exemple, parce qu'il ne doit pas y en avoir beaucoup... (il lui prend la main.)

NANON.

Ah! mon bon maître!... ah! monsieur le duc!... êtes-vous excellent... moi qui croyais que vous ne pensiez guère aux autres... Ah! est-ce joli, tout cela!... et c'est à moi!... tout cet or-là!... et ces chiffons-là aussi... et... une bonne poignée de main par-dessus le marché. (Elle rit et saute, et peu à peu se met à fondre en larmes.) Ah! ah! ah!...

LE DUC.

Eh bien?... qu'est-ce qui te prend?... tu ris et tu pleures en même temps?...

NANON.

C'est... c'est... pas ma faute, monsieur le duc... je ris pour tous ces jolis jaunets, pour ces petits papiers de soie... mais c'est la poignée de main de monsieur le duc qui me fait pleurer!

LE DUC.

Bon... tu ne pleures pas toujours... et quand, au premier de l'an dernier, je t'ai promis une montre, pourquoi t'es-tu mise à rire dans ta barbe?...

NANON.

Oh! oh! monsieur le duc!...

LE DUC.

Parce que je t'en avais promis une douzaine, n'est-ce pas?... (Nanon rit.) Eh bien! tiens, voilà la treizième... (il tire de sa poche une petite boîte et la lui donne.) C'est la seule qui ne retarde pas...

NANON.

Si c'est possible!... en or, avec une chaîne, des breloques... tout, quoi!...

LE DUC, apercevant le Bris, qui entre. A Nanon.

Va, ma fille, va mettre cela devant ta glace...

NANON, regardant mélancoliquement sa montre.

Ah! c'est à présent que l'histoire de Cendrillon me fait peur... avec sa voiture qui se change en potiron! Pourvu que tout ça ne tourne pas en eau de boudin, et ma petite montre en oignon! (Elle sort.)

SCÈNE III

LE DUC, LE BRIS.

LE DUC.

Arrivez donc, bon enchanteur!... venez contempler votre œuvre et jouir du bonheur que vous nous avez fait! car je n'oublierai jamais que c'est par vous que...

LE BRIS.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Nous sommes bien ici, n'est-ce pas?...

LE BRIS.

J'admire vraiment comment vous avez pu en aussi peu de temps...

LE DUC.

Mon cher, vous ne pouvez pas vous figurez la joie que j'éprouve à dépenser, à donner, à faire des heureux!... Vous connaissez ma philosophie : vous savez si, dans le malheur, j'ai tenu bon, et si j'ai déployé de l'énergie pour ne pas désoler mon entourage... Eh bien, j'ai cent fois plus de peine à cacher mon bonheur aujourd'hui, que je n'en avais alors à leur dérober mes larmes... Et puis cette belle existence d'autrefois que je sens revenir! car, il n'y a pas à dire, la misère ne m'a pas usé, mon cher; je me sens vert et alerte comme dans mon plus beau temps; et ces années d'épreuves, au lieu de m'abattre, m'auront mis en retraite et reposé... Je sens mon âme qui refleurit auprès de ma fille et de ma femme... mon cœur qui se réveille et bondit, comme autrefois, à l'aspect de... d'une jolie...

LE BRIS.

Hum! hum!...

LE DUC.

Vous verrez mes équipages... vous verrez comment je compte reparaitre dans le monde brillant... Je n'ai pas mon âge, ma parole d'honneur!...

LE BRIS.

Tant mieux, monsieur le duc, tant mieux; et, dites-moi, vous êtes content de nos malades?...

LE DUC.

Vous allez les voir. Je crois que vous trouverez la duchesse de mieux en mieux, et Germaine, aussi bien, la pauvre enfant, qu'elle puisse être dans un jour d'émotion comme celui-ci.....

LE BRIS.

Ah! c'est aujourd'hui.....

LE DUC.

C'est aujourd'hui la signature du contrat, le mariage, la bénédiction...

LE BRIS.

Et comment mademoiselle Germaine a-t-elle accepté.....

LE DUC.

Accepté?... quoi?.....

LE BRIS.

La condition..... enfin, vous savez, l'enfant.....

LE DUC.

L'enfant!... Ah! mon ami, je crois que la joie et l'amour paternel m'ont rendu un peu fou.....

LE BRIS.

Qu'y a-t-il?....

LE DUC.

Il y a... Il y a... qu'une fois que ce mariage est devenu un mariage d'amour pour ma fille... quand j'ai vu dans cette union la réalisation du rêve de la pauvre enfant...

LE BRIS.

Eh bien?...

LE DUC.

Eh bien!... je n'ai plus vu que cela... je n'ai plus vu que son bonheur, son retour à la joie, peut-être à la santé..... Et.....

LE BRIS.

Et?...

LE DUC.

Et..... et, je ne lui ai rien dit!.. je ne lui ai pas parlé de la..... de cette adoption, de cet enfant.....

LE BRIS.

Est-il possible !... Mais il faut qu'elle le sache.....

LE DUC.

Oui, certes, il le faut..... Docteur, vous allez le lui dire.

LE BRIS.

Moi?... permettez monsieur le duc...

LE DUC.

Vous hésitez?...

LE BRIS.

Monsieur le duc, vous savez si je vous suis dévoué... si je suis prêt à mettre à votre service ma science et le peu que je vauX; mais permettez-moi de ne pas me charger d'une mission que vous seul ou madame la duchesse pouvez accomplir.

LE DUC.

Eh bien, soit..... je la préviendrai moi-même... après tout, ma fille est une la Tour d'Embleuse, elle a un grand cœur, elle comprendra qu'adopter cet enfant, c'est sauver un des plus grands noms d'Espagne qui va s'éteindre, et comme le petit marquis pourra joindre à ce nom celui qu'il tiendra de sa mère, c'est aussi sauver le nôtre... C'est presque une raison d'État, celle-là... je vais tout lui dire, moi.....

LE BRIS.

La voici...

LE DUC.

Dé... déjà... c'est égal, vous allez voir.

SCÈNE IV

LE DUC, GERMAINE, LE BRIS.

LE BRIS.

Mademoiselle...

GERMAINE.

Docteur... Bonjour, mon père...

LE DUC.

Bonjour, chère enfant !

LE BRIS.

Mademoiselle...

GERMAINE.

Ah!.. mon bon monsieur le Bris... je suis bien aise de vous voir.

LE BRIS.

Est-ce que vous souffrez, mademoiselle?... Est-ce que mes soins vous seraient nécessaires en ce moment?...

GERMAINE.

Vos soins!... C'est à l'ami que je suis heureuse de serrer la main... Le médecin... mais je n'ai plus besoin de lui... je ne le connais plus...

LE BRIS, *bas au duc.*

Elle est si heureuse qu'elle oublie sa souffrance.

LE DUC, *bas.*

Allons, il faut que je lui dise... (*Haut.*) Germaine...

GERMAINE.

Mon père?...

LE DUC.

Je voudrais te parler avant la signature du contrat... il faut.....

GERMAINE.

Il faut, mon père?...

LE BRIS, *faisant signe au duc.*

Hum! hum!...

GERMAINE.

Qui est-ce qui se permet de tousser ici quand je ne tousse plus, moi?... car vous savez docteur, c'est fini... je ne tousse plus... (*Elle a une petite quinte.*)

LE BRIS, *souriant.*

Pauvre enfant...

GERMAINE.

C'est la première fois de la journée... Vous disiez donc, mon père?...

LE DUC.

Je... je disais... (*Bas.*) C'est singulier, je suis plus embarrassé que je n'aurais cru... voyons donc... (*Haut.*) Écoute, mon enfant... j'ai à t'entretenir sérieusement au sujet de ton mariage...

GERMAINE.

Parlez, parlez, mon père... il s'agit de Fernand, de monsieur de Villanera, n'est-ce pas?...

LE DUC.

Oui, précisément, et...

GERMAINE.

Allons, allons donc, ce que vous avez à me dire de lui, je serai certainement heureuse de l'entendre... j'ai tant de bonheur à devenir sa femme...

GERMAINE

LE DUC.

Eh bien... Germaine...

GERMAINE.

Je suis si fière, si heureuse en pensant qu'il m'aime... et qu'il n'a jamais aimé que moi.

LE DUC.

Hein?... ah! tu penses... (Le Bris hoche la tête en le regardant.)

GERMAINE.

Vous disiez?...

LE DUC.

Je disais, je... (Bas.) Je crois que je ne pourrai pas, docteur...

LE BRIS.

Comment!

GERMAINE.

Eh bien?...

SCÈNE V

LE BRIS, LE DUC, NANON, GERMAINE.

NANON.

Madame la duchesse fait dire à monsieur le Bris qu'elle peut le recevoir.

LE DUC.

Oui, oui, à l'instant même... Venez, le Bris... (Bas.) Ma foi, je vais lui envoyer sa mère; c'est elle qui le lui dira le mieux. Vous savez, les femmes, elles pleurent ensemble, tandis que nous autres... (Haut.) Venez, docteur...

GERMAINE.

Mais, mon père, ce que vous aviez à m'apprendre...

LE DUC.

Tu le sauras, tu le sauras plus tard... ta mère nous attend... Venez, docteur, venez... (Ils sortent.)

SCÈNE VI

NANON, GERMAINE.

GERMAINE.

Qu'ont-ils donc?... Ils ont l'air de comploter tout bas... Nanon...

NANON.

Mademoiselle, tout ce qui se passe est si étonnant, que je ne cherche plus à comprendre...

GERMAINE.

Ce n'est pourtant pas bien difficile ; c'est quelque surprise qu'on me ménage. — Mon père e-t si bon, et ce brave docteur m'aime tant !... Ah ! Nanon, je suis bien heureuse...

NANON.

Si heureuse que je ne peux pas croire que ça dure, mademoiselle...

GERMAINE.

Comment veux-tu que mon bonheur ne dure pas ?... Ce mariage réalise tous mes rêves... Tu sais que le comte revient aujourd'hui... il a été obligé de s'absenter, de faire un voyage ; des affaires à arranger, m'a dit mon père... Mais tout à l'heure peut-être il sera ici ! Oh ! mon pauvre cœur bat bien fort à cette pensée... Je souffre bien un peu ; mais je lutte, je triompherai... (Se levant.) Oh ! je serais si heureuse de vivre, maintenant !...

NANON, se levant.

Vous êtes donc bien sûre qu'il vous aime, mademoiselle ?...

GERMAINE.

Pourquoi m'épouserait-il, sans cela ?... Ce mariage ne peut être un mariage de convenance... Nous étions dans la misère... et lui est puissamment riche... Je suis sûre qu'il va me dire : Germaine, vous m'aimiez depuis longtemps, et moi je vous aimais aussi !... Germaine, c'est Dieu qui dans sa sainte bonté avait destiné nos deux cœurs l'un à l'autre !

NANON.

Mademoiselle, voici madame la comtesse de Villanera.

GERMAINE.

Elle vient sans doute m'apprendre le retour de son fils... Laisse-nous, ma bonne Nanon.

NANON.

Oui, mademoiselle... (A part.) Quand je la vois comme ça, je me dis que le bon Dieu n'a pas pu lui envoyer tant de joie pour la lui enlever tout d'un coup ; c'est égal, je voudrais bien être à demain matin. (Elle sort.)

SCÈNE VII

GERMAINE, LA COMTESSE.

GERMAINE.

Est-ce mon père que vous désirez voir, madame la comtesse ?...



GERMAINE

LA COMTESSE.

Non, mon enfant, c'est à vous que je veux parler...

GERMAINE.

Je vous écoute de grand cœur, madame.

LA COMTESSE.

Dans une heure, Germaine, le comte sera ici.

GERMAINE.

Ah!

LA COMTESSE.

Dans une heure doit se signer le contrat de votre mariage; avant la cérémonie qui va vous unir à mon fils, je veux vous ouvrir mon cœur, afin que vous me connaissiez comme je crois vous connaître.

GERMAINE.

Madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, Germaine : du premier jour où je vous ai vue j'ai conçu pour vous un sincère et profond intérêt. J'ai à cœur de vous prouver que nous apprécions à leur juste valeur le sacrifice que vous nous faites, et les sentiments élevés qui vous l'ont inspiré.

GERMAINE, étonnée.

Le sacrifice! les sentiments élevés!... En vérité, madame, je ne mérite pas... je ne vois dans ma conduite rien que de bien égoïste...

LA COMTESSE.

Oh! je sais que le dévouement est devenu chose habituelle pour vous, et que votre abnégation est simple et sans vanité, mais elle ne saurait échapper à notre reconnaissance.

GERMAINE, à part.

Que veut-elle dire?

LA COMTESSE.

Vous serez récompensée, mon enfant, je vous le jure... La santé, nous vous la rendrons à force de soins, et le bonheur vous le trouverez peut-être un jour auprès de Fernand... Oui, oui... j'espère qu'un jour mon fils vous aimera...

GERMAINE.

Il m'aimera, dites-vous, il m'aimera!... mais il m'épouse...

LA COMTESSE.

Et quel mérite a-t-il donc à vous donner sa main?... N'êtes-vous pas mille fois plus généreuse, vous qui donnez un nom à son enfant?...

GERMAINE, à elle-même.

Son enfant !... (Elle saisit violemment la main de la comtesse.) Son enfant !...

LA COMTESSE.

J'ai tort de raviver ce souvenir... j'ai tort de vous parler de cela...

GERMAINE.

Continuez... continuez...

LA COMTESSE.

Mais vous souffrez?...

GERMAINE.

Non, madame, non, je ne souffre pas... (Avidement.) Parlez, parlez toujours...

LA COMTESSE.

Écoutez, Germaine, si vous le voulez nous formerons un camp à nous deux, nous dresserons nos batteries contre notre ennemie commune... contre cette femme que je hais, comme vous devez la haïr...

GERMAINE.

Une femme!... (A part.) O mon Dieu! soutenez mon courage et que j'aie la force d'entendre jusqu'au bout... (Haut.) Ah! oui... la femme qu'il aimait... la mère de son enfant... mais je ne comprends pas pourquoi elle ne s'oppose pas à mon mariage...

LA COMTESSE.

Pourquoi!... par ambition pour son fils... parce qu'elle ne pressentait pas qu'à force de soins, de tendresse, de dévouement je te sauverais, Germaine... Tu ne souffriras plus longtemps...

GERMAINE, avec une douloureuse contrainte.

Oui, madame, je crois... que je ne souffrirai plus longtemps...

LA COMTESSE.

Germaine!...

GERMAINE, souriant.

Ce n'est rien, continuez... je suis aguerrie... je puis tout entendre...

LA COMTESSE.

Un dernier mot, Germaine, pour vous rassurer un peu : Fernand a un culte pour sa mère, une tendresse passionnée pour son enfant; Fernand, je le garantis, saura prendre le mariage au sérieux, comme les autres devoirs de la vie.

GERMAINE, avec amertume.

Oui, c'est un noble cœur...

LA COMTESSE.

Dans un instant il sera ici, je vais vous l'amener... embrassez-moi, et à bientôt... à bientôt!... (Elle sort.)

SCÈNE VIII

GERMAINE, seule. Elle tombe dans un fauteuil en sanglotant.

Et moi qui l'aimais tant, mon Dieu!... moi qui l'aimais tant!... Pauvre folle! qui as cru un instant qu'on pouvait t'aimer aussi!... Ah! mon Dieu! mais ils ont spéculé sur ma mort prochaine; et s'il me conduit aujourd'hui vivante encore à l'église, c'est qu'il compte m'y ramener bientôt morte! Ah! c'est affreux! c'est horrible! cette maison! j'y étouffe! je veux la fuir! Ce luxe, cet or, mais c'est le prix de mon déshonneur! puisqu'ils veulent que je déclare que j'étais mère!... Je ne veux plus de ce mariage! je veux retourner dans ma misère! je veux y mourir pure! Et ce bouquet de fleurs d'oranger que la mariée ne pourrait porter sur son sein, la morte l'aura du moins sur son cercueil!

SCÈNE IX

GERMAINE, LE DUC.

GERMAINE.

Mon père!...

LE DUC.

Germaine, ma fille, mon enfant adorée! Ah! je suis heureux, bien heureux... Le Bris vient de voir ta mère!...

GERMAINE.

Ma mère!...

LE DUC.

Oui... il m'a complètement rassuré... un grand changement s'est déjà opéré dans son état. Il répond d'elle, maintenant.

GERMAINE.

Je ne comprends pas... est-ce que ma mère?...

LE DUC.

Ah! c'est que tu ne savais pas... je peux te le dire maintenant que nous sommes tranquilles... Le Bris m'avait avoué que la misère la tuait, ta pauvre mère!

GERMAINE.

La misère la tuait?... elle! elle!

LE DUC.

Oui, mon enfant!... Et voilà que ton mariage, la pensée de ton bonheur, ces quelques jours de joie et de bien-être l'ont déjà métamorphosée...

GERMAINE, à part.

Mon Dieu! mais si je refuse ce mariage, c'est le retour à cette misère; et ma mère peut mourir...

LE DUC.

Eh bien! tu ne me dis rien?... Tu es heureuse, n'est-ce pas?

GERMAINE, d'un accent févreux.

Oui, oui, mon père... Il faut signer tout de suite le contrat... qu'ils viennent tous, je suis prête... ma mère vivra, allez, mon bon père... et vous, vous serez riche.

LE DUC.

Oh! moi... Mais voici, je crois, le comte et sa mère... Le Bris et la duchesse viennent de l'autre côté...

GERMAINE, à part.

Allons, mon cœur, cesse d'hésiter... qu'importe ma couronne, qu'importe mon bouquet virginal! Il s'agit de la vie de ma mère!

SCÈNE X

LE DUC, LE BRIS, LE COMTE DE VILLANERA, LA DUCHESSE, LA COMTESSE, GERMAINE, NANON.

NANON.

Le notaire attend au grand salon.

LE BRIS, bas au duc.

Monsieur le duc, avez-vous tout dit à mademoiselle Germaine?...

LE DUC.

Non. — Croyez-vous que nous ne ferions pas mieux de la laisser tout simplement entendre cela, à la lecture de l'acte?...

LE BRIS.

Gardez-vous en bien, ce serait très-dangereux.

LE DUC.

Allons..... (Il fait signe à la duchesse qui descend et s'approche avec elle de Germaine.) Germaine, ma fille, avant la lecture du contrat, ta mère et moi nous devons te prévenir d'une clause relative.....

GERMAINE, très-simplement.

Ah! oui..... je sais, mon père, un pauvre petit enfant que nous devons reconnaître!

LE DUC.

Elle le sait!

GERMAINE.

Je suis prête. Monsieur le comte, quand donc m'amènerez-vous mon enfant?...

LE COMTE.

Mademoiselle!... (Il tend la main à Germaine qui retire la sienne sans le regarder.) Mon Dieu! n'est-ce pas un crime que je commets en voulant expier une faute?...

LE BRIS.

Mais qui donc lui a tout appris?...

LE DUC.

Je l'ignore; mais je vous le disais bien, docteur, qu'elle a le cœur des la Tour d'Embleuse. (Tous s'éloignent par le fond.)

NANON, les regardant sortir.

Ça se soutient..... la v'là qui va se marier... faudra voir si tout ça ne se sera pas envolé quand je me réveillerai demain matin.

QUATRIÈME TABLEAU

A Paris. — Un riche salon dans l'hôtel de Villanera.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, en toilette de mariée, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Déjà le grand jour... Voulez-vous venir vous reposer, mon enfant?

GERMAINE.

Non, madame, restons ici...

LA COMTESSE.

Vous souffrez?...

GERMAINE.

Je suis lasse. Ce repas, ce bal et les efforts que j'ai faits pour paraître vivante, pour rassurer ma pauvre mère en la quittant,

tout cela a brisé mes forces. (Elle se met devant la glace.) Je peux ôter mon rouge, maintenant que la comédie est jouée?

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je sois votre femme de chambre?...

GERMAINE.

Avec plaisir... je suis si faible.....

LA COMTESSE, la déshabillant.

La dentelle de votre robe s'est décousue; je la renverrai chez la couturière.

GERMAINE.

A quoi bon ! Laissons-la comme elle est, madame... je ne l'userai pas.

LA COMTESSE, lui couvrant les épaules.

Ne craignez-vous point d'avoir froid?

GERMAINE.

Je brûle.

LA COMTESSE.

Chère enfant, j'ai admiré votre bravoure.

GERMAINE.

Ne fallait-il pas faire bonne contenance devant l'ennemi?

LA COMTESSE.

De quel ennemi parlez-vous?

GERMAINE.

De ceux qui voudraient me voir morte.

LA COMTESSE.

Enfant ! Dieu, qui est là-haut, sait que ma plus chère espérance et ma plus ferme volonté est de vous rattacher à la vie.

GERMAINE.

Pourquoi faire ? je ne suis plus bonne à rien. Votre petit-fils a un nom.

LA COMTESSE, la prenant dans ses bras.

Oh ! tu vivras ! quand il faudrait, pour opérer ce miracle, verser la moitié de mon sang dans tes veines.

GERMAINE.

Vous avez bon cœur, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Mon fils est meilleur que moi.

GERMAINE.

Je vous en prie, ne parlons pas de lui ; parlons de vous, si

vous voulez. Vous désirez que je vive, et, pourtant, on m'a épousé dans l'espoir que je mourrais bientôt.

LA COMTESSE.

Est-ce que nous te connaissions, ma pauvre fille? Je croyais conclure un marché, et non commander un martyr. Maintenant, je sais qui tu es, je sais que toutes les mères seraient orgueilleuses de te nommer leur fille, et je ne t'échangerais pas contre une autre. Voyons, mon enfant, essaye de dormir... Si un vieil ange gardien comme moi ne te fait pas peur, je veillerai sur ton sommeil.

GERMAINE.

Vous ne savez donc pas? je ne dors plus. Quelquefois, au lever du jour, mais c'est bien rare. Voilà un livre, je lirai, cela me réussit. (Elle lit un instant.) Tiens, des vers de Jasmin, traduits en français. Cela commence bien joliment...

Tous les chemins devraient fleurir,
Car belle épousée va sortir,
Devraient fleurir, devraient grener.
Car belle épousée va passer.

Quel charmant poète que ce monsieur Jasmin!

LA COMTESSE.

Oui, ses vers vont droit au cœur... Ne dirait-on pas qu'ils ont été écrits pour vous?

GERMAINE.

Oh! oui, madame, pour moi seule. Écoutez plutôt la fin de l'histoire.

Tous les chemins devraient gémir,
Car belle morte va sortir;
Devraient gémir, devraient pleurer,
Car belle morte va passer.

LA COMTESSE, lui arrachant le livre des mains.

Ces auteurs sont stupides!... Dors, mon enfant... je t'en prie, je le veux.

GERMAINE.

Vous en parlez bien à votre aise! Si je ne me réveillais pas! (Elle se couche sur le canapé.) Je suis bien ridicule, n'est-ce pas?... Pardonnez-moi, vous êtes bonne... je vous aime bien. (Elle s'endort.)

LA COMTESSE.

Elle dort... pauvre petite martyre! (Elle se dirige vers la porte en

marchant sur la pointe des pieds.) Maintenant, voyons si on a exécuté mes ordres... (Elle disparaît un instant.)

GERMAINE, endormie.

Comtesse... vous êtes bonne... vous m'aimez... vous... Oui, c'est une autre mère que j'ai trouvée.

LA COMTESSE, revenant avec le petit Villanera.

Viens, viens, mon enfant...

L'ENFANT.

Où me conduis-tu donc, dis, madame ?

GERMAINE, dormant.

Ah!...

LA COMTESSE.

Chut...

GERMAINE, endormie.

Le voilà... lui... Fernand... Cette femme... que veut-elle?... Ah!... mon cœur l'a deviné... c'est... c'est... (Elle jette un cri et se réveille en sursaut. Ah!... (L'enfant se cache effrayé derrière la comtesse.)

SCÈNE II

GERMAINE, LA COMTESSE, L'ENFANT.

LA COMTESSE.

Vous avez dormi, ma pauvre enfant ?

GERMAINE.

Oui... non... je ne sais.

LA COMTESSE.

Ma fille, voici l'enfant de... :

L'ENFANT.

Oh! la belle madame!... Prends-moi, madame ?

GERMAINE, essaye d'enlever l'enfant.

Je ne peux pas... je ne suis pas assez forte, mon chérubin.

LA COMTESSE, jetant l'enfant dans les bras de Germaine.

Tenez!...

GERMAINE, à part, regardant l'enfant avec émotion.

Ce sont ses traits, ses yeux... à lui... son enfant... c'est son... (Elle l'embrasse.) Mon fils!...

LA COMTESSE, embrasse Germaine.

Merci!... Mon enfant, voici ta petite-mère!...

L'ENFANT.

Mère !

GERMAINE

GERMAINE.

Veux-tu que je sois ta mère ?

L'ENFANT.

Oh ! oui, oui, je t'aimerai bien, madame.

GERMAINE.

Cher petit ! je voudrais vivre longtemps avec toi !... Tu es beau, tu seras bon ; je t'aime... (Elle l'embrasse encore, puis elle aperçoit le comte qui soulève la tapisserie, et elle éloigne brusquement l'enfant.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE.

GERMAINE.

Monsieur de Villanera...

LE COMTE, tendrement.

Germaine...

GERMAINE, se levant.

Monsieur le comte, j'espérais que par humanité, du moins, vous daigneriez vous faire annoncer avant d'entrer chez moi.

LE COMTE.

Pardon. Il me tardait...

GERMAINE.

D'avoir de mes nouvelles, n'est-ce pas ? Tranquillisez-vous, cela va bien. Je souffre horriblement.

LE COMTE.

Ah ! voilà un mot cruel, madame...

LA COMTESSE.

Viens, mon pauvre enfant, il n'y a plus rien de bon ici pour nous... (Bas à l'enfant.) Dis adieu, petite-maman...

L'ENFANT.

Adieu, petite-maman.

SCÈNE IV

GERMAINE, LE COMTE.

GERMAINE.

Adieu, adieu. (Au comte.) Pardonnez-moi, monsieur le comte... C'est souvent la fièvre qui parle, et non pas moi. Soyez assez bon pour nous en souvenir, si quelquefois j'ai l'air de manquer de reconnaissance.

LE COMTE.

Je vous en conjure, madame, parlez autrement... Cette reconnaissance dont vous m'accablez à plaisir, c'est moi qui vous la dois, je le sais bien. Croyez-vous que je n'aie pas apprécié l'immense sacrifice que vous m'avez fait aujourd'hui ?...

GERMAINE.

Croyez-vous que j'oublie que vous l'avez payé ?

LE COMTE.

Je n'ai rien payé, madame, ne me reprochez pas les inutiles avantages de la richesse. Hier encore, j'étais le plus pauvre et le plus déshérité des hommes puisque je n'avais pas même un nom à donner à mon fils. Aujourd'hui, c'est moi qui vous suis redevable du plus précieux de tous mes biens.

GERMAINE.

Tenez, monsieur le comte, ne parlons pas de cela. Entre les vendeurs et les acheteurs, il n'a jamais été question de reconnaissance.

LE COMTE.

Vous vous trompez, madame, personne n'a acheté les douces paroles que vous disiez tout à l'heure à mon fils, les caresses dont vous l'avez comblé, et les deux larmes que j'ai vu briller dans vos yeux.

GERMAINE.

Ces larmes, que vous avez surprises, n'avaient pas la signification que vous supposez; je pleurais de jalousie, monsieur, en songeant qu'il y a des mères assez heureuses pour élever leurs vrais enfants. Je pleurais de désespoir à l'idée que cet enfant portera bientôt mon deuil.

LE COMTE.

Qu'en savez-vous?... Dieu est bon, la science fait des miracles; nos prières et nos soins auront la puissance de vous conserver à la vie.

GERMAINE.

Assez... assez, monsieur. Pourquoi leurrer mon cœur d'un avenir qui ferait ma honte et votre malheur! Est-ce que je ne me suis pas engagée à mourir bientôt?

LE COMTE.

Nous vous forcerons de vivre...

GERMAINE, tristement.

Monsieur le comte, est-ce moi que vous auriez choisie si l'on vous avait dit que je pouvais guérir?...

LE COMTE, avec embarras.

Madame...

GERMAINE.

La mère de votre fils, la vraie, est-elle vivante ? oui ou non ?

LE COMTE.

Elle est vivante.

GERMAINE.

L'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas ? Foi de gentilhomme. (silence.) Vous voyez bien, monsieur, que votre intérêt est de m'ensevelir au plus vite.

LE COMTE.

Mais l'intérêt, dans mon âme, parle moins haut que le devoir... Les traditions de ma famille m'imposent la loyauté. Enfin, dans ma patrie, tout homme est noble au moins par le cœur.

GERMAINE.

On me l'a dit.

LE COMTE.

Enfin, vous savez que je ne suis ni mauvais fils ni mauvais père ; pourquoi ne serais-je pas un bon mari ?...

GERMAINE.

Pourquoi?... vous demandez pourquoi ? Parlez-moi donc de... cette femme...

LE COMTE.

Je ne l'ai pas revue, une seule fois, depuis le jour où j'ai eu l'honneur d'obtenir votre main.

GERMAINE.

C'est fort beau, monsieur. Voilà trois semaines héroïques dont il vous sera tenu compte là-haut.

LE COMTE.

Les Villanera ne font pas leur devoir pour en être récompensés, même au ciel.

GERMAINE.

Mais j'aime à croire que vous lui écrivez au moins tous les jours pour lui donner de mes nouvelles.

LE COMTE.

Non, Germaine, je ne lui ai pas écrit.

GERMAINE.

Alors, vous aurez bien des choses à lui dire, le lendemain de ma mort !

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte...

GERMAINE, se levant.

Encore! Je serai donc importunée du matin jusqu'au soir...

LE COMTE.

Madame!... (Au Domestique.) Que voulez-vous?...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte, c'est...

LE COMTE.

Parlez donc...

LE DOMESTIQUE, bas, au comte.

C'est... c'est madame...

° LE COMTE, bas.

Comment...

LE DOMESTIQUE, bas.

Madame Kermidy...

LE COMTE, avec effroi.

Grand Dieu!

GERMAINE, avec force.

Vous êtes bien troublé, monsieur le comte... Ah! je comprends!... Trois semaines sans la voir et sans lui écrire, c'était trop long! et c'est elle qui vous fait appeler! elle qui vous demande, elle qui est là, peut-être... Oh! mon Dieu!... ils n'attendent pas même que je sois morte! ils me tueront. (Elle sort en chancelant.)

LE COMTE, avec douleur.

Germaine!... (Au Domestique.) Je ne veux pas la voir!... (A part.) Elle ici!... mais c'est de la démente! Je ne veux pas la voir...

SCÈNE VI

LE COMTE, MADAME KERMIDY.

MADAME KERMIDY, entrant.

Il faut pourtant que je vous parle...

LE COMTE.

Y songez-vous?... Dans la maison de ma mère! dans l'appartement de ma femme?

MADAME KERMIDY.

Votre femme! Eh! monsieur, vous dites ce mot-là comme si vous étiez marié depuis quinze ans!... Vous n'avez qu'une femme, comme votre enfant n'a qu'une mère... c'est moi...

LE COMTE.

Honorine! que venez-vous faire ici?...

MADAME KERMIDY.

Il y a trois mortelles semaines que je n'ai vu ni vous, ni mon fils : je viens m'assurer qu'on ne m'a pas déjà oubliée ici...

LE COMTE.

Vous m'aviez promis...

MADAME KERMIDY.

Ce n'est pas ma faute si la patience m'a manqué...

LE COMTE.

Mais vous saviez à quoi nous obligeait la résolution que nous avons prise...

MADAME KERMIDY.

Est-ce que je savais les tortures que j'allais endurer!... Je souffre trop, je ne peux plus vivre ainsi... Depuis que je suis éloignée de toi, je deviens folle; les idées les plus étranges m'obsèdent; je m'imagine que tu m'as abandonnée pour jamais, que je ne te verrai plus; qu'on me vole ton cœur et celui de mon fils : je me prends à douter de tout. Il faut que cela finisse. Il faut qu'à toute heure du jour, lorsque ces horribles idées s'emparent de ma tête, je puisse te voir, te parler...

LE COMTE.

C'est impossible...

MADAME KERMIDY.

Ainsi, vous me refusez!

LE COMTE.

Vous me mépriserez, si je ne vous refusais pas; il faut savoir dire non, même à ceux qu'on aime le plus. Tant que Germaine vivra, je ne peux pas, je ne veux pas vous revoir...

MADAME KERMIDY, avec éclat.

Eh bien! c'est que mes soupçons étaient vrais! c'est que les calculs de votre amour paternel étaient une comédie! c'est que vous vous êtes débarrassé habilement de votre maîtresse, en épousant une femme qui n'est peut-être pas plus malade que moi!

LE COMTE.

Honorine! vous êtes folle!

MADAME KERMIDY.

Oui, folle d'amour et de jalousie... Je l'ai vue à l'église, cette demoiselle, et sous son voile de mariée, je l'ai trouvée bien rose et bien fraîche pour une mourante,

LE COMTE.

Elle! (Prenant un mouchoir qui se trouve sur le canapé.) Tenez, tenez, Honorine, regardez.

MADAME KERMIDY, avec effroi.

Du sang!

LE COMTE.

C'est le sang de sa poitrine, c'est sa vie qui s'échappe à grands flots! Allons, que vos craintes se dissipent, elle s'éteindra bientôt... Mais ayez un peu de pitié pour elle, et laissez-la mourir en paix.

MADAME KERMIDY.

Ainsi, Fernand... votre maison... me restera fermée?

LE COMTE.

Oui...

MADAME KERMIDY.

Et je ne dois pas vous attendre chez moi?

LE COMTE.

Non.

MADAME KERMIDY.

Ni vous, ni mon fils?

LE COMTE.

Non... Écoutez, Honorine, vous savez si la foi jurée est respectée dans notre famille... Vous savez que je mourrais plutôt que de manquer à ma parole?

MADAME KERMIDY.

Je le sais.

LE COMTE.

Eh bien! retenez le serment que je fais... Aussi longtemps que vivra Germaine, j'accomplirai le devoir sacré que m'impose le titre d'époux... Aussi longtemps que vivra Germaine, je ne vous reverrai pas. (Baissant la voix.) Mais le jour où Dieu aura rappelé vers lui la pauvre malade, nous vous reviendrons, mon fils et moi, et nous vous reviendrons pour jamais.

MADAME KERMIDY.

Vous le jurez, don Fernand?

LE COMTE.

Je le jure!

GERMAINE

MADAME KERMIDY.

C'est bien! Je sais ce que vaut une parole donnée par vous. J'attendrai.

NANON, rentrant, bas au Comte.

Monsieur le comte... monsieur le comte... (Voyant madame Kermidy.) Ah!...

LE COMTE.

Que voulez-vous?

NANON.

Madame est dans une crise violente; le docteur vous prie de venir bien vite.

LE COMTE.

A l'instant!... Adieu, Honorine, adieu!... (Il reconduit madame Kermidy à la porte de gauche et sort par celle de droite.)

MADAME KERMIDY, avec intention.

Au revoir.

SCÈNE VII

MADAME KERMIDY, seule, s'arrêtant sur le seuil.

Allons, je suis plus tranquille maintenant... Elle est réellement très-malade, et Fernand n'a pour elle que de la pitié... Mais dans un cœur chevaleresque comme le sien, la pitié peut faire un chemin rapide... et puis la vieille Villanera me déteste. Elle doit travailler son fils contre moi. Je n'ai que des ennemis dans cette maison... il me faudrait un ami, quelqu'un! Acheter un laquais... c'est dangereux, s'il me refuse... il faut pourtant que je sache tout ce qui se passe ici; mais comment?... par qui?

SCÈNE VIII

MADAME KERMIDY, LE DUC.

LE DUC.

Inutile de m'annoncer, je vais voir ma fille.

MADAME KERMIDY.

Le duc! (Elle baisse son voile et va pour sortir.)

LE DUC.

Que vois-je? Vous ici!

MADAME KERMIDY, à part.

Il m'a reconnue! (Haut.) Vous savez donc qui je suis?

LE DUC.

La belle madame d'Esparville!...

MADAME KERMIDY.

D'Espar... oui... oui...

LE DUC.

Comment se fait-il, madame, que j'aie l'honneur de vous trouver ici?... Mon gendre a sans doute l'honneur de vous connaître...

MADAME KERMIDY.

Votre... oui... Il me connaît un peu. — Vous ne m'avez donc pas oubliée, monsieur le duc ?

LE DUC.

Vous oublier ! mais ne vous eussé-je vue qu'une minute, votre image serait restée gravée dans ma mémoire.

MADAME KERMIDY.

En vérité ? (A part.) Tiens... Au fait...

LE DUC.

Et ce n'est pas seulement chez moi, dans l'humble maison que j'habitais alors que j'ai eu le bonheur de vous admirer... Je vous ai revue plus tard.

MADAME KERMIDY.

Où donc ?

LE DUC.

Hier, à Saint-Thomas-d'Aquin... Oh ! vous y étiez ! assise à l'écart sur une des dernières chaises de gauche ; mais une beauté comme la vôtre ne saurait échapper à un coup d'œil comme le mien.

MADAME KERMIDY.

Monsieur le duc !... Et qu'avez-vous pensé en me voyant là ?

LE DUC.

J'ai pensé que la curiosité vous y avait conduite comme tant d'autres... un si brillant mariage avait dû vous surprendre beaucoup, vous qui nous aviez connus bien pauvres le jour où vous veniez quêter... Est-ce bien pour quêter que vous venez ce jour-là ?

MADAME KERMIDY.

Ne parlons plus de cela ; il y avait longtemps que je vous connaissais.

LE DUC.

Moi ?

MADAME KERMIDY.

Il y avait longtemps que je voyais passer sous mes fenêtres un gentilhomme noble comme un roi.

GERMAINE

LE DUC.

En vérité, madame, vous me... (A part.) Elle est adorable cette femme-là!... (Haut.) Et ce gentilhomme?...

MADAME KERMIDY.

Il marchait comme un homme ordinaire, à pied, dans les rues.

LE DUC.

Hélas! oui, comme le premier venu de ses créanciers!

MADAME KERMIDY.

Mais il portait sa misère avec tant de dignité, de courage, de noblesse... que je me pris à penser...

LE DUC.

Eh bien, vous pensez?... Dites, dites, au nom du ciel!

MADAME KERMIDY.

Je pensais... Venez me voir quelquefois, monsieur le duc, j'aurai peut-être, pour vous dire tout cela, plus de courage qu'aujourd'hui.

LE DUC, à part.

Ah! elle est adorable!

MADAME KERMIDY, à part.

Maintenant, je saurai ce qui se passera ici; et si on me fait la guerre... (regardant le Duc) j'aurai mon otage... (Haut.) Monsieur le duc, veuillez, je vous prie, me conduire jusqu'à ma voiture... je vous dirai...

LE DUC, à part.

Allons, décidément, la fortune tient à me dédommager de tout ce qu'elle m'avait fait perdre.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, puis LE COMTE, entrant par la droite.

LA COMTESSE.

Elle!... elle ici!... madame Kermidy!...

LE COMTE.

Qui vous a dit, ma mère?...

LA COMTESSE.

Je l'ai vue!... Mon fils, j'espère, du moins, que cette femme est entrée chez moi malgré vous, que vous ne lui avez point parlé?...

LE COMTE.

Elle est entrée malgré moi, et j'ai fait tous mes efforts pour

la renvoyer, comme je le devais; mais je vous promets, madame, qu'un pareil malheur ne se renouvellera plus.

LA COMTESSE.

Je me charge bien de l'empêcher... Nous vous cédon la place... Je quitterai aujourd'hui même l'hôtel que cette créature a souillé de sa présence, et j'emmènerai avec moi ma bru et mon petit-fils, puisque vous ne savez ni les aimer ni les respecter.

LE COMTE.

Si mes affections sont ailleurs, si je ne puis tout à coup arracher de mon âme un amour de plusieurs années, que le titre de père a fait germer et grandir, je n'en connais pas moins mes devoirs... C'est à moi seul qu'il appartient de faire respecter Germaine. Vous ne l'emmènerez pas.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, le séjour de Paris hâte la mort de Germaine. En Italie, le Bris vient de me le dire, elle peut vivre quelques mois de plus... Ces quelques mois d'existence... les lui refuserez-vous?...

LE COMTE.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Allez trouver Germaine, tâchez de la décider, et tâchez de vous décider vous-même... La voici...

SCÈNE X

LES MÊMES, GERMAINE, LE BRIS.

LE COMTE, à Germaine.

Germaine, on assure que l'on pourrait vous guérir, si vous vouliez bien y aider un peu, si vous vouliez partir pour l'Italie... Je sais ce que vous allez nous répondre, mais je vous supplie de consentir...

GERMAINE.

En Italie, monsieur le comte?... Est-ce que je ne suis pas mieux ici, pour ce que j'ai à faire?

LE COMTE.

Madame, il est dit dans la loi : La femme doit suivre son mari... Je suis décidé à partir demain.

LA COMTESSE.

A la bonne heure donc! (A part.) il ne reverra plus cette femme.

GERMAINE

GERMAINE.

Vous... vous aussi?...

LA COMTESSE.

Il ne fait que son devoir.

GERMAINE.

Non, je ne veux pas que vous quittiez votre hôtel et... vos affections.

LE COMTE.

Ma résolution vous prouve, Germaine, qu'il n'y a pas là un sentiment plus impérieux que la volonté de vous sauver.

GERMAINE.

Dites-vous vrai?... je pourrais vivre?... vous me conserveriez à ma mère?... Ah! si vous me sauviez, toute ma vie serait trop peu pour payer tant... tant de reconnaissance!... J'élèverais votre fils, j'en ferais un grand homme... je l'aimerais comme je vous... (Avec douleur.) Malheureuse! ce n'est pas pour cela qu'il m'a choisie!

LE COMTE.

Eh bien, Germaine?

GERMAINE.

Eh bien, puisque c'est dans la loi... je me sou mets...

LE COMTE.

Nous partons, ma mère, nous partons!

ACTE TROISIÈME

—

CINQUIÈME TABLEAU

A Paris. — Chez madame Kermidy.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE puis MATHIEU.

SUZANNE.

Je crois que tout est en ordre, les invités peuvent arriver quand ils voudront... Ah ça! où est donc Mathieu? (Ouvrant

une porte.) Allons, bon ! il est encore en contemplation dans l'office. Voilà un domestique qui ne me va guère... Mathieu ! Mathieu !

MATHIEU, entrant.

Vous m'appelez, mademoiselle ?

SUZANNE.

Qu'est-ce que vous faisiez là... devant l'armoire à l'argenterie ?...

MATHIEU.

Je travaillais.

SUZANNE.

Allons donc !... vous étiez comme toujours en train de rêvasser.

MATHIEU.

Quand je rêve, c'est à mon service.

SUZANNE.

Dieu ! qu'il m'ennuie avec ses phrases, ce garçon-là !... A propos...

MATHIEU.

Mademoiselle.

SUZANNE.

Avez-vous porté ce matin au bijoutier l'écrin à réparer ?

MATHIEU.

Oui... oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Quand le rapportera-t-on ?

MATHIEU.

Mais...

SUZANNE.

Je le saurai... j'y passerai aujourd'hui ou demain.

MATHIEU, vivement.

C'est inutile, mademoiselle. Dans quinze jours, au plus tard, on rapportera le collier de madame.

SUZANNE.

C'est bien, vous savez qu'il y a du monde à dîner : vous servirez à table.

MATHIEU.

Oui, mademoiselle.

SCÈNE II

MATHIEU, puis MADAME KERMIDY.

MATHIEU seul.

C'est aujourd'hui le 12... dans quinze jours ce sera le 27, et, comme mon mois finit le 24, je serai parti avant qu'on ne s'étonne de ne pas voir venir le bijoutier... Décidément la maison est bonne, ce que j'ai économisé depuis que j'y suis, ce que j'économiserai encore avant d'en sortir; tout ça pourra me donner de quoi...

MADAME KERMIDY, entrant.

Mathieu, on a besoin de vous en bas.

MATHIEU, très-empressé.

J'y vole, madame.

MADAME KERMIDY.

Si monsieur le duc de la Tour d'Embleuse se présente, dites qu'on l'introduise à l'instant. Allez vite.

MATHIEU.

J'y vole, madame.

MADAME KERMIDY.

A propos... Suzanne vous reproche d'être toujours enfermé là... que faites-vous si souvent dans l'office à l'argenterie?

MATHIEU.

J'y v... je travaille, madame, je soigne les couverts.

MADAME KERMIDY.

Allez. (Mathieu sort.)

SCÈNE III

MADAME KERMIDY, seule.

MADAME KERMIDY.

Trois heures! il ne peut tarder à venir. (Se regardant dans la glace.) Suis-je bien ainsi? Pour un homme de son âge, il faut plus de frais que pour un jeune homme; mais si je le tiens une fois, je le tiendrai bien... Que font-ils? Que deviennent-ils, là-bas, en Italie? Le Bris ne m'écrit plus et Fernand... Oh! Fernand! j'ai sa parole, il me reviendra... mais... quand... elle aura cessé de vivre... C'est bien long.

SCÈNE IV

MADAME KERMIDY, SUZANNE.

SUZANNE, entrant.

Ah! si tu savais... Quel événement! ce Mathieu! ce misérable! J'avais bien raison de me méfier de lui!

MADAME KERMIDY.

Qu'y a-t-il donc?

SUZANNE.

Il y a que c'est un voleur!

MADAME KERMIDY.

Un voleur? Explique-toi.

SUZANNE.

Tiens... (Elle lui montre un morceau d'or.) Reconnais-tu ceci?

MADAME KERMIDY.

Non... Ah! si... c'est un morceau de la monture du collier que j'ai brisé l'autre jour.

SUZANNE.

Précisément, j'avais chargé ce Mathieu de le porter chez ton bijoutier; il m'a dit que la commission était faite et que tu aurais ton écrin dans une quinzaine.

MADAME KERMIDY.

Eh bien?

SUZANNE.

Eh bien! le bijoutier vient de venir, il n'a rien reçu; alors je suis montée dans la chambre de Mathieu, dont je me méfiais déjà; j'ai fouillé partout pendant son absence, et j'ai trouvé ces trois morceaux.

MADAME KERMIDY.

Un voleur! Et cet homme...

SUZANNE.

Il est là, il ne se doute de rien.

MADAME KERMIDY.

Fais-le entrer.

SUZANNE allant à la porte.

Mathieu! entrez, Mathieu!

SCÈNE V

MATHIEU, MADAME KERMIDY, SUZANNE.

MATHIEU.

Madame m'a fait demander ?

MADAME KERMIDY.

Oui... Vous êtes ici depuis un mois et demi ?

MATHIEU.

Un mois et seize jours, madame.

MADAME KERMIDY.

Comment vous y trouvez-vous ?

MATHIEU.

Mais très-bien, madame.

MADAME KERMIDY.

Vous n'avez donc pas l'intention de nous quitter brusquement ?

MATHIEU.

Moi!... mais je ne forme qu'un vœu, c'est de vieillir au service de madame.

MADAME KERMIDY.

Alors, je ne vous comprends plus, car dans quinze jours, il faudra bien que j'apprenne que vous êtes un voleur.

MATHIEU.

Un voleur !

SUZANNE.

Vous avez porté le collier de madame au bijoutier ?

MATHIEU.

Mais... mais certainement... qui a pu prétendre ?

SUZANNE.

Le bijoutier lui-même.

MATHIEU.

C'est lui qui est le voleur... il aura voulu le garder ; je vais le lui faire avouer.

SUZANNE, lui barant le passage et lui montrant les morceaux du collier.

Et ça?... c'est encore le bijoutier qui l'a mis dans votre chambre, pour vous compromettre ?

MATHIEU, à part.

Ah ! la maudite femme ! Je savais bien qu'il fallait me méfier d'elle.

MADAME KERMIDY.

Allons, vous mentez mal... Nous verrons si devant la justice...

MATHIEU.

La justice ! (Tombant à genoux.) Tenez, madame... renvoyez-moi, chassez moi, mais ne me livrez pas... Qui sait, madame!... si vous m'épargnez, je pourrai peut-être, un jour, vous être bon à quelque chose.

MADAME KERMIDY.

Vous ?

SUZANNE.

Et à quoi, grand Dieu !... Savez-vous qu'avec ces trois petits morceaux du collier que vous avez brisé pour le vendre... on peut vous faire aller aux galères.

MATHIEU, vivement.

Les galères!...

MADAME KERMIDY.

Que ce soit cette peine ou une autre qui vous attende, la justice prononcera.

MATHIEU.

Grâce, madame, je vous jure que j'étais né pour vivre honnête homme; je n'ai jamais eu qu'un désir, amasser à force de travail douze cents livres de rente. Épargnez-moi, madame, et je vous appartiendrai, corps et âme... Il est quelquefois bon d'avoir à sa dévotion un homme déterminé...

MADAME KERMIDY.

Pourquoi faire ?

MATHIEU.

Madame peut avoir des ennemis.

MADAME KERMIDY.

Moi, des ennemis !

MATHIEU.

Madame n'en a pas, mais il peut lui en venir... et si vous ne me levez pas, je vous jure que j'aurai pour vous un dévouement sans bornes.

SUZANNE.

Mais c'est un marché qu'il ose proposer !

MADAME KERMIDY.

Silence, Suzanne ! (A Mathieu.) Ce dévouement, je n'aurai certainement ni l'occasion ni la volonté de le mettre à l'épreuve.

MATHIEU, à part.

Je suis perdu !

MADAME KERMIDY.

C'est quelque chose cependant que de l'avoir offert, et comme vous m'avez parlé aussi de votre repentir, je verrai... je réfléchirai.

MATHIEU, à part.

Elle ne me fait pas arrêter tout de suite, je suis sauvé !

MADAME KERMIDY.

Retournez à l'office, attendez-y mes ordres.

MATHIEU.

Oui, madame.

MADAME KERMIDY.

Et toi, Suzanne, pas un mot !

SUZANNE.

Soit ! mais si j'étais la maîtresse...

MATHIEU.

Monsieur le duc de la Tour d'Embleuse, madame.... (Le duc paraît.)

SCÈNE VI

MADAME KERMIDY, LE DUC.

MADAME KERMIDY.

Je pensais à vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Est-ce bien vrai, madame ?

MADAME KERMIDY.

Cela vous étonne ?

LE DUC.

Je n'ai pas la fatuité de croire à tant de bonheur... Quel droit aurais-je à votre souvenir?... il y a si peu de temps que j'ai l'honneur d'être connu de vous ; cela date de ma rencontre avec madame d'Esparville. Et j'ai été un peu surpris, la première fois que je suis venu ici, en apprenant que madame d'Esparville n'était autre que la belle madame Kermidy, l'ancienne amie de...

MADAME KERMIDY.

L'ancienne maîtresse de monsieur de Villanera... Oui, oui, je me souviens de votre étonnement et du désir que vous aviez, à peine arrivé, de vous en aller aussitôt... Vous aussi, vous vouliez m'abandonner ; vous étiez comme les autres, sans pitié pour moi.

LE DUC.

De la pitié! franchement, madame, ce n'est pas tout à fait le sentiment qu'on se sent porté à éprouver près de vous.

MADAME KERMIDY.

Ah!

LE DUC.

Vous êtes belle, riche, aimée, admirée; quel sujet de chagrin pourriez-vous bien avoir?

MADAME KERMIDY.

Oh! presque rien! mon mari, dont les brutalités m'ont chassée de la maison conjugale... Mon père, un pauvre gentilhomme, qui est mort au moment où j'avais le plus besoin de son appui... Mon fils, qu'il m'a fallu éloigner de moi pour le donner à une autre femme!... Vous avez raison, monsieur le duc, j'ai tout lieu d'être enviée.... car je suis bien heureuse.

LE DUC.

Madame...

MADAME KERMIDY.

Mais vous ne voyez donc pas que je suis seule dans ce monde! que je n'ai pas une affection, pas un ami!

LE DUC.

Pas un ami! Vous êtes trop charmante pour qu'il en soit ainsi, et il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir un, le plus sincère, le plus dévoué.

MADAME KERMIDY.

Vous! allons donc! est-ce que je peux vous croire?

LE DUC.

Je vous jure...

MADAME KERMIDY.

J'avais rêvé, il est vrai, une amitié semblable à celle... que vous m'offrez... une affection presque paternelle... mais vous êtes encore trop jeune pour qu'une pareille amitié ne soit pas dangereuse.

LE DUC.

Ce danger serait-il si redoutable?

MADAME KERMIDY.

Vous croyez donc que je ne vous connais pas depuis longtemps? Vous croyez donc que c'est par hasard que j'ai placé mon fils dans votre maison?

LE DUC.

Je pensais que le Bris....

MADAME KERMIDY.

Le Bris a exécuté mes ordres, voilà tout... C'est moi, moi seule qui ai choisi votre famille.

LE DUC.

Et puis-je apprendre du moins ce qui a décidé ce choix?

MADAME KERMIDY.

Je vais vous le dire : si modeste que soit ma noblesse, j'ai toujours été séduite par je ne sais quoi d'irrésistible qui est le privilège des hommes de noble race, et qu'on appelle la grandeur ; je subis si impérieusement cet empire, que le jour où il me fallut choisir une mère pour mon fils, mes yeux se tournèrent aussitôt vers la plus grande famille du faubourg, vers cette famille dont le chef portait si noblement sa pauvreté, et je jurai de le faire retourner en carrosse, dût-il m'éclabousser après.

LE DUC.

Je suis ému, madame de vos sentiments à mon égard, et je m'incline avec respect devant la rare élévation de votre cœur.

MADAME KERMIDY.

La croyez-vous si rare, quand c'est de vous qu'il s'agit?

LE DUC.

Mais...

MADAME KERMIDY.

Rappelez vos souvenirs...

LE DUC.

Mes souvenirs ?

MADAME KERMIDY.

On dit que votre vie a été très-remplie et glorieuse en amour, comme en toutes choses.

LE DUC.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de parler de cela... et... et devant vous surtout.

MADAME KERMIDY.

Vous étiez bien beau, monsieur le duc... vous l'êtes encore...

LE DUC.

Oh ! madame ! madame !

MADAME KERMIDY.

Et cependant je suis sûre qu'on vous a aimé moins souvent pour votre beauté, pour votre fortune, que pour l'élévation de votre esprit et la noblesse de votre sang, qui vous place au-dessus des autres hommes.

LE DUC.

C'est bien possible, c'est même vrai, ce que vous dites là... Mais il y a des années de cela !

MADAME KERMIDY.

Des années! Qu'importe? est-ce que la noblesse décroît avec les années?

LE DUC.

Non certes!

MADAME KERMIDY.

Est-ce que votre esprit si délicat, est-ce que votre cœur si fier, est-ce que votre nom si glorieux, vous les avez sentis vieillir?

LE DUC.

Non, madame, non!

MADAME KERMIDY.

Eh bien! si c'est pour votre esprit, pour votre cœur et pour votre noblesse que l'on vous a aimé... Vous voyez bien que vous avez toujours le même âge.

LE DUC.

Madame, je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi, vous finiriez par troubler ma raison; tenez, vous me feriez oublier que le temps a blanchi mes cheveux.

MADAME KERMIDY.

Vos cheveux! Allons donc! vous seriez bien fâché de les avoir autrement.

LE DUC.

Et pourquoi?

MADAME KERMIDY.

Parce que ce sont vos cheveux blancs et votre figure jeune encore qui attirent l'attention, qui étonnent et qui font rêver.

LE DUC.

Je sais bien que l'âge n'a pas encore courbé ma taille et glacé mon cœur, mais quelque illusion que je me fasse, je n'oublie pas que j'ai cinquante ans.

MADAME KERMIDY.

Vous? non, monsieur le duc.

LE DUC.

Permettez, je vous assure...

MADAME KERMIDY.

Ce n'est pas toujours au temps qu'ils ont vécu que devrait se mesurer l'âge des hommes. Un cœur blasé, flétri, sans illusions, voilà la véritable vieillesse; le vieillard, l'homme qui n'a pas cinquante ans, mais soixante ans au moins... tenez, c'est celui qui a causé ma première, mon unique faute, et qui s'est hâté de me quitter ensuite, qui s'est froidement abrité,

pour déguiser son abandon, derrière des raisons ou des calculs de convenance; c'est lui qui, malgré sa jeunesse apparente, et malgré ses cheveux noirs, c'est lui qui a vos cinquante ans; mais vous, dont les illusions n'ont pas été flétries par l'égoïsme, interrogez votre âme, elle vous dira l'âge que vous avez.

LE DUC.

Eh bien! puisqu'il faut vous parler sincèrement, oui, tout ce que vous venez de me dire, je le crois, je le sais, je l'éprouve... Oui, le sang bouillonne toujours dans mes veines, aussi actif, aussi brûlant qu'autrefois... Oui, mon cœur, lorsque je vous regarde, bat avec la même violence qu'il l'eût fait jadis; oui, je sens en moi toute l'énergie, toute la passion, tout l'amour de mes jeunes années!

MADAME KERMIDY, à part.

Allons donc!

LE DUC.

C'est que, voyez-vous, j'avais si peur du ridicule!... j'étais comme ces pauvres gens privés de la raison, et qui ont la conscience de leur folie, qui en souffrent et qui en rougissent. Je repoussais une illusion passagère, j'étouffais un soupir, j'essuyais une larme, et je me disais : Sachons être vieux! Mais ce que je viens d'entendre de votre bouche, c'est la pensée de mon cœur; c'est comme un écho de mon âme! Ce que je vous dis là, j'aurais eu honte de l'exprimer à toute autre qu'à vous. Je serais mort peut-être plutôt que d'oser vous le dire à vous même; mais vous provoquez cet aveu, vous me permettez de vous aimer!... de vous adorer à genoux!

MADAME KERMIDY.

Monsieur le duc!

LE DUC.

Un mot... un mot, je vous en conjure.

MADAME KERMIDY.

Je n'ai qu'une réponse à vous faire, monsieur le duc; dans la famille où est entré mon fils, toutes mes affections sont entrées avec lui.

LE DUC.

Ah! vous êtes un ange.

MADAME KERMIDY.

Taisez-vous! taisez-vous! et permettez-moi de me remettre... Ah! nous sommes bien fous l'un et l'autre... à notre âge.

LE DUC.

A notre âge! Mais vous seriez ma fille!

MADAME KERMIDY.

Est-ce que vous voudriez que cela fût?

Moi ?

LE DUC.

MADAME KERMIDY,

Je ne voudrais pas de vous pour mon père... j'y perdrais un...

LE DUC.

Un ?...

MADAME KERMIDY.

Voyons, soyons raisonnables, et parlons d'autre chose. (A part...) Dieu ! que j'ai mal à la tête ! (Haut.) Parlons de celle qui élève si généreusement mon fils... Comment va-t-elle, votre chère fille ?

LE DUC.

Mieux ! elle va mieux !

MADAME KERMIDY.

Ah ! elle va mieux !... C'est le Bris qui vous écrit cela ?

LE DUC.

Non, c'est la comtesse de Villanera qui écrit à ma femme, et puis...

MADAME KERMIDY.

Et puis ?... Achevez donc !

LE DUC.

Et puis Germaine elle-même.

MADAME KERMIDY, vivement.

Ah ! elle peut écrire ?

LE DUC.

Oui, oui, d'une main très-ferme.

MADAME KERMIDY.

Vous avez cette lettre ?

LE DUC.

Sans doute.

MADAME KERMIDY.

Donnez-la-moi.

LE DUC.

Mais...

MADAME KERMIDY.

Donnez donc ! je veux m'assurer par moi-même.

LE DUC.

C'est que la comtesse ne vous aimait pas beaucoup... et...

MADAME KERMIDY.

Elle ne me connaissait pas... je lui pardonne d'avance tout le mal qu'elle peut dire de moi dans cette lettre... Donnez !

LE DUC.

La voici ! Combien je vous sais gré de l'intérêt que vous portez à ma famille !

MADAME KERMIDY, lisant.

« Chère duchesse, nous avons quitté Naples.—Nous sommes
» à Corfou; l'air y est plus pur et le climat plus sain... et Ger-
» maine va mieux ! »

LE DUC.

Que vous disais-je ?

MADAME KERMIDY, lisant.

« Notre fille guérira. »

LE DUC.

Elle guérira!...

MADAME KERMIDY.

Oui... oui... il y a cela... « Elle guérira et Fernand ne se
» mésalliera pas. Dieu ne permettra jamais qu'un nom comme
» le nôtre soit porté par madame... »

LE DUC.

De grâce!

MADAME KERMIDY.

Laissez donc! je m'attendais à mieux que cela, et puis je
veux aussi de ses nouvelles à lui. (Lisant.) « Fernand a pour sa
» femme une espèce de culte religieux, dégagé de tout senti-
» ment terrestre. Germaine accepte les soins de mon fils; c'est
» encore avec indifférence, avec résignation, mais tout cela
» cessera quand... elle sera guérie; lorsqu'un sang régénéré
» coulera dans ses veines; alors elle entrera dans une beauté
» nouvelle, et Fernand a des yeux... » (Parlé.) Oui, oui, elle
est jolie, votre fille!

LE DUC.

Charmante! n'est-il pas vrai?

MADAME KERMIDY, avec contrainte.

Et elle guérira.

LE DUC.

Tenez, voici maintenant les quelques lignes qu'elle adresse
à la duchesse. (Lisant.) « Chère mère, madame de Villanera vous
» a dit que j'allais mieux; on assurait à Paris que je ne verrais
» pas pousser les feuilles. Je ne me serais pas consolée de
» mourir sans avoir revu le printemps; elles ont poussé, ces
» chères petites feuilles d'avril, et je suis encore là pour les
» voir et je leur dis : Me voici toujours des vôtres. » Chère
enfant! « Tout le monde ici a grand soin de moi. » Tout le
monde! « Le petit marquis est un charmant enfant qui com-
» mence à bien m'aimer. »

MADAME KERMIDY, à part.

Il l'aime! mon fils l'aime!

LE DUC, lisant.

« Il m'appelle sa bonne petite-mère. »

MADAME KERMIDY, à part.

Elle! elle! sa mère!...

LE DUC.

« Il m'appelle sa bonne petite-mère... » C'est charmant, n'est-ce pas!

MADAME KERMIDY, avec un sourire forcé.

Oui, continuez donc!

LE DUC, lisant.

« Adieu, ma bonne mère, priez pour moi, et tâchez d'obtenir que mon père vienne un jour à l'église avec vous; s'il fait cela pour sa petite Germaine, Dieu en sera touché, et moi je serai peut-être sauvée! » (Parlé.) Oui, oui, j'irai... j'irai!

MADAME KERMIDY.

Oh! le ciel ne vous refusera pas sa guérison... et puis Fernand l'aimera; il l'aime déjà peut-être! Oui, la comtesse a mal lu dans le cœur de son fils... il l'aime!

LE DUC.

C'est possible. Mais il faut que je vous quitte, car la bonne dame songe surtout au côté positif de la vie. Tenez, elle nous recommande particulièrement de lui envoyer un domestique intelligent et adroit.

MADAME KERMIDY.

Un... domestique?

LE DUC.

Oui, pour veiller la malade avec elle; ce n'est pas bien facile à trouver.

MADAME KERMIDY.

Pourquoi?... attendez donc!

LE DUC.

En connaissiez-vous un?

MADAME KERMIDY.

Non... oui... peut-être bien. Si je décide ce garçon à partir, je l'enverrai chez vous tout à l'heure.

LE DUC.

Je l'attendrai.

MADAME KERMIDY.

N'allez pas dire à la vieille comtesse de Villanera que vous tenez ce garçon de ma main; elle me hait tant qu'elle serait capable de le refuser.

GERMAINE

LE DUC.

C'est convenu. Quand me sera-t-il permis de vous revoir?

MADAME KERMIDY.

Mais quand vous voudrez.

LE DUC.

Tous les jours, alors, tous les jours! (il sort.)

SCÈNE VII

MADAME KERMIDY, seule.

Et j'ai eu le courage d'entendre jusqu'au bout leurs pastorales! Ah! sur ma vie, je le jure, Fernand, je ne te laisserai pas finir le roman que tu commences! C'est à peine, disait-on, si elle a quelques jours à vivre, et voilà que l'on parle de son retour à la santé. Et lui! lui! qui m'oublie pour elle! Fernand, ta trahison me dégage de tout scrupule, et fût-ce par un crime, je l'arrêterai en chemin, cette belle guérison! (Elle sonne.)

SCÈNE VIII

MADAME KERMIDY, MATHIEU.

MATHIEU.

Madame m'a sonné?

MADAME KERMIDY.

Moi? non!

MATHIEU.

Madame a sonné deux fois, et c'est ordinairement pour moi que...

MADAME KERMIDY.

Je ne voulais sonner qu'une seule fois... je me serai trompée... mais puisque vous voilà, je veux vous parler.

MATHIEU.

Je suis aux ordres de madame.

MADAME KERMIDY.

Mathieu!

MATHIEU.

Madame?

MADAME KERMIDY.

Je veux croire que vous n'étiez pas un malhonnête homme.

MATHIEU.

Merci, madame.

MADAME KERMIDY.

Je veux croire que vous avez cédé à une tentation coupable dont vous vous repentez.

MATHIEU.

Oui, madame, je me repens!

MADAME KERMIDY.

Je ne puis cependant vous garder ici.

MATHIEU.

J'aurais mieux aimé ça pourtant.

MADAME KERMIDY.

Je ne veux pas non plus vous abandonner. Je serai heureuse de vous avoir ramené dans la bonne voie, et je ne négligerai rien pour cela.

MATHIEU.

Je sais que madame a l'âme généreuse.

MADAME KERMIDY.

Il faudra que vous quittiez Paris, où de mauvaises connaissances de pernicieux exemples pourraient vous entraîner de nouveau... il faut que vous partiez.

MATHIEU.

Pour où, madame?

MADAME KERMIDY, écrivant.

Pour...

MATHIEU.

C'est que, si je m'expatrie, je tiendrais à aller dans un bon pays.

MADAME KERMIDY.

Un de mes amis, monsieur le duc de la Tour d'Embleuse...

MATHIEU, à part.

Connu!

MADAME KERMIDY.

A qui j'écris pour vous recommander, me demande un domestique qu'il désire placer auprès de sa fille qui se meurt à Corfou.

MATHIEU.

Pauvre femme! Corfou me convient, madame.

MADAME KERMIDY.

Vous sentez-vous la force de racheter votre mauvaise action par des soins incessants pour cette jeune femme condamnée, hélas! par tous les médecins.

MATHIEU.

Oh! oui, madame; mais quand ça sera fini pour cette pauvre chère dame, et ma place?

GERMAINE

MADAME KERMIDY.

Vous n'aurez plus à vous occuper de cela!

MATHIEU.

Comment?

MADAME KERMIDY.

Aussi longtemps que vous serez à son service, la famille vous donnera des gages... convenables; lorsque l'infortunée aura cessé de vivre, si vous êtes revenu à de meilleurs sentiments... (avec intention, sans regarder Mathieu.) vous toucherez de moi douze cents francs de rente viagère.

MATHIEU.

Douze cents francs de rente!

MADAME KERMIDY.

Tenez, voici la lettre que vous allez porter à monsieur de la Tour d'Embleuse.

MATHIEU, à part, après avoir pris la lettre.

Douze cents livres de rente, dès que la pauvre condamnée aura cessé... mais elle me place, sans s'en douter, dans la position de... désirer que la malade n'aille pas trop loin... c'est bien innocent de sa part.

MADAME KERMIDY, à part, devant la glace.

Je crois qu'il ma comprise.

MATHIEU, à part.

Je crois qu'elle est encore plus forte que moi. (Il sort.)

SIXIÈME TABLEAU

A Corfou. — Un salon ouvert. — Au fond, une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, FERNAND, GERMAINE, LE BRIS, L'ENFANT. (Fernand lit à l'écart, pendant que Germaine tient un livre ouvert dans lequel elle fait épeler l'enfant.)

GERMAINE.

Allons, mon petit Diego, nous verrons si vous lirez mieux aujourd'hui qu'hier... Ah! ah! c'est un grand mot celui-là, il est difficile.

L'ENFANT.

Oh! oui, il est très-difficile... Il est trop difficile, maman Germaine, dis-le moi tout de suite.

GERMAINE.

Petit espiègle!...

LA COMTESSE.

Comment, Diego, vous reculez devant la difficulté!

LE BRIS.

Vous! un Villanera!...

L'ENFANT.

Non! je ne recule pas!... (Lisant.) E-s, es, p-é, pé, espé, r-a-n, ran, espéran, c-e, ce, espérance!... Ça fait espérance.

GERMAINE.

C'est bien, c'est très-bien, mon enfant!... (Elle l'embrasse.)

L'ENFANT.

Espérance! maman Nera, j'ai lu espérance!... C'est un beau mot ça, dis?

LA COMTESSE.

Oui, mon fils.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que ça veut dire espérance?...

GERMAINE, à l'enfant.

L'espérance, c'est... c'est ce qui nous fait vivre... c'est... va demander cela à ton père.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est, dis, papa! espérance?... maman Germaine ne le sait pas...

FERNAND, avec contrainte.

Germaine!

GERMAINE.

Monsieur le comte?

L'ENFANT.

Elle dit que c'est ce qui nous fait vivre... C'est donc comme du pain?

FERNAND, à l'enfant.

Oui, oui... c'est le pain de l'âme! (Mathieu entre portant sur un plateau la tisane de Germaine.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU.

Voici la tisane de madame. (A part.) Encore un pas de fait

vers mes douze cents livres de rente! Mais la malade tient bon. (Il sort.)

GERMAINE, se levant et les yeux fixés sur ce plateau.

Ah!... (A l'enfant sans le regarder.) Oui, mon enfant, l'espérance c'est la main invisible de Dieu qui soutient ceux qui sont déjà penchés vers la tombe. C'est la voix du Seigneur qui parle mystérieusement à l'âme des affligés, et qui leur dit : Il y a des cœurs qui vous aiment, vivez encore!... Mais quand cette voix se tait, quand cette main se retire, l'espérance s'évanouit et la vie s'envole avec elle!...

FERNAND, s'élançant vers elle, avec abandon.

Germaine!... (Il s'arrête tout à coup et demeure froid et silencieux.)

GERMAINE, qui a fait un mouvement de joie.

Fernand... (Se calmant aussi.) Vous me parlez, monsieur le comte?...

FERNAND, froidement.

Non... Que vous dirais-je d'ailleurs?... que vous êtes bien injuste?...

GERMAINE.

Injuste... moi?

FERNAND.

Sous ce ciel plus pur, Dieu vous donne la santé dans l'air que vous respirez, et ceux qui vous entourent, ma mère, le docteur, ont-ils épargné leurs soins et leurs veilles?

GERMAINE.

Non, monsieur le comte, et ils savent que je ne suis pas ingrate; à chaque pas que je faisais pour remonter vers la vie, je voyais briller dans leurs yeux la joie, le bonheur, et je savais bien que cette joie était sincère, ils n'avaient pas besoin de ma mort pour être heureux!... pour être libres...

FERNAND.

Oh!... vous êtes cruelle, madame, vous êtes bien cruelle!...

GERMAINE.

Ne vous irritez pas contre moi, Fernand, j'ai eu tort... je le reconnais... je vais dans le jardin aspirer l'air et la vie... et puis... après... je viendrai boire... cette tisane... il le faut, n'est-ce pas?...

FERNAND.

Sans doute?...

GERMAINE.

Viens, Diego... viens mon fils...

L'ENFANT.

Où, petite-maman... (Germaine s'éloigne avec l'enfant.)

LA COMTESSE, bas.

Docteur, laissez-moi seule un instant avec lui.

LE BRIS.

J'obéis, madame la comtesse... (il sort.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, FERNAND.

LA COMTESSE.

Êtes-vous devenu insensé, Fernand ?...

FERNAND.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Oh ! ne vous en défendez pas trop, j'aimerais encore mieux vous savoir fou que méchant.

FERNAND.

Veuillez vous expliquer, ma mère, car je ne puis comprendre...

LA COMTESSE.

Vous ne comprenez pas que votre conduite me paraît étrange ? Depuis que l'air de ce pays semble opérer, sur Germaine, un miracle inespéré, niez-vous le changement qui s'est fait en vous ?... Le matin vous partez après vous être à peine informé de son état. Est-ce vrai cela ?...

FERNAND.

C'est vrai...

LA COMTESSE.

Vous errez seul, dans la campagne, triste et sombre, comme si un malheur vous eût frappé... Est-ce vrai, dites ?

FERNAND.

C'est vrai, ma mère.

LA COMTESSE.

Vous fuyez Germaine, enfin...

FERNAND.

Oui... je la fuis...

LA COMTESSE.

Et quand, par hasard, vous vous trouvez auprès d'elle, vous ne lui adressez que des paroles froides, sévères ou irritées... Mais qu'a-t-elle fait la pauvre enfant ?

FERNAND, avec douleur.

Ce qu'elle a fait, ma mère !

LA COMTESSE.

C'est le cœur le plus pur! c'est l'âme la plus noble, et vous ne pourriez l'accuser que d'une chose; de n'avoir pas tenu le marché qui vous lie à elle, et dont sa mort était le gage.

FERNAND.

Oh! ma mère!... ma mère!... qu'ai-je donc fait moi-même pour que vous m'accusiez d'une si grande infamie!...

LA COMTESSE.

Fernand...

FERNAND.

Vous me parlez de l'âme et du cœur de Germaine!... Mais je les connais mieux que vous, ma mère!

LA COMTESSE.

Vous!...

FERNAND, avec une émotion toujours croissante.

Est-ce que je n'ai pas assisté, comme vous, au spectacle navrant de cette sainte et pieuse résignation quand elle croyait qu'elle allait mourir!... Est-ce que je n'ai pas vu cette joie pure et céleste qui venait illuminer son visage chaque fois qu'un rayon d'espoir venait luire à ses yeux? est-ce que je ne les ai pas compris, ces regards d'ange suppliant qui semblaient me dire : Ne m'en veuillez pas, Fernand, c'est Dieu qui veut que je vive! Et vous me reprochez de l'éviter, de la fuir!... Vous demandez pourquoi je ne suis pas sans cesse auprès d'elle, pourquoi je ne lui parle qu'avec froideur, avec contrainte!... Mais, si je lui ouvrais mon âme, ma mère, je tomberais à ses genoux et je lui crierais : Je t'aime!... (il tombe sur un fauteuil le visage caché dans les mains.)

LA COMTESSE, l'embrassant.

Ah! Fernand!... Fernand!... à la bonne heure!... J'ai retrouvé mon fils...

FERNAND.

Et moi je suis heureux, ma mère, de vous avoir fait comprendre ce que je souffre.

LA COMTESSE.

Ce que vous souffrez! ah! j'y mettrai bon ordre...

FERNAND.

Comment?

LA COMTESSE.

Depuis quelque temps, malgré sa santé qui s'améliore, Germaine semble plus triste, plus désolée qu'à l'époque où je la croyais perdue...

FERNAND.

Cette tristesse... je l'ai remarquée comme vous... et depuis quelques jours, il y a parfois de l'amertume dans ses paroles.

LA COMTESSE.

C'est qu'elle se croit dédaignée, haïe de vous, mon fils, et je vais la détromper... je vais lui dire...

FERNAND.

Vous allez lui dire que je l'aime?... si vous faites cela, ma mère, je n'oserai plus reparaître devant elle. Je rougirai, à mes propres yeux, non de cet amour, que Dieu lui-même a voulu me mettre au cœur; mais du parjure que j'aurai commis. Les liens qui m'unissaient à une autre étaient coupables, je le sais; mais cette autre est toujours la mère de mon enfant. — J'ai cessé d'aimer cette femme, je lui ai repris mon amour, je n'ai pas le droit de lui reprendre ma parole aussi longtemps qu'elle ne se sera pas parjurée elle-même.

LA COMTESSE.

Mais....

FERNAND.

Vous savez bien, ma mère, ce que vaut un serment!

LA COMTESSE.

Qu'à cela ne tienne, mon fils, j'attendrai... mais s'il ne faut qu'une perfidie ou une trahison de madame Kermidy pour vous dégager à vos propres yeux, soyez tranquille.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, entrant un paquet de lettres à la main.

Les lettres de monsieur le comte et de madame la comtesse...

FERNAND, avec calme.

Des lettres de France...

LA COMTESSE, avec soupçon.

Il y en a peut-être...

FERNAND.

D'elle?... Voyez vous-même, ma mère.... (il lui donne ses lettres.)

LA COMTESSE, lui prenant le bras.

Venez mon fils, nous lirons tout cela ensemble.

FERNAND, s'éloignant.

Mais, pas un mot ma mère...

LA COMTESSE.

Jusqu'à ce que j'aie mes preuves... je vous le promets... (ils sortent ensemble.)

SCÈNE V

MATHIEU seul.

J'ai aussi mon courrier, moi... (Ouvrant une lettre.) Tiens, je ne connais pas cette écriture-là !... (lisant.) « On connaît tes » méfaits de Paris. » Diable ! « La police te cherche ! » Diable ! « Si la malade que tu soignes avait pris son passage pour » l'autre monde, tu serais assez riche pour aller vivre dans le » pays que tu choisirais... On est sur ta trace, on saura te » trouver à Corfou ; je t'y ai bien trouvé, moi, qui t'écris... » Hâte-toi donc... hâte-toi donc, et sache comprendre tes in- » térêts. » (Parlé.) Pas de signature. Mon intérêt, c'est d'en finir le plus vite possible, puisqu'on est sur ma trace, et d'aller en pays étranger manger les rentes que j'aurai gagnées... Allons, allons, il n'y a plus à hésiter... Ce n'est pas une dose ou deux que je mêlerai à ce breuvage... c'est tout, pour en finir... (Il verse dans la théière le contenu d'un papier qu'il a pris dans sa poche. Germaine entre, il se retourne tout tremblant.)

SCÈNE VI

MATHIEU, GERMAINE.

GERMAINE.

Ah ! vous étiez là, Mathieu ?

MATHIEU, très-troublé.

Oui, madame... je... je rangeais... excusez-moi... je...

GERMAINE.

Que je vous excuse?... mais je n'ai pas de reproches à vous adresser, Mathieu, je n'en ai jamais eu l'occasion ; depuis que vous êtes ici, je vous ai toujours trouvé très-exact, très-attentif à me servir...

MATHIEU.

Madame est bien bonne...

GERMAINE.

Et je vous en remercie.

MATHIEU.

Madame... me... (Il fait un pas vers la table où est la théière.)

GERMAINE.

Allez, mon ami, et faites-moi le plaisir de dire à M. le Bris que je voudrais lui parler.

MATHIEU.

Oui, madame... oui... (A part.) Elle est bien bonne avec moi.... J'ai envie de changer...

GERMAINE.

Allez, allez donc...

MATHIEU, après une hésitation.

J'obéis, madame, j'obéis... (Il sort.)

SCÈNE VII

GERMAINE, seule.

La souffrance que je ressens chaque fois que je prends cette potion... le feu qui me brûle chaque fois que je porte ce breuvage à mes lèvres... Qu'est-ce donc?... du poison! oh! c'est cela!... oui, pauvre Germaine... si tu ne meurs pas, tu renverses tous leurs projets, tous leurs plans d'avenir, ta vie est un obstacle au bonheur de Fernand... et c'est lui qui!... Fernand!... Oh! non... non... je ne veux pas le croire! il ne m'aime pas, il me hait, il peut souhaiter ma mort; mais se souiller d'un crime... c'est impossible... et cependant, s'il y avait là... du poison... le docteur! ah! je vais enfin éclaircir cet affreux soupçon!

SCÈNE VIII

GERMAINE, LEBRIS.

LEBRIS.

Vous m'avez fait appeler, madame?

GERMAINE, avec reproche.

Madame!...

LE BRIS.

Je ne peux plus vous dire ma chère malade; vous voilà forte... et presque bien portante...

GERMAINE.

Docteur, me croyez-vous, bien réellement, en si bonne voie de guérison?

LE BRIS.

Oui, certes, et j'ajouterai que je ne m'en fais pas honneur.

GERMAINE.

Vraiment?...

LE BRIS.

Je suis, et de très-loin encore, les prescriptions de la nature... Je vous soigne, le ciel vous guérit.

GERMAINE, absorbée.

Il me guérit!

LE BRIS.

En doutez-vous?... ne sentez-vous pas chaque jour les forces et la confiance qui vous reviennent ?

GERMAINE.

Oui, pendant quelque temps, il s'est fait comme une transformation dans tout mon être... je me promenais, alors, presque chaque matin, appuyée sur le bras de Fernand; l'air que je respirais ne déchirait plus ma poitrine, il semblait la caresser doucement...

LE BRIS.

Influence du climat.

GERMAINE.

Mes sens s'ouvraient à la nature d'une façon toute nouvelle; le feuillage avait des couleurs que je ne connaissais pas; la lumière du soleil était plus joyeuse et plus éclatante; le chant des oiseaux avait un charme pénétrant que j'ignorais jusque-là...

LE BRIS.

Influence du climat.

GERMAINE.

Et mon âme, elle-même, semblait se transformer aussi. Les paroles que m'adressait Fernand résonnaient à la fois à mon oreille et dans mon cœur, mes joues se coloraient sous son regard, et mon bras frémissait appuyé sur le sien.

LE BRIS.

Influence... du... hum! hum!... non... Enfin cela va bien... tout ceci est l'indice d'une prompte guérison...

GERMAINE.

Mais serait-ce encore un indice de guérison si, depuis quelque temps, je sentais parfois, un feu brûlant dans ma poitrine?...

LE BRIS.

Allons donc...

GERMAINE.

Une soif dévorante que j'ai peine à calmer?...

LE BRIS.

C'est impossible...

GERMAINE.

Ce ne sont, ni les indices, ni les conséquences de ma maladie?...

LE BRIS.

Non, certes...

GERMAINE.

Ah!...

LE BRIS.

Mais, comme... on a souffert très-longtemps, on craint des souffrances nouvelles, on tremble au moindre petit mal, l'imagination se frappe, et d'une douleur passagère, fait un symptôme effrayant.

GERMAINE, tristement.

Oui... c'est ma tête qui travaille .. C'est pour cela que je veux l'occuper et que de mon bon médecin, je me suis fait un grave professeur. Nous étudions ensemble... la botanique....

LE BRIS.

Et la chimie...

GERMAINE.

Oh!...

LE BRIS.

Certainement, puisque, dans la botanique vous avez une prédilection particulière pour les poisons... Il faut bien que je vous enseigne comment on les combat et...

GERMAINE.

Et comment on les décompose... A propos, et mon réactif? il y a huit jours que vous me le promettez, je suis sûre que (essayant de sourire.) vous l'avez oubliée..

LE BRIS.

Vous croyez cela?... (Sortant une fiole de son gilet.) Tenez!...

GERMAINE, la prenant vivement.

Merci. Je... je vais me préparer, nous irons herboriser ensemble... je vous retrouverai au jardin, docteur?...

LE BRIS.

Oui, au jardin... ma jolie... élève...

GERMAINE.

Vous êtes bon... vous m'aimez, vous!... (Lui tendant la main.) Et moi, croyez-vous que je vous aime?...

LE BRIS.

Parbleu! j'en suis sûr... (il sort.)

SCÈNE IX

GERMAINE, seule, regardant la fiole.

Je vais enfin savoir... (Elle s'arrête tremblante auprès de la table.) Oh! comme mon cœur bat... Je n'ose plus... Il le faut cependant... il le faut... allons... (Elle verse de la tisane dans un verre.) Si le poison est là, quelques gouttes de cette fiole dé-

composeront ce breuvage... Comme ma main tremble... Ah! c'est que tout mon bonheur... c'est que ma vie va se décider... (Elle verse quelques gouttes du contenu du flacon, l'eau que contient le verre se colore aussitôt.) Oui, le poison! le poison!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu... il veut me tuer!... il veut me tuer!... (Elle sanglote.)

SCÈNE X

GERMAINE, FERNAND.

FERNAND.

Germaine!... vous pleurez!...

GERMAINE, à part.

Lui seul a intérêt à ma mort! lui qui comptait être bientôt libre...

FERNAND.

Vous ne me répondez pas?...

GERMAINE.

Je n'ai rien, rien... monsieur le comte.

FERNAND.

Mais cependant... ces larmes...

GERMAINE.

Vous savez, les malades ont quelquefois de folles idées qui les font pleurer...

FERNAND.

Et que pensiez-vous donc, Germaine?...

GERMAINE.

Je pensais à l'époque de notre mariage... au jour où j'ai découvert qu'on ne m'avait choisie que pour donner un nom à votre enfant.

FERNAND, avec effort.

Germaine, au nom du ciel, oubliez, oubliez cela!...

GERMAINE.

Je pensais qu'il est bien malheureux pour moi de ne pouvoir exister sans que ma vie soit un vol fait à un autre...

FERNAND.

Mais je vous en conjure, éloignez donc cette horrible pensée... Tout le monde ici, tout le monde, vous supplie de vivre... Ayez soin de vous-même, Germaine.

GERMAINE.

Oui, il faut que je me soigne, n'est-ce pas? que je suive les prescriptions du docteur?

FERNAND.

Sans doute...

GERMAINE.

Il faut que je prenne cette tisane... qui a été... préparée pour moi?

FERNAND.

Oui, Germaine, oui...

GERMAINE.

Voulez-vous me la verser vous-même?... (FERNAND se lève et verse la tisane.) Je suis bien jeune, monsieur le comte, j'aurais voulu vivre encore un peu.

FERNAND.

Mais vous vivrez, vous vivrez, Germaine.

GERMAINE, prenant la tasse.

J'aurais voulu aussi revoir ma mère...

FERNAND.

Eh bien !... nous la ferons venir...

GERMAINE.

Ah ! oui, elle viendra, mais après... après...

FERNAND.

Allons, calmez-vous, au nom du ciel !...

GERMAINE.

Oui, je serai forte... (D'une voix saccadée.) Il faut que je boive, n'est-ce pas ? (FERNAND fait un signe affirmatif.) Eh bien, pardonnez-moi, une dernière fantaisie de malade... Je voudrais tenir votre main... pendant que je boirai...

FERNAND, lui donnant la main avec contrainte.

La vôtre est toute tremblante !

GERMAINE, avec désespoir.

Ah ! vous ne tremblez pas, vous !... (A part.) Allons, il le veut ! (Elle boit.) A présent, c'est fini... laissez-moi prier Dieu ! (Elle se lève, puis s'incline pour se mettre à genoux.)

FERNAND.

Que signifie?... (Il se précipite vers elle. — Elle s'éloigne avec horreur.)

GERMAINE, à genoux.

Mon Dieu !... (avec douleur) mon Dieu !... prenez pitié... (Poussant un cri.) Ah !... ah !... je souffre... je meurs... je meurs ! (Elle tombe.)

FERNAND.

Ah ! Germaine ! Germaine !... Du secours ! du secours !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE BRIS, MATHIEU.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc?

LE BRIS.

Qu'y a-t-il?...

FERNAND.

Il y a... il y a que Germaine se meurt...

LA COMTESSE ET LE BRIS.

Germaine!... (Ils s'élancent vers elle.)

FERNAND.

Ah! sauvez-la, ma mère, sauvez-la, docteur, sauvez-la, ou faites que je meure avec elle...

MATHIEU, à part.

Je vais écrire là-bas que c'est fini.

ACTE QUATRIÈME

—

SEPTIÈME TABLEAU

A Corfou. — Un parc. — Pavillon à gauche.

—

NANON, puis MATHIEU.

NANON, descendant les degrés du pavillon de gauche.

Oui, madame la comtesse, l'appartement de monsieur le duc est préparé depuis ce matin. Si monsieur le duc arrivait, on prévendrait tout de suite monsieur le Bris. Pauvre homme! quel affreux voyage il a dû faire, et dans quel état allons-nous le trouver. Car on dira ce qu'on voudra; il peut avoir des défauts, mais c'est un bon père; il sera parti tout de suite en recevant la première lettre qui lui a été écrite, et... (Mathieu est entré par la droite et se trouve en face d'elle.) Ah! que vous m'avez fait peur!

MATHIEU.

Pardon, mademoiselle Nanon, ce n'était pas mon intention.

NANON.

Comment ! c'est vous?... Ah ça, d'où sortez-vous ?

MATHIEU.

D'où je sors ?

NANON.

Oui, depuis quinze jours qu'on ne vous a vu dans la maison.

MATHIEU.

Dame ! mademoiselle Nanon, vous savez bien ce qui est arrivé... Que pouvais-je faire ici... quand notre pauvre maîtresse est retombée... que vouliez-vous...

NANON.

Comment, ce que je voulais, mais que vous la soigniez, donc.

MATHIEU.

Mais le moyen ! quand la crise a commencé, monsieur le comte a éloigné tout le monde de sa femme ; il n'a plus voulu que personne approchât d'elle, même madame de Villanera, sa mère.

NANON.

Eh bien ! Est-ce qu'il a eu tort ?

MATHIEU.

Non, mais je n'avais plus rien à faire ici, moi, et j'ai demandé un congé à monsieur le comte.

NANON.

Et vous êtes allé?...
v

MATHIEU.

Passer quelque temps dans ma famille.

NANON.

Vous avez de la famille ?

MATHIEU.

Oui, des parents... qui demeurent dans les environs... ils sont en service aussi, chez des... Anglais qui sont fixés à... tout près de .. ici enfin... Est-ce que cela vous étonne, mademoiselle Nanon ?

NANON.

Moi ? pas du tout.

MATHIEU.

C'est que vous n'avez pas l'air de me croire.

NANON.

Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne vous crois pas ? On peut bien avoir de la famille?... ça se voit tous les jours.

MATHIEU.

Vous dites cela d'un air...

NANON.

Vous êtes fou... Et alors vous rentrez dans la maison?

MATHIEU.

Oh! non, mademoiselle, mes parents m'ont trouvé une place... je ne pourrais pas rester ici, voyez-vous, madame était si bonne...

NANON.

Mais elle l'est toujours...

MATHIEU.

Comment! elle l'est?... ah! la mère, vous voulez dire? Je viens demander mes gages maintenant que tout est fini.

NANON.

Tenez, voilà justement madame qui rentre de sa promenade; vous allez pouvoir lui parler.

SCÈNE II

LES MÊMES, GERMAINE au bras de LE BRIS.

MATHIEU, apercevant Germaine.

Elle! vivante!... ah!...

GERMAINE.

Ah! vous voilà, Mathieu?

MATHIEU.

Oui, oui, madame.

GERMAINE.

Vous m'aviez donc abandonnée, mauvais serviteur?

MATHIEU.

Madame, si j'avais su que... madame...

GERMAINE.

C'est mal de désertier ainsi son poste et de désespérer de la bonté du ciel.

LE BRIS.

Le pauvre garçon a demandé bien tristement un congé au moment où nous étions nous-mêmes loin d'espérer l'issue de cette crise.

GERMAINE.

Je le sais, docteur, et je pense que de loin il a dû joindre ses prières à celles que tout le monde faisait ici pour moi, n'est-ce pas, Mathieu?

MATHIEU.

Oh! oui, oui, madame, et je n'aurais pas osé croire...

GERMAINE.

Pauvre garçon! il est tout ému de me voir debout et vaillante... Mathieu, le jour de ma première sortie j'ai fait un petit cadeau à chacun des serviteurs de la maison; je veux que, vous aussi, vous gardiez un souvenir du miracle que Dieu a fait en ma faveur... — Tenez, prenez ceci, (Elle lui donne une bague.)

MATHIEU, hésitant.

Est-il possible?... à moi, madame!... à... à moi?

GERMAINE.

Vous hésitez?... Allons, prenez? C'est ma bien-venue au monde et à la vie que je vous paye.

MATHIEU, à part.

Elle me brûle les doigts cette bague.

GERMAINE, allant au pavillon.

Au revoir, docteur, je rentre! (Elle entre dans le pavillon.)

SCÈNE III

LE BRIS, MATHIEU, NANON.

LE BRIS.

Eh bien! Mathieu, nous restez-vous?

NANON.

Non, il vient chercher son compte.

LE BRIS.

Ah! mais qu'avez-vous donc, mon garçon? (Il lui frappe sur l'épaule.)

MATHIEU, comme réveillé en sursaut.

Quoi! je ne... je vais trouver monsieur le comte pour lui demander mes gages... je veux partir... je... je suis engagé ailleurs.

LE BRIS.

Eh bien! allez, mon garçon.

MATHIEU, à part.

Moi qui ai écrit là-bas qu'elle était morte! (Il sort.)

SCÈNE IV

LE BRIS, NANON.

LE BRIS.

Il ne sait plus ce qu'il dit... ce cadeau lui a mis la cervelle à l'envers... Le pauvre diable ne s'est jamais vu à pareille fête!...

NANON, à elle-même.

C'est drôle! il ne me plaît pas à moi... je lui trouve une figure et des façons... C'est peut-être un honnête homme, mais il n'en a pas assez l'air. (Haut.) Ah! mon Dieu!...

LE BRIS.

Quoi donc?...

NANON.

Là-bas... Monsieur le duc!... oui... c'est lui... il descend de voiture... Madame la comtesse a bien recommandé de vous prévenir dès qu'il arriverait.

LE BRIS.

Oh! je comprends... lorsque nous avons cru la pauvre malade tout à fait perdue, on l'a écrit au duc; il n'a répondu que ces deux mots : Je viens!... Trois jours après, je lui écrivais de nouveau, pour le rassurer, mais cette seconde lettre ne lui sera pas parvenue.

NANON.

Dame!...

LE BRIS.

Il faudrait dans ce cas lui apprendre la bonne nouvelle avec de grands ménagements.

NANON.

Des ménagements! pour le faire souffrir plus longtemps... C'est des bêtises!...

LE BRIS.

Le voici... reste, petite, tu m'aideras.

SCÈNE V

LE BRIS, NANON, LE DUC.

(Il est très-pâle, il entre avec agitation, va droit à le Bris.)

LE DUC.

Le Bris, mon ami, parlez, parlez-moi... Ma fille... mon enfant... Eh bien... répondez...

LE BRIS.

Voyons, voyons, monsieur le duc... pas d'émotion violente.

LE DUC.

Mais vous me faites mourir!...

LE BRIS.

Eh bien! monsieur le duc...

NANON.

Eh bien! elle se porte bien, là...

LE DUC.

Hein?... que dis-tu?... elle est sauvée?...

NANON.

Eh! oui!... monsieur, et dans un instant elle sera dans vos bras!...

LE DUC.

Ah!... (il tombe sur un banc.) Ma fille! ma fille!... (il sanglote.)

NANON.

Je m'y connais... c'est des bonnes larmes, ça...

LE BRIS.

Ah!... monsieur le duc...

LE DUC.

Oui, oui, laissez-moi pleurer, docteur... Depuis que j'ai reçu cette lettre fatale qui me disait : elle est perdue, et qui me disait cela quand l'espoir était si bien rentré dans mon cœur, je n'ai pas trouvé une seule larme... J'avais l'âme brisée... les sanglots m'étreignaient la gorge .. mais je ne pleurais pas!... Ma tête était en feu, je voyais ma pauvre Germaine là devant moi... je la voyais morte... et je ne pleurais pas... et c'est aujourd'hui seulement, quand vous me dites : Elle est sauvée, que je puis... (Sanglotant de nouveau.) Ah! ma fille... ma chère fille...

LE BRIS.

Allons, allons!... cela va mieux, n'est-ce pas?

NANON.

Mais, oui, mais, oui...

LE DUC.

Je veux la voir, le Bris, où est-elle?... où est-elle?...

NANON.

Dans deux minutes, monsieur le duc, elle sera ici... Le temps seulement de lui apprendre...

LE BRIS.

Avec les mêmes ménagements...

NANON.

Est-ce que ça pouvait faire du mal à un père d'apprendre que son enfant est vivant !

LE BRIS.

Au diable la science ! Voilà une fille qui est plus forte que moi sur le cœur humain. (Nanon sort.)

SCÈNE VI

LE DUC, LE BRIS.

LE DUC.

Vous me connaissez, docteur, vous savez que j'ai toutes les faiblesses humaines ; mais, vous le savez aussi, j'aime ma fille par dessus tout... Nous étions si heureux, sa mère et moi, en lisant les lettres de la pauvre enfant ! elle parlait avec tant de bonheur de sa guérison, de son avenir, qu'elle avait fait passer dans nos cœurs la confiance qui remplissait le sien... Lorsqu'un jour... Mais quel est donc ce mal subit .. imprévu... qui l'a frappée ?

LE BRIS.

Je vais vous le dire, monsieur le duc, et je suis heureux que vous soyez ici, vous, son père, car le même danger peut se renouveler pour elle...

LE DUC.

Le même danger?...

LE BRIS.

Mais nous serons deux maintenant pour la défendre, pour la préserver.

LE DUC.

Expliquez-vous, le Bris.

LE BRIS.

Ainsi qu'elle vous l'annonçait, Germaine était depuis deux mois en voie de guérison... lorsqu'un jour une crise terrible est venue la mettre à deux pas de la tombe.

LE DUC.

Et ce n'est pas la maladie de Germaine qui a fait naître cette crise ?

LE BRIS.

Non, monsieur le duc.

LE DUC.

Qu'est-ce donc, alors?...

LE BRIS, hésitant.

C'est...

LE DUC.

Parlez, expliquez-vous!...

LE BRIS.

Eh bien, monsieur le duc, parmi les moyens extrêmes employés pour combattre la phthisie, il en est un devant lequel les médecins les plus courageux reculent souvent : c'est l'arsenic.

LE DUC.

L'arsenic ?

LE BRIS.

C'est ce remède terrible qui a mis votre fille en danger de mort, et qui peut-être, ensuite, a hâté sa guérison.

LE DUC.

Quoi ! le Bris !... vous avez eu l'horrible courage de jouer la vie de Germaine !...

LE BRIS.

Non, monsieur le duc, non... ce poison... ce n'est pas moi qui l'ai prescrit, c'est une main criminelle qui l'a versé à votre fille.

LE DUC.

Grand Dieu !...

LE BRIS.

Qui l'a sauvée peut-être, mais en cherchant à la tuer...

LE DUC, hors de lui.

La tuer !... on a voulu tuer ma fille !... Qui ?... répondez !... mais répondez-moi donc !...

LE BRIS.

Je l'ignore.

LE DUC.

Comment ! cela s'est passé sous vos yeux et vous n'avez rien vu ! Vous êtes son médecin, son ami, et vous n'avez pas deviné le danger ? vous n'avez surpris ni la haine dans un mot, ni le crime dans un regard !... Ah ! si j'avais été là, moi !...

LE BRIS.

Nous serons deux, maintenant.

LE DUC.

Oui, oui !... je découvrirai le misérable... Je sauverai mon enfant !

LE BRIS.

Silence !... la voici !...

LE DUC.

Germaine !... (Le Bris sort.)

SCÈNE VII

LE DUC, GERMAINE.

Mon père !

GERMAINE.

Germaine !

LE DUC.

Mon bon père...

GERMAINE.

LE DUC.

Mais laisse-moi te regarder ! laisse-moi t'embrasser encore !
ma fille ! ma Germaine !... Ils ont voulu me la tuer !

GERMAINE.

Que dites-vous ?

LE DUC.

Oh ! je sais tout. — Le Bris m'a tout appris ; mais me voilà...
et je trouverai l'infâme!...

GERMAINE.

Mon père!...

LE DUC.

Ou plutôt, je t'emmènerai loin d'ici... Nous partirons...

GERMAINE.

Quoi ! vous voulez?...

LE DUC.

Crois-tu que je te laisserai au milieu de ces gens qui te
haïssent ? à qui ta vie pèse comme un fardeau ? Non, non, te
dis-je, nous partirons aujourd'hui .. Je veux te sauver... En-
suite je saurai bien découvrir le misérable, et lui faire expier
son crime !

GERMAINE.

Mais, je ne dois pas... je ne veux pas partir, sans l'aveu de
mon mari.

LE DUC.

Ton mari ! qui n'a pas su te défendre !... ton mari, qui peut-
être lui-même...

GERMAINE.

Mon père !

LE DUC.

Et quel autre que lui pouvait désirer ta...

GERMAINE.

Taisez-vous, mon père, n'accusez personne... C'est... (Après
une hésitation.) c'est moi qui ai voulu mourir.

LE DUC.

Mourir! toi! toi!... tu as voulu te tuer! malheureuse enfant!...

GERMAINE.

Oui.

LE DUC.

Et tu n'as pas songé à ta mère, et tu ne t'es pas souvenue de moi, qui serais mort de douleur si je t'avais trouvée morte....

GERMAINE.

Ah! pardonnez-moi, mon père!... pardonnez-moi!...

LE DUC.

Mais qui t'a poussée à ce crime horrible?...

GERMAINE.

J'aimais mon mari, et je me disais: Il ne m'aimera jamais; cette pensée a égaré ma raison. et je n'ai plus entendu qu'une voix qui me criait: « Tu t'es engagée à mourir et tu vis! » Enfin, j'ai oublié que j'avais un père, une mère que j'allais plonger dans le désespoir, et j'ai bu le poison!...

LE DUC.

Et cet homme n'a pas su lire dans ton âme!... et sa dureté t'a désespérée!... mais il n'a donc pas de cœur! .. Tiens! .. il t'aurait versé le poison lui-même, qu'il n'eût pas été plus coupable à mes yeux.

GERMAINE.

Mon père!

LE DUC.

Ah! je ne suis, Dieu merci, ni si vieux, ni si affaibli que je ne puisse encore tenir une épée... Je le tuerai, l'infâme ou l'imbécile à qui j'ai donné un pareil ange et qui l'a méconnu.

GERMAINE.

Mon père, puisque j'existe... puisque je me suis promis de vivre... c'est que l'espoir est rentré dans mon cœur, et par lui, entendez-vous, par lui!...

LE DUC.

Lui?... Qu'a-t-il fait pour que nous lui pardonnions l'un et l'autre?

GERMAINE.

Depuis le commencement de cette crise terrible, jusqu'au jour où je me suis relevée entièrement guérie, le comte ne m'a pas quittée... il a éloigné tout le monde, il a voulu lui seul me soigner et me sauver. Pendant vingt jours et vingt

nuits, je l'ai vu à mon chevet, suivant d'un œil avide les progrès de ma guérison. Il était toujours là... Quand le sommeil me gagnait, je sentais ma main mouillée de larmes brûlantes, et je me demandais si c'était du remords. Une nuit même, je sentis l'empreinte de deux lèvres plus brûlantes encore, et je me demandais si c'était de l'amour.

LE DUC.

Chère enfant, tu viens de jeter cet espoir comme un baume sur la blessure de mon cœur. (Madame Kermidy entre et se cache précipitamment derrière un arbre en voyant Germaine. Le duc l'aperçoit. — A part.) Honorine! (haut.) Mais il faut maintenant que je voie ta belle-mère... et... ton mari; j'ai besoin de leur parler seul... laisse-moi!...

GERMAINE.

Vous serez bon avec lui, n'est-ce pas? Je vous jure qu'il l'a été pour moi. Je suis une enfant gâtée... tellement habituée à être aimée par vous, que j'ai voulu aller trop vite avec lui.

LE DUC.

Va!... va, mon enfant... (il la reconduit.) rapporte-t'en à l'expérience de ton vieux père... (Elle rentre dans le pavillon.)

SCÈNE VIII

MADAME KERMIIDY, LE DUC.

MADAME KERMIIDY.

Vivante!

LE DUC.

Vivante!... Oh! je suis bien heureux!

MADAME KERMIIDY, atterrée.

Oui... vous êtes bien heureux!

LE DUC.

Honorine!

MADAME KERMIIDY.

Pardon, monsieur le duc, je viens d'avoir un moment d'égarement, de folie... C'est votre fille! c'est la mère adoptive de mon enfant... et je dois bénir avec vous le ciel qui l'a conservée à votre amour et à ma reconnaissance.

LE DUC.

A la bonne heure! je vous retrouve, Honorine. Vous, qui avez voulu m'accompagner dans ce voyage... Espérez, me disiez-vous quand je pleurais mon enfant... Dieu est grand, et la jeunesse est forte...

MADAME KERMIDY, amèrement.

Oui, oui, je vous disais cela.

LE DUC.

Cette fois encore vous étiez mon ange consolateur et le bon augure de ma vie. Mais je tremble...

MADAME KERMIDY.

Qu'avez-vous donc, monsieur le duc?...

LE DUC.

Moi... je...

MADAME KERMIDY.

Vous craignez qu'on ne me voie ici?...

LE DUC.

Eh bien, oui... j'avoue que... Songez-y... comment expliquer votre présence?...

MADAME KERMIDY.

Mais n'avait-on pas écrit que Germaine se mourait? Ne suis-je pas toujours la mère de l'enfant qui lui a été confié? et si le malheur qu'on vous avait annoncé s'était réalisé, mon devoir n'eût-il pas été de venir réclamer mon enfant?...

LE DUC.

Oui, oui, certes; mais vous savez maintenant que ma fille est sauvée, et vous ne voudriez pas, Honorine, qu'elle pût se rencontrer avec vous... Ces vêtements de deuil pourraient lui apprendre votre veuvage... et elle ne connaît pas votre cœur comme je le connais, moi...

MADAME KERMIDY.

Oui.. Elle penserait peut-être que ce n'était pas seulement mon enfant, mais mon fils et mon mari que je venais chercher ici.. mais vous savez bien...

LE DUC.

Et c'est pour cela que je vous supplie de partir...

-MADAME KERMIDY, à part.

Ohr! pas encore! (Haut.) Partir... quitter cette maison sans avoir revu mon fils...

LE DUC.

Votre fils!...

MADAME KERMIDY.

Mon ami, vous qui savez comment on aime ses enfants, vous ne voudrez pas que j'aie fait en vain ce long voyage, que j'aie passé aussi près de mon fils sans l'embrasser... lui que je ne reverrai peut-être jamais!...

LE DUC.

Eh bien... je tâcherai... je... mais où?... quand?...

MADAME KERMIDY.

Oh ! ici ! tout de suite !

LE DUC.

Ici ?

MADAME KERMIDY.

Auriez-vous attendu longtemps pour embrasser votre fille, vous, monsieur le duc?... Faites que je le voie, que je le presse sur mon cœur. Je vous en supplie, mon ami, je vous en conjure, et je pars, je pars à l'instant.

LE DUC.

Mais Germaine peut vous voir...

MADAME KERMIDY, avec colère.

Germaine!... (Avec douceur.) Vous saurez bien la retenir... D'ailleurs si elle me rencontrait, elle ne reconnaîtrait en moi que madame d'Esparville.

LE DUC.

Non, non ! je ne puis pas !...

MADAME KERMIDY, regardant à droite.

Ah ! mon Dieu ! voici mon enfant qui joue dans les allées avec un des serviteurs... et vous croyez que je vais m'éloigner sans l'avoir embrassé!... Non, non!... dussé-je l'arracher de leurs mains, je veux...

LE DUC.

Arrêtez, arrêtez... j'obéis... je sens que j'ai tort... mais je n'ai pas la force de résister à l'empire que vous exercez sur moi... je vais vous envoyer votre fils !...

MADAME KERMIDY, à part.

Enfin!...

LE DUC.

Mais soyez prudente ! embrassez-le et partez... partez vite!..

MADAME KERMIDY.

Oui, oui, hâtez-vous !...

LE DUC.

Dans une heure j'irai vous retrouver.

MADAME KERMIDY.

Mais allez donc, le temps presse !

LE DUC.

Soyez prudente ! (il sort.)

SCÈNE IX

MADAME KERMIDY, puis L'ENFANT et MATHIEU.

MADAME KERMIDY.

Elle vit! et c'est en vain que le ciel aura brisé le premier obstacle qui me séparait de Fernand! Je suis veuve et elle vit!

MATHIEU.

Madame, voici l'enfant que...

MADAME KERMIDY.

Mathieu!

MATHIEU.

Vous ici, madame!

MADAME KERMIDY.

Oui, moi... que tu ne connais pas... que tu n'as pas vue... Laisse-moi cet enfant, et va m'attendre au bout de cette allée.

MATHIEU.

J'y serai, madame. (Sortant.) Que vient-elle faire ici? (Il sort.)

MADAME KERMIDY, embrassant l'enfant.

Mon fils!

L'ENFANT.

Non, je ne suis pas ton fils! je suis le fils à maman.

MADAME KERMIDY.

Mais ta mère, c'est moi!

L'ENFANT.

Non, ma mère, c'est maman Germaine et puis maman Néra.

MADAME KERMIDY.

Elle aussi! Il n'y a donc plus que moi qui ne sois pas sa mère! Oh! je le leur reprendrai... oui, je pars, monsieur le duc, je pars, mais je l'emporte avec moi!... Nous verrons, Fernand, si tu ne le suivras pas. (Elle le prend dans ses bras.)

L'ENFANT.

Non, laisse-moi! Laisse-moi!

MADAME KERMIDY.

Tais-toi! Tais-toi!

L'ENFANT.

Je ne veux pas! je ne veux pas! (Elle va pour sortir emportant l'enfant et se trouve face à face avec Germaine.)

GERMAINE, sortant du pavillon.

Ces cris!... Mon fils!...

MADAME KERMIDY.

Elle!...

SCÈNE X

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE.

Qui êtes-vous? Où allez-vous donc, madame, avec mon fils?

MADAME KERMIDY.

Qui je suis? où je vais?

GERMAINE.

Mais je vous reconnais, vous êtes...

L'ENFANT.

Elle dit qu'elle est maman, c'est pas vrai, n'est-ce pas, dis, maman?

GERMAINE, frappée d'une idée,

Sa mère! Vous n'êtes pas madame d'Esparville!... Vous êtes madame Kermidy!

MADAME KERMIDY.

Eh bien! oui, je suis sa mère et il a repoussé mes caresses!... et il ne m'a même pas reconnue! (Elle sanglote.)

GERMAINE.

Je comprends votre douleur, madame, et je vous plains...

MADAME KERMIDY.

Oh! oui... je suis bien digne de pitié... n'est-ce pas? je suis bien misérable! car le ciel et la terre ont conspiré pour me trahir; l'on m'a volé un nom, une fortune... l'homme que j'aime!... on m'a volé le fils que j'ai enfanté dans les douleurs et dans les cris...

GERMAINE, tremblant.

Madame, qu'êtes-vous venue faire ici?... Pourquoi êtes-vous venue chez moi?

MADAME KERMIDY.

Chez vous! n'allez-vous pas appeler vos gens pour me faire chasser de chez vous?... en vérité, voilà qui est merveilleux... c'est moi qui suis chez vous!... Mais vous n'avez rien qui ne vous vienne de moi! vous végétiez à Paris, sur un grabat; vous n'aviez plus trois mois à vivre; votre père et votre mère allaient mourir de faim; père, mère, mari, enfant et la vie elle-même, je vous ai tout donné... Et vous osez me dire en face que je suis chez vous!... En vérité, madame, il faut que vous soyez bien ingrate!

GERMAINE.

Mon Dieu, madame, j'ai beau sonder ma conscience, je ne me trouve coupable de rien que d'avoir guéri... Il est vrai que sans vous je serais morte peut-être... mais si vous m'avez sauvée, convenez que c'est sans le vouloir; si vous m'avez donnée pour femme au comte de Villanera, vous m'avez choisie, vous venez de le dire, parce que vous me croyiez condamnée sans ressources... Maintenant que puis-je faire pour vous être utile?... Je suis prête à tout, excepté à mourir.

MADAME KERMIDY.

Je ne vous demande rien, je ne veux rien, je n'attends rien de vous.

GERMAINE.

Mais alors qu'êtes-vous venue faire ici? mon Dieu!... je crains de le comprendre.. Vous comptiez me trouver morte!.. Eh bien, vous voyez que votre espérance est déçue. Rien ne vous retient donc plus.

MADAME KERMIDY.

Je ne partirai pas sans avoir vu Fernand.

GERMAINE.

Fernand! vous ne le verrez pas! je ne veux pas qu'il vous voie! — Ah! je suis encore bien faible, madame, mais je trouverai la force d'une lionne pour défendre mon bonheur! d'ailleurs, vous savez bien qu'il ne vous aime plus!...

MADAME KERMIDY.

Il ne m'aime plus! est-ce que vous pouvez savoir cela!... est-ce que vous connaissez l'empire que nous prenons sur le cœur d'un homme... Ah! je ne suis pas venue sans armes... j'apporte avec moi le souvenir de trois années de passion.

GERMAINE.

Vous ne verrez pas Fernand; je suis sa femme devant la loi, sa femme devant Dieu!

MADAME KERMIDY.

Eh bien, vous me rendrez au moins mon fils!... (Elle s'empare de l'enfant.)

GERMAINE.

Non, c'est impossible... vous ne le dépouillerez pas de son nom et de sa fortune.

MADAME KERMIDY.

Que m'importe son nom!... que m'importe sa fortune!... je l'aime pour moi, comme toutes les mères, et après tout, j'aime mieux un bâtard que j'embrasserai chaque jour, qu'un marquis ou un duc qui vous appellera sa mère! (Elle remonte la scène avec l'enfant et rencontre Fernand.)

GERMAINE.

Madame !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, FERNAND.

LES DEUX FEMMES.

Fernand !

FERNAND, après un silence, prenant l'enfant à madame Kermidy.

Embrassez-le, madame, c'est votre fils; (Elle l'embrasse.) mais c'est aussi le mien, il ne me quittera pas. (Il donne l'enfant à Germaine, qui le prend et le fait entrer dans le pavillon.) Maintenant, madame, rien ne vous retient plus ici.

MADAME KERMIDY.

Mais vous ne voyez donc pas ce deuil? vous ne savez donc pas que je suis veuve!

FERNAND.

Je ne suis pas veuf, moi, madame, souvenez-vous de l'engagement que nous avons pris tous deux... Tant que Germaine vivra, nous serons étrangers l'un à l'autre. — Vous avez violé votre serment, vous me dégagez du mien. — Je ne vous connais plus... partez!

MADAME KERMIDY.

Oh! je me vengerai, Fernand, je me vengerai! (Elle sort.)

GERMAINE.

Mon Dieu! mais c'est donc moi qu'il aime!

FERNAND, tombant à ses genoux.

Oui, je t'aime, je t'aime!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE BRIS et LA COMTESSE, sortant du pavillon.

LE BRIS, à la comtesse.

J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Germaine de la Tour d'Embleuse avec monsieur le comte de Villanera. (Le rideau baisse.)

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

A Corfou. — Une chambre d'hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME KERMIDY, seule. Il fait nuit : elle est assise à une table et écrit. Elle va à la cheminée : y prend un poignard et le place sur la table à côté du testament.

Ce poignard tout prêt, ce testament signé. Fernand ne pourra douter de ma résolution. Si son cœur ne conserve plus un souffle du passé, si tout souvenir de notre amour est effacé en lui... il y a dans les quelques lignes que je viens de lui envoyer assez de douleur et de désespoir, assez de menaces et de scandale... pour le forcer à venir... la crainte prendra sur lui le pouvoir qu'aura perdu l'amour. — Si je ne peux pas reconquérir ton cœur, Fernand, je veux du moins qu'on me rende mon fils. — Nous verrons si tu ne le suivras pas. — Pourvu qu'il vienne!... Je connais Fernand, il n'a pas oublié ce qu'il doit à la véritable mère de son enfant! — Quelqu'un! C'est lui. — Non...

SCÈNE II

MADAME KERMIDY, LE BRIS.

MADAME KERMIDY.

Le Bris!

LE BRIS.

Bonjour, madame.

MADAME KERMIDY.

Mais lui, lui!... Il ne viendra donc pas?...

LE BRIS.

Il ne viendra pas.

MADAME KERMIDY, tombant accablée sur un fauteuil.

Oh! et pourquoi?...

LE BRIS.

Pourquoi? vous le savez.

MADAME KERMIDY.

Parce que c'est cette femme qu'il aime maintenant, n'est-ce pas? Est-ce là ce qu'il m'avait juré? Est-ce là ce que vous m'aviez promis, le Bris, elle n'avait que trois mois à vivre, disiez-vous.

LE BRIS.

Madame, nous autres médecins, nous n'avons ni ami ni ennemi; nous soignons tout le monde. Je tâche de sauver mes malades comme le chien de Terre-Neuve répêche les noyés: affaire d'instinct; si aujourd'hui Germaine est hors de danger, prenez-vous en à Dieu; c'est lui qui, dans sa sagesse, a décidé qu'elle devait vivre...

MADAME KERMIDY.

Et que je devais mourir, n'est-ce pas?...

LE BRIS.

Voyons, causons sérieusement, madame, vous avez eu un moment l'espérance de devenir comtesse de Villanera; aujourd'hui, vous le comprenez, cette espérance est à jamais détruite. Dites-vous que l'intérêt de votre enfant est de rester entre les mains de celle à qui vous l'avez confié, et laissez-les vivre heureux.

MADAME KERMIDY.

Et que me reste-t-il à moi, dans ce partage?

LE BRIS.

Mais d'abord la satisfaction du devoir accompli.

MADAME KERMIDY.

Et puis?

LE BRIS.

Et puis... les conditions que vous ferez, et qui sont d'avance acceptées par le comte.

MADAME KERMIDY.

Mes dernières conditions, je les ai faites, je veux mon enfant.

LE BRIS.

Mais votre amour maternel est donc bien égoïste?

MADAME KERMIDY.

Vous n'avez pas le droit de me juger, vous qui, comme eux, avez été traître envers moi...

LE BRIS.

Madame...

MADAME KERMIDY.

Faites-moi donc grâce de votre morale et de vos appréciations, et si vous êtes envoyé auprès de moi comme un ambassadeur, contentez-vous de remplir votre mission.

LE BRIS.

Fort bien, madame. (Changeant de ton.) Qu'avez-vous à me demander?

MADAME KERMIDY.

Le comte est bien décidé à ne pas venir?...

LE BRIS.

Bien décidé, je vous l'ai dit.

MADAME KERMIDY.

Et... qui le lui ai conseillé?

LE BRIS.

Mais... sa conscience, aidée de toutes les personnes qui étaient présentes lorsqu'il a reçu votre lettre.

MADAME KERMIDY.

Et... ces personnes?...

LE BRIS.

D'abord Germaine, dont les larmes seules plaidaient contre vous; ensuite la mère, qui a fait jurer à son fils de ne pas vous voir; et... enfin... le docteur le Bris,...

MADAME KERMIDY.

Vous avez osé?...

LE BRIS.

Parfaitement... il a osé. C'est un vilain homme que ce docteur le Bris... Les reproches que contenait votre lettre... la menace de vous tuer... tout cela n'a servi qu'à le faire sourire... cet horrible docteur. Il a même fait, pour rassurer tout le monde, de jolis mots sur vous et vos sentiments religieux, qui, disait-il, ne vous permettraient jamais d'attenter à une belle vie. Ah! c'est un vilain homme!

MADAME KERMIDY.

Prenez garde, le Bris!

LE BRIS.

A quoi, ma chère dame?

MADAME KERMIDY.

Mais ces gens-là veulent donc m'exaspérer?

LE BRIS.

Non, ils veulent vous décider à partir... voilà tout. Combien demandez-vous pour retourner à Paris et vous tenir tranquille?

GERMAINE

MADAME KERMIDY.

Vous croyez donc que je suis une femme d'argent?...

LE BRIS.

Massif. Combien voulez-vous?

MADAME KERMIDY.

Combien vous paye-t-on vos insclences envers moi?

LE BRIS.

Oh!... c'est une monnaie que vous ne connaissez pas.

MADAME KERMIDY.

Dites bien à Fernand que s'il n'est pas venu... dans une heure, je serai morte.

LE BRIS.

Comment! encore les grands moyens...

MADAME KERMIDY.

Voilà mon testament, vous pouvez le lire.

LE BRIS, lisant.

Oh! c'est mal rédigé, les femmes n'écrivent bien que les lettres; elles n'ont pas la spécialité des testaments. Il faut brûler ça.

MADAME KERMIDY.

Demain, ma mort l'aura rendu public.

LE BRIS.

Je parie que non...

MADAME KERMIDY, avec colère.

Le Bris!...

LE BRIS.

Plaît-il, madame...

MADAME KERMIDY.

Vous me défiez de mourir?...

LE BRIS.

Oui, certes.

MADAME KERMIDY.

Et pourquoi ne me tuerais-je pas?

LE BRIS.

Parce que cela ferait trop de plaisir à trois... ou quatre honnêtes gens de ma connaissance... Voyons, parlons sérieusement, voulez-vous un million pour vous en aller, et ne jamais revenir?... (Madame Kermidy hausse les épaules.) Non!... j'ai rempli ma mission, madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort, madame Kermidy tombe accablée dans un fauteuil!.)

MADAME KERMIDY, seule.

Il ne viendra pas!... Ah!... j'aurais dû le comprendre!... il

m'a chassée... pour elle!... elle qui me vole son amour, ma fortune, mon fils, tout!... ah!... que je la hais cette famille maudite!.. Et je ne me vengerais pas d'eux!... Oh! si, je me vengerai et cruellement; car je souffre encore plus de ma haine inassouvie que de mon malheur!...

SCÈNE III

MADAME KERMIDY, LE DUC.

LE DUC.

Honorine!... que s'est-il donc passé?... entre vous et le comte?... Qu'y a-t-il?... répondez...

MADAME KERMIDY, marchant avec agitation.

Ce qu'il y a?... ah! vous ne le savez pas, vous!... oh! quelle humiliation, quelle honte!

LE DUC.

Vous avez voulu embrasser votre enfant... je vous l'ai envoyé... mais depuis...

MADAME KERMIDY.

Mon enfant!... (Avec désespoir) Est-ce que c'est mon enfant à présent... est-ce que je suis sa mère?... est-ce que je suis autre chose qu'une inconnue, une aventurière que l'on chasse?

LE DUC.

Vous chasser! vous!...

MADAME KERMIDY.

Ah! que je voudrais être morte... (Elle s'assied en sanglotant.)

LE DUC.

Voyons, voyons, Honorine, je ne comprends rien à vos paroles, à vos larmes... parlez-moi, répondez-moi... si vous avez des chagrins, ne suis-je pas là pour les partager, si quelque danger vous menace, ne suis-je pas là pour vous défendre?...

MADAME KERMIDY, le regardant avec égarement.

Vous!... (A part.) Son père!

LE DUC, se mettant à ses genoux.

Mais vous savez bien que je vous aime!...

MADAME KERMIDY, d'une voix sèche.

Ah ça! vous avez donc cru que je pouvais vous aimer, moi?

LE DUC.

Honorine!...

MADAME KERMIDY.

Allons, allons, vous étiez fou!...



LE DUC.

Honorine, ce n'est pas à moi que s'adressent ces paroles ?

MADAME KERMIDY.

Et à qui serait-ce donc?... Vous pensez que je vous aime!.. mais regardez-vous donc!... Vous parlez de me défendre, et vous en parlez à genoux!... Mais vous êtes vieux et faible, et si je ne vous tendais la main, vous n'auriez pas la force de vous relever vous-même!

LE DUC.

Ce que vous me dites là est odieux... horrible!... Mais vous souffrez... il y a sur vous un malheur que je ne connais pas, et qui vous rend folle.

MADAME KERMIDY.

Eh bien! oui, il y a un malheur qui m'accable, et ceux qui l'ont causé, ceux que je hais, entendez-vous, ce sont les gens de votre famille, c'est votre fille surtout.

LE DUC, se relevant.

Ma fille!...

MADAME KERMIDY.

Oui, votre fille maudite, dont je voulais bien adoucir les derniers jours, dont je voulais bien enrichir le père, mais qui ne devait pas vivre et me dépouiller moi-même! Votre Germaine, enfin! elle est comme tous ceux de votre famille, qui n'ont jamais su payer leurs dettes.

LE DUC.

Taisez-vous! ne l'insultez pas, malheureuse!.. n'insultez pas ma fille!...

MADAME KERMIDY, avec colère.

Monsieur le duc!...

LE DUC.

Ah! vous disiez que je n'aurais pas la force de me relever seul, et qu'il vous faudrait me tendre la main! Regardez-moi donc en face, madame, je suis debout, voyez!... Le vieillard imbécile n'est plus là!.. c'est le père de famille qui vous parle!...

MADAME KERMIDY, avec ironie.

Et qu'avez-vous à me dire?...

LE DUC.

Ce que j'ai à vous dire!.. Ah! je vois maintenant toutes vos trames et le piège horrible où je me suis laissé prendre!... Je vois quel misérable instrument de vos projets vous avez fait de moi!... et pourquoi vous m'avez mis au cœur un amour in-

sensé!.. mais je l'en arracherai, cet amour, pour déjouer vos pièges, pour combattre votre haine et pour sauver ma fille!...

MADAME KERMIDY.

Si j'avais choisi ma victime, seriez-vous donc de force à me la ravir? Mais, pauvre fou, qui vous croyez guéri, si d'un mot, d'un geste, d'un regard, je voulais vous tromper encore, je vous ramènerais à mes pieds, pleurant et demandant grâce!

LE DUC.

Moi! moi! je reprendrais cette chaîne honteuse!... Oui, je vous ai aimée... oui, pendant six mois j'ai accepté auprès de vous un rôle indigne de moi; pendant six mois j'ai été votre jouet, je me suis traîné à vos pieds comme un enfant; j'ai perdu le sentiment de ma noblesse, de ma dignité, et jusqu'au respect de moi-même; j'ai tout oublié, enfin, tout, excepté mon titre de père, et c'est lui qui me protège aujourd'hui contre vous, contre moi-même... c'est lui qui m'ouvre les yeux et me montre qui vous êtes. Vous parlez de mon amour! ah! mon amour est bien mort, allez! c'est le mépris qui l'a tué.

MADAME KERMIDY.

Monsieur le duc!... (Il sort.)

SCÈNE IV

MADAME KERMIDY, puis MATHIEU.

MADAME KERMIDY.

Qu'il parte!... qu'il ne revienne plus!... tant mieux... je respire du moins. (Mathieu entre par une porte dérobée.) Ah! c'est toi!

MATHIEU.

Oui, madame...

MADAME KERMIDY.

Que se passe-t-il là-bas?...

MATHIEU.

Chez mes maîtres?...

MADAME KERMIDY.

Oui...

MATHIEU.

On parle de la lettre que vous avez adressée au comte pour le faire venir ici... de votre testament que vous prétendez avoir écrit, et de la menace que vous avez faite au comte de vous tuer ce soir s'il ne vient pas...

MADAME KERMIDY.

Je sais cela, eh bien?...

MATHIEU.

Eh bien, il n'y a qu'une personne qui ait engagé monsieur le comte à venir...

MADAME KERMIDY.

Qui donc?...

MATHIEU.

Sa femme! qui voulait l'amener ici, qui l'y amènera peut-être!

MADAME KERMIDY.

Germaine?

MATHIEU.

Il n'y a qu'elle qui ait voulu croire à la possibilité de votre mort.

MADAME KERMIDY.

Oui, on croit aisément à ce qu'on désire...

MATHIEU.

Elle!... vous vous trompez, c'est un ange!

MADAME KERMIDY.

Un ange!... c'est pour cela que ta vertu s'est rangée de son côté... Ah! j'ai bien fait de ne pas te faire arrêter, de ne pas te livrer à la justice le jour où j'ai découvert que tu m'avais volée. Je me suis acquis, du moins, un serviteur dévoué.

MATHIEU.

Je l'ai été autant que je pouvais l'être, madame, et plus que je n'aurais dû...

MADAME KERMIDY.

Toi... et en quoi?... Je serais bien aise de le savoir.

MATHIEU.

Madame le sait bien... elle sait encore que si je pouvais lui être bon à quelque chose...

MADAME KERMIDY.

Oui, à me débarrasser d'une ennemie, par exemple!...

MATHIEU.

Parlons franchement... C'est de ma maîtresse qu'il s'agit, n'est-ce pas?...

MADAME KERMIDY.

Oui!

MATHIEU.

C'est vous qui m'avez écrit une lettre anonyme?

MADAME KERMIDY.

Oui !

MATHIEU.

Eh bien, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai risqué ma vie pour vous.

MADAME KERMIDY.

Ou pour la rente viagère que je t'avais promise...

MATHIEU.

Pour les deux... J'ai soif d'argent, c'est vrai... mais j'aurais réussi que ça ne vous eût guère profité. Monsieur le comte ne vous aime plus.

MADAME KERMIDY.

Non, il ne m'aime plus, je le sais... mais il m'a dit un jour : Quand Germaine aura cessé de vivre, je jure que votre fils vous sera rendu, et que je vous reviendrai... et si elle était morte... il a beau ne plus m'aimer, il est toujours le gentil-homme esclave de sa parole, et il me rendrait mon enfant, et il me donnerait son nom... car je suis libre maintenant ; comprends-tu cela ? je suis libre et tout m'échappe !... tout ce qui devrait m'appartenir... je le perds par elle... parce que le courage t'a manqué, parce que tu as eu peur.

MATHIEU.

Non... elle a pris assez d'arsenic pour en mourir... mais le ciel l'a sauvée...

MADAME KERMIDY.

Si tu avais employé d'autres armes... tiens, un poignard pareil à celui-ci, (elle prend le poignard sur la table) tu aurais réussi, tu aurais gagné... tu gagnerais encore cinquante mille francs, si tu voulais... (Elle lui glisse le poignard dans la main.)

MATHIEU.

Cinquante mille francs !

MADAME KERMIDY.

Pour un homme qui aime l'argent... cinquante mille francs à la fois, c'est beau !... Tu peux les toucher demain, décide-toi.

MATHIEU.

Non... non .. (il pose le poignard sur la table de droite et remonte.— s'arrête.) D'abord, qui est-ce qui me dit que vous me les donneriez... en voyage, on n'a pas comme ça cinquante mille francs avec soi.

MADAME KERMIDY, allant ouvrir un secrétaire.

Tu crois?... J'en ai apporté cent mille...

MATHIEU.

Cent mille?...

MADAME KERMIDY, jétant des liasses de billets de banque sur la table, à côté du poignard.

Tiens, regarde...

MATHIEU.

Il y a là cent mille francs?...

MADAME KERMIDY.

Oui, cent mille francs, et on peut être son maître, on peut acheter une bonne ferme et y vivre tranquille avec la moitié de cela.

MATHIEU, à part, prenant le poignard sans être vu.

Et avec tout, donc?

MADAME KERMIDY.

Tu pourrais t'embarquer près d'ici et, en quelques heures, tu serais sur l'autre rive, où la justice ne te poursuivra jamais...

MATHIEU.

Cachez ces billets, madame, ils m'éblouissent, ils me fascinent, ils me rendent fou!...

MADAME KERMIDY.

Non, non, regarde-les, au contraire.

MATHIEU.

Cachez-les donc! vous ne savez pas quelles idées de sang et de meurtre ils m'inspirent!...

MADAME KERMIDY, les étalant devant ses yeux.

Regarde-les, te dis-je, c'est la fortune, le bien-être, le bonheur...

MATHIEU.

Vous ne voulez donc pas me comprendre?

MADAME KERMIDY.

Je te comprends, regarde-les toujours...

MATHIEU.

Mais vous ne voyez donc pas qu'ils me donnent envie de vous tuer?...

MADAME KERMIDY, avec épouvante.

Moi!... Elle recule devant lui.)

MATHIEU.

Oui, vous, et après tout, qu'est-ce que je risque? vous avez écrit que vous alliez vous suicider... et vous comprenez bien que j'aime mieux gagner cent mille francs en assassinant une misérable comme vous, que d'en avoir cinquante mille pour assassiner une honnête femme comme elle...

MADAME KERMIDY.

Oh ! non, tu ne le feras pas !... tu n'oseras pas... j'appellerai...

MATHIEU.

Taisez-vous !

MADAME KERMIDY.

Au secours... au secours!...

MATHIEU.

Mais taisez-vous donc !... (Il la frappe.)

MADAME KERMIDY.

Ah ! (Elle tombe morte.)

MATHIEU.

A présent... les billets... et... en route... (Écoutant.) On vient !... je suis perdu !... (Il souffle la bougie et se cache.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DUC, puis GERMAINE, LE COMTE, LE BRIS
et DES VALETS portant des flambeaux.

LE DUC.

Ces cris !... ils ont dit qu'elle voulait se tuer ! Honorine !... répondez-moi !... où êtes-vous ?... (Il rencontre Mathieu.) Ah ! un homme ! un poignard ! (Il saisit Mathieu.) A l'aide !... au meurtre !... à moi !... Misérable !... tu l'as tuée !... (On accourt et on saisit Mathieu.)

GERMAINE, entrant.

Ah ! regardez, Fernand, regardez, elle s'est tuée !

FERNAND.

Morte !...

LE DUC.

Oui, c'est lui, c'est lui !

MATHIEU.

Eh bien, oui, c'est moi qui l'ai frappée ! Elle m'avait bien payé pour vous empoisonner !... (Il se retourne vers Germaine.)

GERMAINE.

Moi ?... (A part.) C'était lui !... Ah ! Fernand ! (Elle regarde Fernand qui est resté accablé, et elle lui prend silencieusement la main.)

FIN.

66676709

IN { **LES FEMMES TERRIBLES**, comédie en 3 actes, par DUMANOIR. 1 50
ENTE: { **LA JEUNESSE**, comédie en 5 actes, en vers, par EMILE AUGIER. 2

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Théâtre moderne.

GERMAINE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

(Tiré du roman de M. EDMOND ABOUT)

Par MM. DENNERY & HECTOR CRÉMIEUX

Prix : 1 franc.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS — EN VENTE :

Le tome 1^{er} des

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS

Par M. GUIZOT. — Un beau volume in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome 2 paraîtra le 15 juillet prochain.

Le tome 1^{er} des

**MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE
DU PRINCE EUGÈNE**

publiés, annotés et mis en ordre

Par A. DU CASSE. — Un beau volume in-8°. — Prix : 6 fr.

Il paraîtra un volume tous les mois.

Les tomes 1 et 2 des

MÉMOIRES DU COMTE MIOT DE MÉLITO

Ancien Ambassadeur, Ministre, Conseiller d'État, Membre de l'Institut

1788-1815. — 2 beaux vol. in-8°. — Prix : 12 fr.

Le tome 3^e dernier paraîtra le mois prochain.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

PARIS — 1858

7 EN { **LES DOIGTS DE FÉE**, c. en 5 actes, par SCRIBE et LEGOUVE. 2
VENTE: { **LE MARTYRE DU CŒUR**, dr. en 5 a., p. V. SÉJOUR et BRÉSIL. 2

Chez les mêmes Editeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

Il parait deux livraisons par semaine, ou une série tous les quinze jours.

20 centimes la Livraison, composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires....	1 vol.	1 50
Vingt ans après.....	— 2	»
Le Vicomte de Bragelonne...	— 4	50
Le Chev. de Maison-Rouge.	— 1	10
Le Comte de Monte-Cristo..	— 3	60
La Reine Margot.....	— 1	50
Ascanio.....	— 1	30
La Dame de Monsoreau.....	— 2	20
Amaury.....	— »	90
Les Frères corses.....	— »	50
Les Quarante-cinq.....	— 2	20
Les deux Diane.....	— 2	»
Le Maître d'Armes.....	— »	90
Le Bâtard de Mauléon.....	— 1	80
Mémoires d'un Médecin		
Joseph Balsamo.....	— 3	60
La Guerre des Femmes....	— 1	50
Georges.....	— »	90
Une Fille du Régent.....	— 1	10
Impressions de Voyage :		
Suisse.....	— 2	»
Midi de la France.....	— 1	10
Une année à Florence....	— »	90
Le Corricolo.....	— 1	50
La Villa Palmieri.....	— »	90
Le Spéronare.....	— 1	30
Le Capitaine Aréna.....	— »	90
Les Bords du Rhin.....	— 1	10
Quinze jours au Sinai....	— »	90
Cécile.....	— »	70
Sylvandire.....	— »	90
Fernande.....	— »	90
Le Chevalier d'Harmental..	— 1	30
Isabel de Bavière.....	— 1	10
Acté.....	— »	70
Gaule et France.....	— »	70
Le Collier de la Reine.....	— 2	20
La Tulipe noire.....	— »	70
La Colombe. — Murat.....	— »	50
Ange Pitou.....	— 1	80
Pascal Bruno.....	— »	50
Othon l'Archer.....	— »	50
Pauline.....	— »	50
Souvenirs d'Antony.....	— »	70
Nouvelles.....	— »	50

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée.....	— »	50
------------------------	-----	----

LÉON GOZLAN.

Les Nuits du Père Lachaise	— 1	40
----------------------------	-----	----

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux... 1 vol.	5	»
<i>Chaque ouvrage se vend séparément :</i>		
L'Orgueil.....	— 1	50
L'Envie.....	— »	90
La Colère.....	— »	70
La Luxure.....	— »	70
La Paresse.....	— »	50
L'Avarice.....	— »	50
La Gourmandise.....	— »	50
Les Enfants de l'Amour.....	— »	90
La Bonne Aventure.....	— 1	50
L'Institutrice.....	— »	90

CHARLES DE BERNARD.

La Femme de 40 ans.....	— »	30
Un Acte de vertu et la Peine du Talion.....	— »	50
L'Anneau d'argent.....	— »	30

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable.....	— 3	»
Les Amours de Paris.....	— 1	75
Les Mystères de Londres....	— 3	»

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII.	— 1	10
------------------------------	-----	----

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert.	— 1	30
-----------------------------	-----	----

ÉM. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande Armée.....	— »	90
--------------------------------------	-----	----

ÉLIE BERTHET.

Antonia.....	— »	90
--------------	-----	----

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome.....	— 1	75
---------------------------	-----	----

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls.....	— »	90
Fort en Thème.....	— »	70

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Lion amoureux.....	— »	30
Le Veau d'or.....	— 2	40

MÉRY.

Héva.....	— »	50
La Floride.....	— »	70
La Guerre de Nizam.....	— 1	»

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi.....	— »	50
La Maîtresse anonyme.....	— »	30
Judith ou la loge d'Opéra	— »	30

Dernières Pièces de Théâtre publiées par Michel Lévy Frères.

MAINE, drame en 5 actes	1 »
CLOU AUX MARIS, comédie-vaudeville en 1 acte	» 60
DOIGTS DE FÉE, comédie en 5 actes.	2 »
FEMMES TERRIBLES, comédie en 3 actes.	1 50
ENTIN DURWARD, opéra comique en 3 actes.	1 »
MARTYRE DU COEUR, drame 5 actes	2 »
PAYS DES AMOURS, comédie en 5 actes.. . . .	1 50
CHAPITRE DE LA TOILETTE, vaudeville en un acte . . .	» 60
MARIE VICTOIRE, comédie-vaudeville en 1 acte . . .	» 60
RETOUR DU MARI, comédie en 4 actes.	2 »
GILE MARRON, comédie-vaudeville en 1 acte.	» 60
NOUVELLE HERMIONE, comédie-vaudeville en 1 acte . .	» 60
QUI LE BÈBÉ, OU LE NOUVEL ANTONY, parodie en 3 actes.	» 60
CROQUE MA TANTE, vaudeville en 1 acte	» 60
NANI, opéra en 4 actes, d'après Victor Hugo.	1 »
BONHOMME LUNDI, drame en 5 actes.	» 40
UNE SOIRÉE PÉRILLEUSE, vaudeville en 1 acte.	» 60
JEUNESSE, comédie en 5 actes, en vers.	2 »
OU LIONEL, OU QUI VIVRA VERRA, comédie en 3 actes. . .	1 50
LES DÉSESPÉRÉS, opéra comique en 1 acte.	1 »
LES FIANCÉS D'ALBANO, drame en 5 actes	1 »
LES RIS-CRINOLINE, revue de 1857 en 3 actes	» 20
LE RLUTUTU, CHAPEAU POINTU, féerie en 30 tableaux. .	» 50
LES FAUSSES BONNES FEMMES, comédie en 5 actes. . . .	2 »
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, com. de Molière mise en op. com.	1 »
LA DEMOISELLE D'HONNEUR, opéra comique en 3 actes. . .	1 »
LA CRISE DE MÉNAGE, comédie-vaudeville en 1 acte. . . .	» 60
Ô ! LES P'TITS AGNEAUX, revue de 1857 en 3 actes.. . .	1 »
LE PETIT BOUT D'OREILLE, comédie en 1 acte	1 »
LES VACHES LANDAISES, revue de 1857 en 3 actes.	1 »
LE GENDRE EN SURVEILLANCE, com.-vaud. en 1 acte . . .	» 60
LE ROCHER DE SISYPHE, drame en 5 actes.	1 »
LE CARNAVAL DE VENISE, opéra comique en 3 actes. . . .	1 »
LE FEU A UNE VIEILLE MAISON, comédie-vaudeville en 1 acte	» 60
LA BOTTE SECRÈTE, folie-vaudeville en 1 acte.	» 60
LE PÈRE DE MA FILLE, comédie en 1 acte	» 60
IRISTINE, ROI DE SUÈDE, comédie en 3 actes.	1 50
MIN-D'AMOUR, opérette en 1 acte	» 60
LE FRUIT DÉFENDU, comédie en 3 actes.....	1 50
LES PETITS PRODIGES, opérette en 1 acte.....	» 60
UNE MAITRESSE BIEN AGRÉABLE, vaudeville en 1 acte..	» 60
AMOUR ET PRUNEAUX, comédie-vaudeville en 1 acte . . .	» 60
LE MARGOT, opéra comique en 3 actes.	1 »
LA VENDEUSE D'UN RICHE MOBILIER, comédie-vaudeville en 1 acte.	» 60
LA LAIRETTE ET CLAIRON, comédie-vaudeville en 2 actes. . .	1 »
LE PRIX D'UN BOUQUET, comédie-vaudeville en 2 actes. . .	» 20
LE FOU PAR AMOUR, drame en 5 actes	1 »
LA FILLEULE DU CHANSONNIER, drame en 3 actes	» 40
LE BEAU-PÈRE, comédie-vaudeville en 1 acte	» 60
LE GARDIEN DES SCÉLÉS, vaudeville en 1 acte	» 60
LA FIAMMINA, comédie en 4 actes.	2 »
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en 1 acte. . .	1 »
LA BOURSE, comédie en 5 actes, en vers	2 »

COLLECTION MICHEL LÉVY.

Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 7 francs.

vol.	vol.	vol.	vol.
A. DE LAMARTINE. Les Confidences. . . 1 Nouv. Confidences. . . 1 Touss. Louverture. . . 1	Mme B. STOWE. <i>Traduct. E. Forcade.</i> Souvenirs heureux. . . 3	PAUL DE MUSSET. La Bavolette. . . 1 Puylaurens. . . 1	CHARLES DICKENS. <i>Traduction A. Pichot.</i> Neveu de ma Tante. . . 2 Contes et Nouvelles. . . 1
THÉOPH. GAUTIER. Beaux-arts en Europe 2 Constantinople. . . 1 L'Art moderne. . . 1 Les Grottesques. . . 1	CH. NODIER (Trad.) Vicaire de Wakefield. 1	CÉL. DE CHABRILLAN. Les Voleurs d'Or. . . 1 La Sapho . . . 1	A. VACQUERIE. Profilis et Grimaces. 1
GEORGE SAND. Hist. de ma Vie. . . 10 Mauprat. . . 1 Valentine. . . 1 Indiana. . . 1 Jeanne. . . 1 La Mare au Diable. . . 1 La petite Fadette. . . 1 François le Champi. . . 1 Teverino. . . 1 Consuelo. . . 3 Comt. de Rudolstadt 2 André. . . 1 Horace. . . 1 Jacques. . . 1 Lettres d'un voyag. 1 Lélia. . . 2 Lucrezia Floriani. . . 1 Péché de M. Antoine 2 Le Piccinino. . . 2 Meunier d'Angibault. 1 Simon. . . 1 La dern. Aldini. . . 1 Secrétaire intime. . . 1	LOUIS REYBAUD. Jerôme Paturot . . . 1 Paturot-République. 1 Dern. des Commis- Voyageurs. . . 1 Le Coq du Clocher. 1 L'Indust. en Europe 1 Ce qu'on voit dans une rue. . . 1 La Comt. de Mauléon. 1 La Vie à rebours. . . 1	EDMOND TEXIER. Amour et finance. . . 1	A. DE PONTMARTIN. Contes et Nouvelles. 2 Mém. d'un Notaire. . . 1 La fin du Procès. . . 1 Contes d'un Planteur de choux. . . 1 Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1
GÉRARD DE NEVAL. La Bohème galante. 1 Le Marq. de Payolle. 1 Les Filles du Feu. . . 1	FREDÉRIC SOULIÉ. Mémoires du Diable. 2 Les Deux Cadavres. 1 Confession Générale. 2 Les Quatre Sœurs . . 1 Au jour le jour . . . 1 Marguerite. — Le Maitre d'École. . . 1 Le Bananier. — Eu- lalie Pontois. . . 1 Huit jours au Château 1 Si jeunesse savait . . 2	H. BLAZE DE BURY. Musiciens contemp. . . 1	HENRI CONSCIENCE. <i>Trad. Léon Wocquier.</i> Scèn. de la Vie flam. 2 Le Fléau du Village. 1 Les Heures du soir. 1 Les Veillées flamand. 1 Le Démon de l'Argent 1 La Mère Job. . . 1 L'Orpheline. . . 1 Guerre des Paysans. 1
EUGÈNE SCRIBE. Théâtre (ouv. comp.) 20 Comédies. . . 3 Opéras . . . 5 Opéras comiques. . . 5 Comédies-Vaudv. . . 10 Nouvelles. . . 1 Historiettes et Prov. 1 Piquillo Alliaga. . . 3	Mme É. DE GIRARDIN. Marguerite. . . 1 Nouvelles. . . 1 Viconte de Launay. 4 Marq. de Pontanges. 1 Poésies complètes. . . 1 Cont. d'une v. Fille. 1	OCTAVE DIDIER. Madame Georges. . . 1	PAUL DE MOLÈNES. Chroniques Contem- poraines. . . 1
HENRY MURGER. Dern. Rendez-vous. 1 Le Pays Latin. . . 1 Scènes de Campagne 1 Les Buveurs d'Eau. 1 Les Amoureuses. . . 1 Propos de ville et propos de théâtre. 1 Vacances de Camille. 1 Scènes de la Bohème 1 Sc. de la Vie de Jeun. 1	ÉMILE AUGIER. Poésies complètes. . . 1	FELIX MORNAND. La Vie arabe. . . 1	DE STENDHAL (H. Beyle.) De l'Amour. . . 1 Le Rouge et le Noir. 1 La Chartr. de Parme. 1
CUVILLIER-FLEURY. Voyag. et Voyageurs. 1	F. PONSARD. Etudes Antiques. . . 1	ADOLPHE ADAM. Souv. d'un Musicien. 1 Dern. Souvenirs d'un Musicien. . . 1	MAX. RADIGUET. Souv. de l'Amér. esp. 1
ALPHONSE KARR. Les Femmes. . . 1 Encore les Femmes. 1 Agathe et Cécile. . . 1 Pr. hors de mon Jard. 1 Sous les Tilleuls. . . 1 Sous les Orangers. . . 1 Les Fleurs. . . 1 Voy. aut. de mon jard. 1 Poignée de Vérités. . 1 Les Guêpes. . . 6 Pénélope normande. 1 Trois cents pages. . 1 Soirées de S ^{te} . Adresse 1 Menus-Propos . . . 1	Mme É. DE GIRARDIN. Marguerite. . . 1 Nouvelles. . . 1 Viconte de Launay. 4 Marq. de Pontanges. 1 Poésies complètes. . . 1 Cont. d'une v. Fille. 1	J. DE LA MADELÈNE. Les Ames en peine. 1	PAUL FÉVAL. Le Tueur de Tigres. 1 Les dernières Fées. 1
	CH. DE BERNARD. Le Nœud gordien. . . 1 Gerfaut. . . 1 Un homme sérieux. 1 Les Ailes d'Icare. . . 1 Gentilhom. campagn. 2 Un Beau-Père. . . 2 Le Paravent . . . 1	MARC FOURNIER. Le Monde et la Coméd. 1	MÉRY. Les Nuits anglaises. 1 Une Hist. de Famille. 1 André Chénier. . . 1 Salons et Sout. de Paris 1 Les Nuits italiennes. 1
	HOFFMANN. <i>Trad. Champfleury.</i> Contes posthumes. . . 1	ÉMILE SOUVESTRE. Philos. sous les toits 1 Conf. d'un Ouvrier. 1 Au coin du Feu. . . 1 Scèn. de la Vie intim. 1 Chroniq. de la Mer. 1 Dans la Prairie. . . 1 Les Clairières. . . 1 Sc. de la Chouannerie 1 Les derniers Paysans 1 Souv. d'un Vieillard. 1 Sur la Pelouse. . . 1 Soirées de Meudon. . 1 Sc. et réc. des Alpes. 1 Les Anges du Foyer. 1 L'Echelle de Femm. 1 La Goutte d'eau. . . 1 Sous les Filets . . . 1 Le Foyer Breton. . . 2 Contes et Nouvelles. 1	ÉDOUARD PLOUVIER. Les Dern. Amours. 1
	ALEX. DUMAS FILS. Avent. de 4 femmes. 1 La Vie à vingt ans. 1 Antonine. . . 1 Dame aux Camélias. 1 La Botte d'Argent. . . 1	LÉON GOZLAN. Châteaux de France. 2 Notaire de Chantilly 1 Polydore Marasquin 1 Nuits du P.-Lachaise 1 Le Dragon rouge. . . 1 Le Médecin du Pecq 1 Hist. de 130 femmes. 1 La famille Lambert. 1 La dern. Sœur Grise. 1	GUST. FLAUBERT. Madame Bovary. . . 2
	LOUIS BOUILHET. Mélénis. . . 1	THÉOPH. LAVALLÉE. Histoire de Paris. . . 2	CHAMPFLEURY. Les Excentriques. . . 1 Avent. de M ^{lle} Mariette 1 Le Réalisme. . . 1 Prem. Beaux Jours. 1 Les Souffrances du profess. Delteil. . . 1 Les Bourgeois de Mo- linchart. . . 1 Chien-Caillou. . . 1
	JULES LECOMTE. Poignard de Cristal. . 1	THÉOPH. LAVALLÉE. Histoire de Paris. . . 2	XAVIER AUBRYET. La Femme de 25 ans. 1
	X. MARNIEH. Au bord de la Newa 1 Les Drames intimes. 1	EDGAR POE. <i>Trad. Ch. Baudelaire.</i> Histoires extraordin. 1 Nouv. Hist. extraord. 1 Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1	VICTOR DE LAPRADE. Psyché. . . 1
	J. AUTRAN. Miltanah. . . 1		H. B. RÉVOIL (Trad.) Harems du N.-Monde. 1
	FRANCIS WEY. Les Anglais chez eux 1		ROGER DE BEAUVOIR. Chev. de St-Georges. 1 Avent. et Courtisanes 1 Histoires cavalières. 1
			GUSTAVE D'ALAUX. Soulouq. et son Emp. 1





